HISTOIRE
DES PROGRÈS
DE
LA PUISSANCE NAVALE
DE L'ANGLETERRE.

L

I

Par

Nou

Chez C

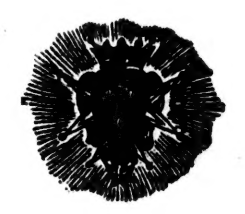
AVE

HISTOIRE
DES PROGRÈS
DE
LA PUISSANCE NAVALE
DE L'ANGLETERRE;

Par M. le Baron DE SAINTE-CROIX, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

NOUVELLE ÉDITION, corrigée, et considérablement augmentée.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez G. DE BURE l'aîné, libraire de la Bibliothèque du Roi, quai des Augustins, n°. 42.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.



AVERTISSEMENT.

La première édition de cette histoire, publiée en 1782, est si remplie de fautes grossières, que j'avois peine à y reconnoître mon propre ouvrage. Je ne le regardois cependant que comme un essai que j'avois trop légèrement livré à l'impression, en cédant aux sollicitations d'un libraire étranger, avant de m'être bien assuré si j'avois recueilli les matériaux nécessaires à une pareille entreprise. Je n'ai rien négligé depuis, pour me les procurer.

Au récit des historiens, j'ai joint

les mémoires particuliers des écrivains contemporains des évènemens que j'avois à raconter. J'ai même consulté quelquefois les témoins oculaires de ceux qui sont plus proches de nous ; et ce qui ne m'a pas été moins utile, j'ai eu communication d'un grand nombre de pièces originales cachées jusqu'à présent dans différens dépôts, et dont personne n'avoit eu connoissance. M. le maréchal de Castries, aux lumières et au zèle patriotique duquel la marine Françoise doit son état florissant, a bien voulu m'en faire ouvrir les archives dont j'ai tiré beaucoup d'éclaircissemens.

Les prétentions qu'ont eues plusieurs peuples à l'empire de la mer en diverses époques, les guerres qui en ont été la suite, sur-tout celles entre les Vénitiens et les Génois, forment un tableau historique que j'ai cru devoir faire servir d'introduction à cet ouvrage.

Au lieu de quatre livres que renfermoit la première édition, celle-ci en a six. Tous les faits relatifs à la marine Angloise, pendant plusieurs siècles, depuis la descente de Jules-César, jusqu'à la reprise de Calais par les François en 1558 inclusivement, se trouvent rassemblés dans le premier livre. Le second contient ce qui s'est passé

sous la reine Elisabeth, Jacques I et Charles I, ses successeurs. Les guerres de Cromwel et de Charles II contre la Hollande font le sujet du troisième. Le quatrième finit à la paix de Ryswick ; le cinquième, à la rupture des négociations du Pardo, en 1739 ; et le sixième, au traité de Paris, en 1763. Dans ces trois derniers livres sont compris les règnes de Guillaume III, d'Anne, de George I, de George II, et le commencement de celui de George III.

Etant persuadé qu'une histoire doit, autant qu'il est possible, être accompagnée de pièces justificatives, ou des preuves de ce genre,

j'ai rapporté en note les passages remarquables des écrivains, et différentes observations que j'ai crues propres à prouver ce que j'ai avancé dans le cours de l'ouvrage. Les pièces originales qui se trouvent à la fin du second volume, m'ont paru mériter d'être connues. Plusieurs sont des lettres de Tourville, de Chateaurenault, etc... qui présentent des détails à la fois intéressans et utiles, mais que mon plan ne me permettoit pas d'insérer dans la narration. D'ailleurs les Anglois ayant fait imprimer la plupart des dépêches de leurs amiraux, il falloit que celles des géné-

raux François le fussent aussi, afin qu'en les comparant, on pût découvrir la vérité. Plus difficile encore à démêler dans les combats de mer que dans ceux de terre, si elle échappe à l'historien, elle peut quelquefois être saisie par un lecteur instruit et attentif, qui a sous les yeux les titres originaux.

Ces notes sont précédées, dans le premier volume, par des observations sur l'acte de navigation; et dans le second, par celles sur le traité de 1763. Les unes et les autres avoient déja été publiées; mais je les redonne ici avec des changemens. J'en ai retranché tout ce qui

ne tendoit pas directement à faire connoître les causes et les effets du progrès de la puissance navale de l'Angleterre.

ERRATA.

Tome premier.

PAGE 26, ligne 15, Tarentins, *lisez* Zarantins. p. 88, ligne 16, se laissant séduire aux instigations, *lis.* prêtant l'oreille aux insinuations; p. 114, l. 1, Honfleur, *lis.* Harfleur; p 322, lig. 17, déja tout, *lis.* déja tous. Dans la note LXIII, p. 476, Blake, *lis.* Black.

Tome second.

Page 11, l. 16, craintes, *lis.* crainte; p. 47, en note, l. 19, *lis.* le 29; p. 53, en note, le 23 mai, *lis.* le 1 juin; p. 54, lig. 21, de a, *lis.* de la; p. 158, l. 2, de Stuart, *lis.* des Stuarts; p. 184, l. 11, les négocians, *lis.* ces négocians; p. 243, l. 14, Le, *lis.* Ce — Sterlings, *lis. par-tout* sterling.

INTRODUCTION.

Les premiers hommes ne virent la mer qu'avec une sorte de crainte, et n'entendirent qu'avec un sentiment d'horreur le mugissement des flots. Mais bientôt leur frayeur se dissipant, ils osèrent braver un élément qui leur offroit de nouvelles subsistances, et un tombeau de plus ; leur cupidité les y précipita en foule. En s'éloignant de leur terre natale, ils s'exposèrent à la rapidité des courans, et à l'impétuosité des vents : aussitôt, de paisibles et timides pêcheurs, ils devinrent avides navigateurs et pirates audacieux. Des peuples célèbres par leurs brigandages, dont le succès n'étoit dû qu'à la foiblesse

ou à la surprise, ont ainsi passé pour les anciens dominateurs de la mer. On ne nous en représente plusieurs, comme ayant eu, à différentes époques et pendant un certain temps, l'empire maritime (a), que parce qu'ils exerçoient alors la piraterie dans quelques parties de la méditerranée. On leur en a fait même une gloire, par les fausses idées que les hommes n'ont jamais cessé de se former de l'audace et de la force.

Les Grecs réunis au siége de Troie, assemblèrent une nombreuse flotte : long-temps après, Xerxès, menaçant leur liberté, eut une puissante armée navale. Il en fut si enorgueilli, qu'ayant essuyé une tempête, il voulut traiter la mer en esclave révoltée : il ordonna

(a) Voyez la note I.

qu'on la frappât de trois cents coups
de fouet, et fit jeter des chaînes dans
son sein. Les journées de Salamine 480.
et de Mycale le guérirent de sa dé- 479. av. J. C.
mence : elles abattirent les forces
maritimes de la Syrie, de l'île de
Cypre et de la Phœnicie, que ce
monarque avoit traînées à sa suite,
pour conquérir seulement l'Atti-
que et le Péloponèse. Défait et hu-
milié, il souscrivit à un traité qui
prescrivoit des bornes à la navi-
gation de ses sujets. On vit alors le
peuple le plus libre de l'univers,
exercer, pour la première fois, un
acte de despotisme sur la mer, et
le prince le plus absolu, forcé de
s'y soumettre.

Trop jaloux les uns des autres,
pour jouir en commun du fruit de
leur victoire, les Grecs se livrèrent

à de cruelles dissentions. Athènes l'emporta d'abord sur toutes les autres républiques : elle auroit vraisemblablement conservé sa prépondérance maritime, si sa rivale, oubliant les principes de Lycurgue son législateur, n'eût voulu s'assurer l'empire de la terre, par celui de la mer. Peut-être même que Sparte n'auroit pu exécuter ce dessein, si l'ambition aveugle des Athéniens ne les eût portés à la malheureuse expédition de Sicile. Le desir de faire respecter leur puissance navale au-delà des parages de la Grèce, eut pour eux les suites les plus funestes. Accablés de nouveaux revers, ils furent contraints d'ouvrir leurs portes au vainqueur, qui détruisit leurs fortifications, et s'empara de toutes leurs galères, à

l'exception de douze, qu'il voulut bien leur laisser.

Conon, en relevant les murs de sa patrie, ne put lui faire recouvrer sa prépondérance maritime. Les Spartiates, qui l'avoient détruite avec les secours des Perses, ne purent eux-mêmes la conserver, quand ces alliés cessèrent de leur fournir de l'argent et des vaisseaux. La plupart appartenoient aux Phœniciens, dont les descendans, établis en Afrique, s'étoient rendus formidables, lorsqu'Alexandre fit la conquête de l'Asie

On sent que je veux parler ici des Carthaginois. Ce peuple, conquérant par avarice, moins jaloux de gloire qu'avide de richesses, étoit alors maître de toutes les côtes d'Afrique, et de toute la navi-

gation depuis la Sicile jusqu'aux colonnes d'Hercule : il avoit osé même les franchir, et s'abandonner aux vents impétueux de l'Océan, pour tenter de nouvelles découvertes, ou former de nouveaux établissemens. Dans cette grande étendue de mer, rien ne pouvoit troubler son commerce, que les pirateries de quelques peuples d'Italie alliés aux Romains, ou qui leur étoient soumis. Carthage résolut de s'en garantir par deux traités où l'on convint de certaines limites, au-delà desquelles ces peuples ne pourroient naviguer. Il ne leur fut pas même permis de s'arrêter plus de cinq jours dans les ports de Sardaigne, pour s'y radouber.

Que de malheurs les Carthaginois n'auroient-ils pas évités, s'ils se fus-

sent contentés de la possession de cette île ! mais ils portèrent des regards inquiets sur la Sicile, deux fois l'écueil des anciennes puissances maritimes. Après avoir été le tombeau des plus florissantes armées de Carthage, elle finit par être la cause de sa ruine totale. Les Romains, jaloux des établissemens qu'elle avoit formés dans cette île, et ne pouvant soutenir le spectacle de ses flottes, lui déclarèrent la guerre, parvinrent à construire des vaisseaux, et lui livrèrent des combats sur mer, dont le succès fut dû à l'invention que Duillius fit du cor- 260.
beau. Par le moyen de cet instrument, avec lequel on s'accrochoit, les batailles navales se changèrent en actions de terre, où Rome étoit accoutumée de triompher. Elle dut

à cette découverte les célèbres victoires de Pyle, d'Ecnome et d'Hermée. N'ayant pu en faire usage à Drépanum, son armée y fut défaite. Le succès de la journée d'Eguse la dédommagea de ce revers, et força sa rivale à lui demander la paix.

Les deux nations en avoient également besoin : l'une et l'autre étoient épuisées par les efforts qu'elles avoient faits. Ils hâtèrent les progrès de la marine, comme le prouve la grandeur des navires de guerre qu'elles employèrent. Les plus forts vaisseaux de Xerxès ne portoient, à la célèbre journée de Salamine, que deux cents hommes.
256. Les Romains avoient à la bataille d'Ecnome beaucoup de pentères qui étoient montées de trois cents vingt rameurs, et de cent vingt

soldats : leur flotte composée de trois cents trente voiles, avoit à bord cent quarante mille hommes. Les Carthaginois se trouvèrent encore supérieurs, soit en bâtimens, soit en équipages. Le nombre de ceux-ci s'élevoit à cent cinquante mille soldats ou matelots, qui étoient distribués sur trois cents cinquante vaisseaux. Jamais on n'avoit vu sur mer des armées si considérables; et l'antiquité n'en fournit pas un second exemple.

Les combats de mer furent beaucoup moins fréquens dans la seconde guerre Punique, où ceux de terre décidèrent de l'empire maritime. Annibal avoit changé l'ordre des choses, et la nature des évènemens : il attiroit sur lui les principaux efforts, et lui seul inspiroit de

la terreur. Mais le génie de ce grand capitaine devoit céder à la fortune de Rome. La malheureuse Carthage se vit arracher, dans son propre port, les vaisseaux qui avoient fait sa richesse et sa gloire. C'étoient aussi ses plus fermes remparts. Livrés aux flammes, ils devinrent pour elle un spectacle affreux, que lui avoient préparé ses implacables ennemis. Si elle en vint encore aux mains avec eux, ce fut moins pour leur disputer le sceptre du monde, que pour échapper à une fatale destruction. Malgré tous les efforts réunis de la haîne et du désespoir, cette ville ne put l'éviter.

Les Romains hâtèrent sa ruine, pour se débarrasser du soin d'entretenir des forces maritimes. Leur éducation, leur caractère, leur

gouvernement, concouroient à les dégoûter du métier de la mer, auquel ils destinoient les affranchis. S'ils s'y étoient eux-mêmes livrés, lors de leurs sanglans démêlés avec Carthage, c'étoit plutôt pour la combattre comme puissance rivale, que pour l'attaquer comme nation commerçante.

On ne doit donc pas être surpris que les Romains aient négligé leur marine, au point de se laisser insulter par les pirates de Cilicie, dont plusieurs étoient sortis des ruines mêmes de Carthage. Ils infestèrent tous les parages de l'Italie et de la Grèce, et menacèrent Rome de lui faire éprouver une cruelle disette. Cette ville en sentit si bien le danger, qu'elle décerna les honneurs du triomphe à Pom-

pée, qui purgea la méditerranée de ces brigands audacieux.

31. Après la bataille navale d'Actium, qui décida de l'empire du monde, entre deux compétiteurs ambitieux, et non de celui de la mer, entre deux peuples rivaux, Auguste entretint des flottes à Ravenne, à Misène et à Fréjus. Par ces stations, elles étoient toujours prêtes à poursuivre les pirates jusques dans leurs repaires, maintenir sa domination dans les contrées les plus éloignées, et y étouffer promptement tous les germes de sédition.

Les successeurs de ce prince, au lieu d'entretenir sur le même pied la marine romaine, la laissèrent dépérir; et lorsque le siége de l'empire fut transféré à Constantinople, ils se virent menacés par les

flottes des peuples sortis des contrées voisines de la Thrace, des environs des palus Méotides, etc. Les Vandales, les Goths, les Bulgares, malgré les victoires navales de Bélisaire et de Narsès, répandirent par-tout la terreur; les Sarrasins osèrent se présenter seuls devant cette nouvelle capitale du 717 après J.C.
monde, et l'auroient prise, si leur nombreuse flotte n'eût pas été incendiée par le feu grégeois; moyen infernal, que la lâcheté et la foiblesse, trop souvent criminelles, s'empressèrent d'employer.

Tandis que l'empire Romain s'écrouloit de toutes parts sous la main des Barbares, Venise s'élevoit du sein des ondes. Sa gloire maritime naquit avec elle; et dès son berceau, cette ville luttoit contre

les pirates Esclavons. Après avoir résisté aux François, et éprouvé quelques revers, sa puissance s'accrut : elle osa attaquer les Normands et les Sarrasins qui furent vaincus ; elle triompha des Hon-
991. grois et des Narentins. La plus utile de ces victoires navales, fut celle qui lui soumit ce dernier peuple, dont les vaisseaux ne cessoient depuis long-temps d'infester le golfe Adriatique. S'en voyant alors la maîtresse, elle équipa de grandes flottes. Celle qu'elle envoya au secours des premiers Croisés, étoit composée de deux cents voiles. Ayant rencontré, à la hauteur de
1099. Rhodes, la flotte des Pisans, et voulu lui faire baisser pavillon, il se donna entre elles un combat très vif, dont les Vénitiens sortirent

victorieux. Tournant ensuite leurs armes contre les Mahométans, ils leur firent essuyer, près du port de Jaffa, une cruelle défaite, dont la conquête de la fameuse Tyr devint la suite. Traités favorablement par les princes chrétiens de l'Orient, ces heureux républicains en obtinrent beaucoup de priviléges qui étendirent et assurèrent leur commerce.

Cette fausse politique de la part de ces princes, devint la source des maux qui affligèrent les Croisés. Dès-lors Venise, Gènes et Pise oublièrent l'intérêt général, pour se livrer aux fureurs de la jalousie mercantile, et cédèrent aux impulsions de l'avarice. Elles furent toujours plus empressées de se battre entre elles, que contre l'ennemi commun,

et moins occupées de lui nuire, que de ruiner leurs rivales. Enfin, par leurs perpétuelles discordes, le Levant fut à ces trois républiques, ce que l'Amérique et l'Inde sont de nos jours aux nations maritimes de l'Europe, un vaste théâtre sur lequel l'ambition et la cupidité excitent sans cesse contre elles des orages, et en préparent pour les races futures, victimes de nos passions, comme de nos erreurs.

La jalousie que les Pisans conçurent de ces privilèges, fit bientôt éclore une guerre entre eux et les Vénitiens. Ils s'y bornèrent à de simples pirateries, sans en venir à aucune action décisive. La querelle qui divisoit l'empereur Frédéric Barberousse et le pape Alexandre III, eut une issue plus

glorieuse pour Venise. S'étant déclarée en faveur du pontife, son doge Sébastien Ziani défit Othon, 1177.
fils de Frédéric, le prit avec trente de ses galères, et coula à fond ou brûla le reste de sa flotte. Dans l'enthousiasme de sa reconnoissance, Alexandre présenta au vainqueur un anneau d'or. « Servez-vous-en, » lui dit-il, comme d'une chaîne » pour tenir les flots assujettis à » l'empire Vénitien; épousez la mer » avec cet anneau; et que désor» mais tous les ans, à pareil jour, » la célébration de ce mariage soit » renouvelée par vous et vos des» cendans. La postérité saura par-là » que vos armes vous ont acquis le » vaste empire des ondes, et que la » mer vous a été soumise comme » l'épouse l'est à l'époux. »

Cette folle prédiction, le délire de l'orgueil, n'alarma point les Pisans. Non-seulement ils poursuivirent, dans tous les parages de la méditerranée, les bâtimens Vénitiens; mais encore ils osèrent pénétrer dans l'intérieur du golfe Adriatique, et résolurent de s'emparer de quelque poste, pour y dominer. Pôle tomba entre leurs mains; et la possession leur en auroit été très avantageuse, si Venise les eût laissés s'y affermir. A peine
1198. sa flotte se fut-elle présentée devant cette ville, qu'elle attaqua l'armée navale de Pise, et la mit en fuite. Arrivée à la hauteur de Modon, celle-ci ne pouvant se débarrasser des ennemis qui la suivoient de près, s'engagea dans une action malheureuse. Elle porta à la paix

les Pisans, qui, dans la suite, ne paroissent plus sur la mer, que pour l'ensanglanter par leurs différends avec les Génois.

La durée de la rivalité de ces deux peuples commerçans, devoit naturellement dépendre de l'égalité avec laquelle leurs forces se balançoient : cependant les Pisans, quoique fort inférieurs, se soutinrent pendant sept guerres, et plus d'un siècle, contre des ennemis puissans et souvent victorieux. Dans les cinq premières, l'acharnement des deux partis ne produisit aucun événement décisif; mais à la sixième, la flotte de l'empereur s'étant jointe à celle de Pise, les Génois furent battus; et une partie 1241.
du sacré collège, qui étoit à bord de leurs galères, tomba au pouvoir

des vainqueurs. Ce succès fut plus éclatant qu'utile : il n'auroit pu préserver Pise du joug de sa rivale, sans les troubles dont celle-ci fut agitée; et ce fut uniquement pour s'en garantir, que les Pisans recommencèrent des hostilités dont ils furent la victime.

Leur flotte, après avoir répandu d'abord l'alarme jusques dans les murs de Gènes, fut attaquée près de Mélora, par Hubert Doria. Le combat s'engagea avec d'autant plus de fureur, que le sort d'un des deux peuples voisins et rivaux en dépendoit. Les Pisans succombèrent; et leur perte, soit en hommes, soit en vaisseaux, fut si considérable, que leur haîne devint impuissante, et leur ruine inévitable. Ces républicains, qui avoient

dompté la nouvelle Carthage, pris Syracuse, menacé Gènes et Venise, ravagé la Sicile, battu les Sarrasins, occupé la Corse, la Sardaigne, etc. se virent bientôt réduits aux étroites limites de leur ancien territoire, sans port, sans marine et sans liberté.

Les Génois n'étoient pas encore débarrassés de ces opiniâtres ennemis, qu'ils se trouvoient aux prises avec d'autres plus formidables. Les Vénitiens s'étant alliés avec les François, pour faire la conquête de l'empire de Constantinople, s'étoient réservé toutes les îles de l'Archipel, et les ports de la Romanie, par un article du traité qu'ils se hâtèrent de mettre en exécution. Gènes, menacée par-là de perdre son commerce, éprouva les senti-

mens convulsifs de la jalousie mercantile. Ils se manifestèrent dans la ville d'Acre, dont les deux nations rivales se chassèrent tour-à-tour. Les Vénitiens ayant brûlé les vais-
1258. seaux marchands des Génois dans le port, se virent exposés à leur vengeance. Elle ne fut nuisible qu'à ces derniers : après la perte d'une bataille navale, leurs magasins furent pillés, et leurs maisons saccagées.

Le pape engagea les Génois et les Vénitiens à mettre bas les armes. Ils ne tardèrent pas à les reprendre; les uns voulant attenter à la prétendue souveraineté de leurs adversaires sur le golfe Adriatique, et les autres étant résolus d'interdire à leurs rivaux la navigation des mers du Levant. Pour exécuter c

dernier projet, Jacques Dandolo, amiral Vénitien, établit sa croisière à l'entrée du canal de Malthe, et intercepte tous les bâtimens de Gênes. Cette ville se hâte de faire sortir de son port une flotte qui est défaite près de Trapani. Une se- 1264.
conde n'a pas un meilleur sort, sur les côtes de Syrie. Déchirée dans son propre sein par les factions, occupée encore au dehors par ses démêlés avec les Pisans, cette république n'opposa plus à sa rivale que de foibles efforts, et ne remporta sur elle aucun avantage important. Le repos lui étoit nécessaire : elle crut l'obtenir par une trève, qui ne fut pas observée scrupuleusement. Elle duroit néanmoins depuis douze ans, lorsque les Vénitiens la rompirent, dans l'espoir de

faire changer la destinée de Pise, par une puissante diversion. Ils ordonnèrent à leurs généraux d'attaquer les possessions de Gènes. Ils pillèrent le fauxbourg de Péra que ses marchands occupoient, et prirent Caffa qui les rendoit maîtres de la mer noire. De pareilles hostilités ne pouvoient rester impunies, les Génois ayant une marine puissante. Dans la guerre qu'ils venoient de terminer glorieusement avec Pise ils avoient eu jusqu'à six cents navires à la mer. On peut juger de la grandeur de ces bâtimens, par l'équipage qu'il falloit pour les manœuvrer. Les galères du premier rang portoient alors quatre cent matelots ou rameurs ; celles du second rang, trois cents ; et les autres devoient en avoir au moins de

deux cents soixante, pour entrer en ligne, et être bien armées. A cette époque, et depuis le commencement des Croisades, l'art de la construction navale avoit fait des progrès sensibles. On avoit vu dans la Méditerranée des navires montés de quinze cents hommes; mais ils ne servoient qu'au transport des troupes, ou à celui des pèlerins *(a)*.

Avec des forces maritimes si considérables, Gènes devoit faire payer cher à ses ennemis leurs succès précoces. En effet, trop assurés de vaincre, ils furent vaincus dans 1295.
la célèbre journée de Corzole, où l'habileté de Lampa Doria triompha de la présomption d'André

(a) Voyez la note II.

Dandolo. Dix galères seulement échappèrent à la défaite de la flotte Vénitienne, qui étoit composée de cent navires de cette espèce. L'amiral ne put survivre à sa honte, et se tua de désespoir.

La consternation que ce malheur avoit répandue à Venise, fut augmentée par la nouvelle d'une autre défaite, dans le détroit des Dardanelles. Il n'y eut plus alors d'autre ressource que la paix. Gènes l'accorda généreusement à sa rivale, qui, occupée de la guerre contre les Tarentins, et épuisée par les ravages de la peste, ne chercha point à la violer. Mais les Génois profitant de ces circonstances, et du calme intérieur dont ils jouissoient, résolurent de s'emparer du commerce exclusif de la Mer noire,

sur laquelle ils prétendoient avoir le même empire que Venise dans le golfe adriatique. En conséquence, ils prirent tous les bâtimens de cette ville, les emmenèrent au port de Caffa, et refusèrent constamment de les restituer.

Malgré la justice de leur cause, et la victoire de Marc Morosini leur général, près de Cariste, les Vénitiens se déterminèrent avec peine à la guerre : ils en sentoient tous les dangers ; et pour les prévenir, ils firent alliance avec les Grecs et les Arragonois. De leurs forces réunies, on composa une flotte de cent dix galères, que Pagan Doria, avec soixante-quatre bâtimens,
vint insulter dans le bosphore de 1352.
Constantinople. L'action ne commença que sur le déclin du jour, et

dura toute la nuit. Enveloppés d'épaisses ténèbres, les vaisseaux des deux armées s'abordoient ou se heurtoient avec violence. Au lever de l'aurore, un spectacle d'horreur frappa les yeux des combattans : la surface de la mer étoit teinte de leur sang, et couverte de membres épars ou de cadavres; on y voyoit flotter de toutes parts des rames, des antennes, et des débris de toute espèce. Les Grecs s'étoient enfuis au premier choc : leurs alliés, sans être découragés par cette lâcheté, avoient continué de se battre, et s'étoient emparés de treize galères. Le brave Doria finit par leur en reprendre dix, et leur en faire perdre quarante-quatre, plus de la moitié de leur flotte. Sa victoire fut complète, mais si sanglante, qu'elle

causa un deuil universel à Gènes comme à Venise. Ses compatriotes lui ôtèrent le commandement; et ceux de son adversaire, Nicolas Pisani, eurent la magnanimité de lui conserver le sien. Il la justifia par le succès éclatant, dont l'imprudence d'Antoine Grimaldi lui fournit l'occasion, à la hauteur de Cagliari. Pisani ternit la gloire de cette journée, en n'épargnant personne, et faisant jeter à la mer, officiers, soldats et matelots.

Les Génois furent si accablés de cette défaite, qu'ils se donnèrent à l'archevêque de Milan; mais reprenant bientôt courage, ils armèrent une nouvelle flotte, et en donnèrent la conduite à leur ancien général Pagan Doria. Cet amiral surprit à Portolongo, sur les côtes de Morée,

trente-cinq galères Vénitiennes, dont la plus grande partie des équipages étoit à terre : il s'empara de toutes, à l'exception d'une seule. Des ordres de la république l'empêchèrent de profiter de cet avantage signalé, qui néanmoins procura à sa patrie une paix honorable.

La possession de l'île de Ténédos ne tarda pas à être le prétexte d'une nouvelle rupture, dont les suites causèrent les plus vives alarmes à Venise. Sa flotte, aux ordres
1379. de Victor Pisani, fut battue près de Pôle, par Lucien Doria, chez qui les vertus rehaussoient l'habileté et la valeur. Au sein de la victoire, il tomba sous les traits des ennemis, et fut remplacé par Pierre Doria, qui avoit moins de prudence

que d'audace. Le renfort considérable qu'il amenoit, l'engagea à s'avancer du côté de Venise; et à six lieues au sud de cette ville, il se rendit maître de Chiozza. Dès que les Vénitiens en furent informés, ils coururent tumultueusement aux armes : à chaque instant, ils s'attendoient de voir arriver l'ennemi à leurs portes. Les vieillards, les femmes et les enfans cherchoient déja un asyle dans les temples. Le sénat montra plus de courage; il fit travailler avec la plus grande activité à l'armement des vaisseaux, qui restoient dans le port. Avant d'y monter, les matelots mirent pour condition, qu'on rendroit la liberté à Victor Pisani, gémissant dans les fers depuis sa défaite, et qu'on lui donneroit le commandement de

l'armée navale. Ce général sortit de prison, et oublia les injustices de sa patrie, qui lui dut son salut. Les avantages qu'il remporta, furent autant le fruit de son habileté, que l'effet d'un nouveau moyen de destruction; l'usage du canon dont il avoit fait les premiers essais dans la Méditerranée, peu de temps avant la bataille de Pôle. Cette arme coûta la vie à Doria. Une partie de ses troupes, renfermée dans les murs de Chiozza, et attaquée par le brave Charles Zéno, se trouva bientôt réduite aux plus dures extrémités. Après plusieurs exploits mémorables de part et d'autre, les Génois manquant de munitions et de vivres, se rendirent à discrétion, et livrèrent plusieurs de leurs galères qui n'avoient pu s'évader.

Ces succès achetés par tant de périls, ne rendirent point Venise intraitable : le passé lui fit craindre pour l'avenir, et elle se hâta de faire la paix avec sa rivale. L'une et l'autre en vinrent encore aux mains, pour la dernière fois, dans une nouvelle guerre ; mais il n'y eut aucune action importante ; et depuis cette époque, Gènes ne pensa plus à l'empire de la mer. Toujours flottant entre la licence et la liberté, loin de chercher dans la suite à commander aux autres, elle ne s'occupa long-temps qu'à se trouver des maitres, et ne put jamais se soumettre à aucun.

Dans moins d'un siècle, la puissance et la richesse des Vénitiens s'accrurent au point de les rendre formidables à l'Europe entière.

Possesseurs des îles de Chypre et de Candie, de plusieurs places importantes dans le Levant, des cinq meilleurs ports du royaume de Naples, sur le golfe adriatique, des villes maritimes de la Romagne, ils jouissoient d'un commerce florissant et très-étendu, depuis le fond de la Mer noire, jusqu'aux rivages de l'Angleterre. Leurs flottes étoient nombreuses et bien équipées; d'habiles ouvriers remplissoient leur arsenal, et seuls ils excelloient dans l'art de la construction navale; des matelots habiles et expérimentés, des chiourmes composées de gens vigoureux et infatigables, les Chypriots, les Candiots et les Esclavons, rendoient leurs forces maritimes supérieures non-seulement à celles de l'Europe

mais encore à celles de l'Asie. Cette prépondérance paroissoit d'autant plus assurée, que ces républicains se trouvoient alors sans rivaux. Les Pisans étoient ruinés, depuis leur assujétissement aux Florentins; dépendans de la France, ou du duché de Milan, les Génois voyoient sans honte leurs amiraux et leurs matelots au service des princes étrangers; les Arragonois n'ayant plus l'heureux et brave Calabrois, Roger de Lauria, pour les commander, avoient perdu leur marine; les Turcs n'entendoient rien encore à la guerre de mer; et les Mamelucs, dont l'empire sur le déclin touchoit au moment de sa destruction, avoient cessé d'être redoutables sur cet élément.

Les Vénitiens sentoient trop

qu'ils en étoient les maîtres, pour se croire obligés d'être justes à l'égard des nations commerçantes: ils exercèrent sur elles des pirateries si révoltantes, qu'Hélian, ambassadeur de France, ne craignit pas de les comparer aux monstres marins, aux écueils et aux tempêtes. A travers les invectives dont est rempli son discours prononcé devant la diète Germanique, on y découvre de tristes vérités, et on y voit à quel point ils s'étoient attiré la haîne générale. Aux yeux de ce ministre, leur cérémonie des épousailles de la mer n'est qu'un acte d'arrogance et de démence, inconnu jusqu'alors, dont eux seuls, héritiers de l'avidité et de la cruauté de leurs pères, étoient capables. Il les accuse de troubler le commerce

de toutes les nations, pour s'en emparer; d'avoir sans cesse trahi les intérêts des chrétiens, et sacrifié à une jalousie mercantile, leur salut dans les croisades, et celui de Constantinople pendant le dernier siége de cette ville, par les Turcs. Enfin, Hélian, après avoir exposé tous les projets qu'une ambition active et insatiable avoit dictés à Venise, révèle les vices de son gouvernement, et la corruption de ses mœurs *(a)*; malheureux effets d'une trop grande prospérité.

Plusieurs princes de l'Europe conspirèrent contre elle, et réso- 1509.
lurent la perte de cette ambitieuse république. Elle ne dut sa conservation qu'à leur discorde. Néanmoins, quelles sommes d'argent

(a) Voyez la note III.

ne lui en coûta-t-il pas! Quels flots de sang ne répandit-elle pas dans cette guerre dont la fameuse ligue de Cambrai fut la cause. Mais il étoit plus facile à Venise d'échapper à de pareils dangers, que d'éviter celui dont les Portugais la menaçoient, en franchissant le Cap de Bonne-espérance. En vain, pour les traverser dans leurs établissemens, le sénat envoya-t-il des ingénieurs, des ouvriers de son arsenal, et des munitions de guerre au Soudan d'Égypte, et au Samorin de Calicut; ces moyens n'annonçoient que le désespoir et la foiblesse. Les richesses de l'univers coulèrent dans de nouveaux canaux, et passèrent en d'autres mains. Les Vénitiens perdant alors tout leur commerce

cessèrent d'être comptés parmi les puissances maritimes. Il n'est presque plus resté à leur ville que son despotisme aristocratique et ses inquisiteurs d'état, son carnaval et ses courtisannes.

Les Turcs avoient déja fait sur Venise plusieurs conquêtes, et la menaçoient de leur joug. Fiers des succès de Barberousse, de Dragut, etc., ils espéroient de l'étendre sur toute l'Europe chrétienne, lorsque
la bataille de Lépante fit évanouir 1571.
tous ces vastes desseins. La flotte Ottomane étoit composée de deux cents soixante galères ou bâtimens à rames; et celle qu'on y opposa, n'en avoit qu'environ deux cents. Mais Jean d'Autriche qui la commandoit, se trouvoit secondé par le fameux André Doria, Génois,

et le brave Michel Barbarigo, Vé
nitien. Les deux armées, suivan
l'ancienne tactique navale, for
moient deux espèces de croissans
dont les extrémités étoient en op
position les unes aux autres. L'ail
gauche des Chrétiens, aux ordre
de Barbarigo, attaqua avec tan
de vivacité et de bonheur l'ail
droite des Turcs, que la plupa
des vaisseaux s'échouèrent. Dor
étant trop au large, donna le temp
à l'aîle gauche des ennemis, c
se porter sur le corps de bataille c
Jean d'Autriche. Elle y eut d'abor
quelque avantage; mais craignan
d'être attaquée par le général G
nois, qui arrivoit sur elle, son com
mandant prit la fuite avec trent
galères, les seules qui échappèrer
dans ce combat meurtrier. Le

Chrétiens abordèrent, prirent, coulèrent à fond, ou brûlèrent toutes les autres. En un instant, la mer se trouva couverte de cadavres et de débris. Ce fut alors que le capitan Bacha montra toute l'énergie de son ame : il soutint, pendant quatre heures, les efforts de quatre vaisseaux. A la fin, se voyant sans rames, sans gouvernail et presque sans équipage, ce général sauta à bord d'un brigantin, où il fut tué. Son armée ne résista plus, et le carnage en devint si grand, qu'à peine le glaive du vainqueur en épargna-t-il la sixième partie.

Cette victoire mémorable sur les Ottomans, diminua leurs forces navales. Elles furent anéanties par l'importante révolution qui alloit bientôt s'opérer. La Méditerranée

avoit été jusqu'alors le théâtre la rivalité maritime des nation il falloit nécessairement le tran porter ailleurs, l'Italie et la Grè cessant d'être au centre du mon commerçant, et n'étant plus q dans un coin de l'univers, par découverte du passage aux Ind et par celle de l'Amérique. Ces de évènemens venoient d'ouvrir a peuples occidentaux de l'Euro les barrières de l'Océan qu'ils fra chirent pour chercher de l'or et l'argent, au prix des dangers et d crimes de toute espèce.

L'Espagne seule jouissoit de c funestes richesses, lorsque les H landois secouant son joug, vou rent les partager avec elle. Les A glois, instruits par les courses leurs navigateurs, eurent bien

la même ambition. Jusqu'à cette époque, ce dernier peuple n'avoit eu de guerre maritime, que pour s'assurer la communication de son île avec les provinces dont il jouissoit en France, ou pour exercer sa haine particulière contre les habitans de ce royaume. Si, dans ces premiers temps, il eut quelques prétentions à l'empire de la mer, du moins ne s'étendirent-elles pas au-delà des Sorlingues. Des vaisseaux foibles, mal armés, rassemblés avec peine, souvent même achetés de ses voisins, ne pouvoient assurer leur prépondérance sur cet élément. Les avantages précaires ou infructueux que l'Angleterre y remportoit, étoient plus propres à flatter son orgueil, qu'à établir sa puissance.

Les vrais fondemens n'en fur
jetés que sous le règne fortuné d
lisabeth. Ébranlés par la foible
de Jacques premier, ils auroient
anéantis, si Cromwel n'avoit eu
térêt de les raffermir. Voulant c
server cette activité que les tr
bles avoient réveillée dans l'a
de ses compatriotes, ou en déto
ner les effets de sa tête crimine
cet heureux tyran porta leurs f
ces vers les entreprises maritim
Il fit naître chez eux cet esprit
rivalité, et fomenta cette am
tion, qui, du bord de l'abyme
ils étoient près de tomber, les
va au plus haut degré de gloire
de prospérité.

Les Anglois montrèrent to
leur énergie dans les trois guer
consécutives qu'ils eurent co

la Hollande, dont les richesses excitoient leur envie. Ce ne fut pas sans péril, qu'ils parvinrent à triompher de cette république. Que de sang ne leur coûta pas alors le sceptre des mers ! Que d'efforts ruineux ne firent-ils pas pour le conserver ! lorsqu'ils furent sur le point de se le voir arracher par les François, leurs éternels rivaux, sous le règne mémorable de Louis XIV. Le successeur de ce prince chercha moins à leur disputer ce sceptre, qu'à défendre ses anciennes possessions. Depuis long-temps l'Angleterre les envioit, trop persuadée que l'étendue du territoire est la mesure de la grandeur des nations. Son attachement à cette fausse maxime vient de l'entraîner dans une guerre dont l'issue lui a été fu-

neste. Les François y ont combat avec autant de générosité que succès, pour la liberté des mers. L peuples de l'Europe en ont al senti la nécessité, et connu en leurs véritables intérêts. Quels soient désormais les efforts des glois, quels que puissent être le succès à l'avenir, un nouveau s tême de politique leur ôte jus l'espoir de recouvrer leur anc despotisme, et d'accroître le forces maritimes, dont la p grande élévation se trouve fixée traité de Paris, où je crois en c séquence devoir terminer l toire des progrès de leur p sance navale.

On y verra que depuis la p mière guerre contre la Hollan sous Cromwel, les Anglois doi

leurs succès, autant à la force, qu'au nombre de leurs vaisseaux. Après la révolution qui fit perdre le trône à Jacques II, cette supériorité leur fut disputée par les François. Elle ne parut réellement leur appartenir qu'au commencement de ce siècle. Les bâtimens de cinquante canons devinrent alors trop foibles pour entrer en ligne. L'art de la construction navale ayant depuis rendu les abordages plus difficiles, tout se décide aujourd'hui dans les combats de mer, par l'artillerie. On ne peut donc y employer que des navires de force. Bientôt ceux de soixante-quatre pièces de canon cesseront de paroître dans nos armées navales, composées dorénavant de vaisseaux à trois ponts, ou de navires du troi-

sième rang, montés de soixant quatorze et de quatre-vingt c nons. Tous les autres d'un rang i férieur, ne seront employés qu'a croisières, aux convois et a corps de réserve. Loin d'augment ses forces navales, on sera obl de les diminuer; et on peut préd qu'à l'avenir aucun peuple ne se en état d'armer plus de cent va seaux de ligne. La rareté du bo la disette de matelots, et sur-to l'épuisement des finances, rend de jour en jour moins facile un croissement de puissance, qu' sage politique désapprouve.

Pour qu'une nation puisse as rer à l'empire des mers, il faut n cessairement qu'elle habite u contrée, où la situation, la p fondeur, la sûreté et le nombre

ports, soient des présens de la nature. L'Angleterre, la France, l'Espagne, sont les trois seuls états qui jouissent de ces précieux avantages en Europe. Les contrées septentrionales de cette partie du monde, trop reculées et environnées de glaces un certain temps de l'année, n'obtiendront jamais que le second rang parmi les puissances maritimes. La Hollande, qui eut autrefois le premier, ne peut plus y prétendre, malgré tous les efforts que son industrie et son commerce la rendent capable de faire. Ses côtes investies de bancs de sable, offrent des havres très-peu profonds. Il est donc aussi difficile d'y mettre à flot de grands navires, que de les en faire sortir. Les plus forts qu'on

y voit, sont du troisième rang; encore ne les construit-on qu'à varangue plate ; ce qui les fait dériver beaucoup : inconvénient très-fâcheux dans une action. Ainsi, forcés à ne plus ambitionner la prépondérance navale, les Hollandois ne doivent chercher qu'à s'allier à l'une des puissances belligérentes, ou plutôt à demeurer neutres dans leurs différends, dont ils ne manquent jamais de retirer quelque avantage.

Les Anglois, les François et les Espagnols ont un égal intérêt à la conservation de cette république fédérative : ils ne pourroient la détruire, sans rompre un équilibre , dont le salut de l'Europe dépend nécessairement. Si la ri-

valité de ces nations venoit à cesser, peut-être ne tarderoit-on pas à voir encore se vérifier cette espèce d'axiôme, connu des Grecs et des Romains : LE PEUPLE QUI EST MAÎTRE DE LA MER, DOIT L'ÊTRE DE LA TERRE. En vain un politique moderne a voulu en montrer la fausseté à notre égard. Il n'oseroit aujourd'hui soutenir ce qu'il avançoit alors ; que depuis trois siècles, les affaires maritimes n'ont pas décidé du sort des états. Celui qui vient de se former en Amérique, est la démonstration du contraire. Sa position et ses ressources l'appellent à jouer, par ses forces navales, un rôle important sur la scène du monde : révolution tar-

dive, dont il est plus difficile de déterminer l'époque, que de prévoir l'influence générale.

HISTOIRE

HISTOIRE
DES PROGRÈS
DE
LA PUISSANCE NAVALE
DE L'ANGLETERRE.

LIVRE PREMIER.

L'ÉTAT précaire et la foiblesse des anciens habitans de la Grande-Bretagne leur faisoient négliger les avantages qu'offroit l'heureuse position de cette île. Contens de recevoir des Phœniciens, des Carthaginois, des Grecs et des

Gaulois, les marchandises que de nouveaux besoins leur rendoient nécessaires, ils regardoient avec indifférence ces étrangers venir s'enrichir à leurs dépens, et profiter de leur ignorance. Lorsque l'esprit inquiet des Belges les porta à s'établir sur les côtes de ces insulaires, pour se livrer plus aisément et sans danger à la piraterie ; ceux-ci ne s'y opposèrent pas, et se retirèrent dans le sein des terres (1). Dans la suite, aguerris par leurs querelles particulières, ils osèrent résister à la fortune de César ; mais ce ne fut pas avec des forces maritimes. Ils n'en avoient point alors (2) ; ils ne se servirent longtems que de frêles canots d'osier, extérieurement enveloppés de cuir (3), et assez ressemblans à ceux dont les

(1) Jul. Cæs. de bell. Gall. l. 5, c. 22.

(2) Eumen. Constant. panegyr. 2, p. 213. ed. Plant.

(3) Plin. hist. nat. l. 4, c. 30. *vid.* l. 7, c. 57. Avien. or. marrit. v. 104, 105, 106.

Groënlandois ont conservé l'usage.

Toutes les fois que les Romains menacèrent les anciens Bretons des fers, ceux-ci ne pensèrent jamais à prévenir ce malheur, en armant des vaisseaux; dans leurs défaites, leurs asyles étoient toujours des cavernes, dont se trouvoit rempli l'intérieur de leur île (1). Ce fut dans ces tristes retraites que les Saxons, les Juttes, les Anglois, etc., vinrent les poursuivre, après avoir dévasté impunément toutes leurs côtes. Ces derniers donnèrent leur nom à une partie de la Grande-Bretagne, qu'ils divisèrent en sept royaumes. Offa, roi de Mercie, et le plus puissant des princes de cette Eptarchie, paroît être le premier qui ait eu quelque prétention à l'empire des mers. On dit qu'il osa le disputer à Charlemagne. Il est du moins certain que ce grand monarque ne dédaigna pas de rechercher son alliance.

(1) Dion. Cass. hist. l. 62, n°. 5.

Peut-être espéroit-il que le secours des forces navales d'Offa lui seroit un jour utile pour garantir ses Etats des entreprises des Normands.

Ces peuples devenoient de jour en jour d'autant plus redoutables, que l'éducation de leurs princes les portoit à la piraterie et à toute sorte de brigandages. Dès qu'un d'eux avoit atteint l'âge de dix-huit ou vingt ans, il prioit son père d'équiper quelques vaisseaux dont il prenoit le commandement. Il se hâtoit de se mettre en mer, et ne revenoit jamais sans s'être signalé par des exploits. Les Normands dédaignoient d'en venir aux mains avec un ennemi plus foible qu'eux. L'attaquer pendant la nuit, étoit même à leurs yeux une action honteuse. Ils engageoient le combat près des côtes, afin d'avoir la ressource de se sauver à la nage, s'ils étoient battus. Toute leur ambition étoit de posséder beaucoup de vaisseaux; et chaque canton de Danemarck, de

Norwège, etc., recevoit une dénomination particulière de la quantité de ceux qu'il pouvoit équiper. Quelques-uns de ces noms subsistent encore aujourd'hui. Ces forces navales furent d'abord peu considérables ; mais ces peuples s'étant enrichis par leurs courses, ils eurent des flottes de deux ou trois cents petits bâtimens.

Alfred, dont la sagesse égaloit l'amour qu'il avoit pour ses peuples, n'oublia rien pour les mettre à l'abri des ravages de ces nations septentrionales. Non-seulement il augmenta le nombre de ses vaisseaux ; mais encore il en perfectionna la construction. Une flotte de cent vingt voiles veilloit sans cesse à la sûreté de ses côtes. D'habiles matelots étrangers, parmi lesquels les Frisons méritent d'être remarqués, entrèrent à son service, et initièrent ses sujets dans l'art nautique. Quand les Estangles et les Northumbres eurent fait construire des bâtimens plus forts et

plus légers que les siens, il leur enleva ce nouvel avantage, en mettant à la mer des vaisseaux à cent vingt rames (1), en tout supérieurs aux leurs, et aux premiers dont il s'étoit servi (2). Par ce moyen, ce grand prince rendit impuissans les efforts de ses ennemis, battit leur flotte, et les chassa de son royaume. Il eut la gloire de l'avoir retiré de l'abîme des calamités, soit domestiques, soit étrangères. En mourant, il desira que les Anglois pussent être, après lui, toujours aussi libres que leurs pensées: vœu sans doute inconsidéré, mais qui décèle les sentimens magnanimes de son cœur.

Moins vertueux, mais aussi habile et plus redoutable que le grand Alfred, un de ses successeurs, Edgar, rassembla un nombre prodigieux de navires, que les uns font monter à trois mille six

(1) Bromton. Chron. p. 813.
(2) Asser. de vit. Alfred. p. 9, chron. Sax. p. 99

cents, et d'autres à quatre mille. Un ancien écrivain se contente d'assurer que ce prince avoit la flotte la plus considérable qu'ait jamais eue l'Angleterre (1). On s'en formera une juste idée, lorsqu'on saura que les plus gros vaisseaux contenoient à peine cinquante hommes. Tous les ans, quatre escadres, composées chacune de cent voiles, étoient armées pour croiser sur les côtes, et veiller à leur conservation. Enorgueilli de cet appareil de forces navales, Edgar crut être le maître de la mer, et prit les titres fastueux de Roi des Rois, de Seigneur de tous les Monarques, et de Maître de toutes les Iles de l'Océan Britannique, etc. (2). Etant un jour à Chester, il s'embarqua sur la Dée, et força huit princes ses tributaires à ramer sur une barque, dont il tenoit lui-même le gouvernail.

(1) Chron. Sax. p. 137.
(2) Ex chart. eccles. Wigorn.

Les triomphes de l'orgueil sont toujours des outrages.

Les successeurs d'Edgar n'eurent ni les mêmes prétentions, ni les mêmes forces maritimes. Les Danois profitèrent de leur foiblesse pour faire de nouvelles invasions, et porter de toutes parts le fer et le feu. Sous le règne d'Ethelred, les Anglois firent cependant un effort: ils rassemblèrent une flotte de huit cents bâtimens, équipés aux dépens des grands propriétaires. Cet armement devint encore inutile; il fut dispersé par les vents, et tout le royaume tomba au pouvoir des princes Danois. On conclut un traité honteux avec les vainqueurs, qui s'engagèrent à entretenir quarante-cinq vaisseaux armés pour la garde des côtes, à condition qu'on leur paieroit un tribut annuel, connu sous le nom de *Danegeld*, c'est-à-dire, *argent Danois*. Ils le recevoient à Greenwich, après qu'on l'avoit perçu en Angleterre, à raison de douze de-

niers par hyde de terre. Le clergé fut seul exempt de cet impôt, parce que, dit un ancien historien, on avoit plus de confiance en ses prières qu'aux armes de ses propres défenseurs (1).

Un des plus illustres et le plus puissant des princes Danois, fut Canut, roi de Danemarck, de Norwège et d'Angleterre. Cette triple couronne ne pesa point sur sa tête, et n'enfla point son cœur. Ses courtisans lui ayant dit que sa puissance n'avoit point de bornes, pour toute réponse, il les invita à une grande pêche, à l'issue de laquelle il fit préparer un festin sur le rivage de la mer, et se mit à table à l'heure du flux. Bientôt ses convives, se sentant gagner par les eaux, se levèrent; mais le roi s'arrêta pour ordonner aux vagues de se retirer. Comme elles avançoient toujours, et qu'il en étoit lui-même déja mouillé, il s'écria: Est-ce donc là le

(1) Rog. de Houeden. annal. p. 603.

respect que l'Océan doit à son maître ? Se tournant ensuite du côté de ses courtisans, il leur fit remarquer que celui qui tient en ses mains les extrémités de la terre, a seul le droit de commander aux élémens, et de prescrire aux flots des limites.

Après avoir étendu celles de ses Etats, le sage Canut ne pensa qu'à entretenir des vaisseaux pour en protéger la communication, et les mettre à l'abri de toute invasion. Une prévoyance aussi salutaire n'entra point dans la politique des princes ses successeurs ; ils négligèrent entièrement leur marine. Harold ou Hérald, menacé par un ennemi puissant, se vit contraint de la rétablir. Il eut à son service des matelots expérimentés, et parvint à rassembler une grande flotte (1) dont la fortune de Guillaume sembla se jouer. Ce conqué-

(1) Guillelm. Pict. ap. Duchesne, scrip. Norman. pag. 198.

rant, à la tête de ses braves Normands, favorisé par les vents, effectua sans obstacle sa descente. La victoire d'Hastings mit le comble à ses vœux, et brisa le sceptre que les Saxons avoient gardé pendant six cents ans. Cet évènement mémorable donna à l'Angleterre une si violente secousse, et y fit une révolution si soudaine dans les propriétés, que la nation ne songea plus au commerce ni à la navigation.

Ce royaume se trouva si dépourvu de vaisseaux, quand Richard entreprit de passer à la Terre-Sainte, qu'il fut obligé d'avoir recours aux étrangers. Ils lui fournirent la plus grande partie de sa flotte, qui se trouva composée de cent cinquante voiles. Le roi de Chypre, ayant refusé de la recevoir, fut battu par ce prince, qui prit Limerol, et fit entrer son armée navale dans le port de cette ville. Il en appareilla pour la Terre-Sainte; et sur son chemin il rencontra un vaisseau d'une grandeur

prodigieuse, que Saladin envoyoit au soudan de Babylone son frère, assiégé dans Acre *. Ce bâtiment étoit rempli de toutes sortes de munitions de guerre et de bouche, pour la garnison de cette place importante. Il avoit à bord quinze cents hommes, quantité de feux grégeois, et plusieurs vases pleins de serpens, dont l'espèce étoit inconnue à l'Europe. Cette masse restoit immobile, faute de vent, au milieu des flots. Richard profite de cette position, rassemble autour d'elle ses galères, et l'assaillit avec tant d'impétuosité que, percée de toutes parts, elle se rend à lui. Ne pouvant la conserver, il en enlève ce qui s'y trouvoit de plus précieux, ensuite la laisse couler bas. Malheureusement il flétrit ses lauriers par une action de cruauté, en ordonnant de précipiter à la mer tout l'équipage, à l'exception de deux cents personnes, dont il comptoit vraisemblablement tirer une forte ran-

* En 1191.

çon. Cette prise entraîna celle d'Acre, qui perdit alors l'espoir d'être secourue (1).

Jean, fils de Richard, n'eut pas plus de forces navales que lui, et fut obligé d'avoir recours au comte de Flandre pour combattre Philippe-Auguste, qui avoit rassemblé dans la Seine une flotte de dix-sept cents navires. Lorsqu'on fait attention à la foiblesse et aux défauts de ces bâtimens, leur nombre cesse d'étonner. La plupart n'étoient que des *barges de côtiers*, c'est-à-dire, de grandes chaloupes, ou barques à trois mâts. Les autres ne consistoient qu'en quelques galies, ou galées, espèce de vaisseaux de guerre à voiles et à rames, ayant la proue armée d'un éperon à bec (2), ou trident d'airain, placé presque à fleur d'eau. Il paroît qu'ils étoient alors en petite quantité sur l'Océan : on ne

---

(1) Math. Paris. hist. Angl. p. 163. Jac. de Vitriac. hist. Hieros. c. 99.

(2) Ducange, in v. Galea.

voit même pas que le monarque François en eût dans son armée navale. S'étant rendue en Flandre, sous les ordres de Savari, fameux corsaire Poitevin, elle se trouva trop nombreuse pour être contenue dans le port de Dam, quelque spacieux qu'il fût dans ce tems-là *. Une partie mouilla le long de la côte, près de cette ville; et excepté les matelots, tous ceux qui s'y trouvoient, descendirent à terre pour piller (2). Les comtes de Boulogne et de Salisbury qui commandoient l'armée navale de Jean, informés que les vaisseaux François étoient dépourvus de soldats, vinrent les attaquer, les abordèrent presque sans obstacle, coupèrent leurs cables, en emmenèrent trois cents chargés d'approvisionnemens, et en brûlèrent cent autres. Un assez grand nombre gagnèrent la pleine mer, et se sauvèrent par la fuite. Le reste qui étoit

* En 1213.

(2) Math. Paris. p. 238.

dans le port, auroit eu le sort des premiers, si Philippe, occupé alors au siège de Gand, ne l'eût pas abandonné pour voler au secours de sa flotte. Il força les Anglois de se rembarquer avec une perte de deux mille hommes tués et noyés; et après avoir retiré toutes les munitions de guerre et de bouche de ses vaisseaux, il les livra aux flammes, ainsi que la ville de Dam (1).

Quoique cette espèce de victoire navale fût entièrement due au secours et aux avis du comte de Flandre, Jean s'enorgueillit au point de croire que désormais ses ordonnances maritimes seroient respectées de toute la terre. Il en avoit fait une, la seconde année de son règne, pour exiger le salut de tous les vaisseaux étrangers, enjoignant, s'ils n'obéissoient pas, à ses officiers, de les y contraindre, même d'en châtier les capitaines, soit par la prison, soit

(1) Rigord, ap. Duchesne, t. 5, p. 54.

par des punitions corporelles (1). Le ridicule et l'injustice des prétentions deviennent souvent le partage de la foiblesse. Que penser d'un prince qui, près d'être chassé du trône, osoit s'arroger l'empire des mers?

Lâche, perfide, cruel, il souleva contre lui tous ses sujets, et fut obligé, pour les appaiser, de leur accorder la GRANDE CHARTE, dont le nom seul rappelle celui de la liberté Britannique, à qui elle sert de base, ou plutôt d'un ferme rempart cimenté par de sanglantes révolutions, fortifié par le tems, et conservé par d'heureux préjugés. La foi des tyrans est momentanée ; ils ne la gardent qu'autant qu'ils craignent. Jean, échappé au premier danger, manqua à la sienne, et révoqua l'acte célèbre qu'il venoit de passer. Les Anglois en furent si outrés, qu'ils choisirent pour maître Louis, fils de Philippe-Auguste.

---

(1) Voyez la note IV.

Ce jeune prince défit les troupes de son rival, qui expira bientôt après dans une retraite ignominieuse. Sa mort fit succéder à la haîne de sa personne, la pitié pour son fils Henri III. Un nombreux parti se déclara en sa faveur, et le porta sur le trône. Louis ayant profité d'une trêve pour repasser en France, les villes maritimes d'Angleterre, connues sous le nom des cinq ports (1), armèrent contre lui une flotte de quarante vaisseaux, dont elles confièrent le commandement à Philippe d'Albeney. Ce général rencontra celle de France composée de quatre-vingts bâtimens, mais dont la plus grande partie des équipages ignoroit le métier de la mer. Etant parvenu à gagner l'avantage du vent, l'amiral Anglois les attaqua avec courage. Il ne dut cependant la victoire qu'à un stratagême qu'on voit encore pratiqué aujourd'hui par les pirates In-

(1) Voyez la note V.

diens, celui de faire jeter une grande quantité de chaux en poudre aux yeux des François qui se battoient bord-à-bord avec leurs ennemis. Poussée par le vent, elle les aveugla et les empêcha de manœuvrer, malgré toute l'habileté d'Eustache-le-Moine leur commandant. Cet aventurier Flamand, fameux pirate, avoit commencé de servir l'Angleterre, ensuite s'étoit mis aux gages de Philippe, à qui il fournit des vaisseaux. Celui qu'il montoit dans cette action étant tombé au pouvoir d'Albeney, il se cacha dans la cale, où on ne le découvrit pas sans peine. Envain fit-il valoir ses anciens services, et offrit-il pour racheter sa vie, des sommes considérables: la lâcheté est rarement persuasive; les Anglois n'écoutèrent point un homme qu'ils regardoient comme un traître et un odieux brigand (1). Sa tête ne put éviter le coup que lui donn

(1) Math. Paris, p. 298.

Richard, fils naturel du feu roi, dans le transport d'une juste indignation.

Cette bataille acheva de ruiner les affaires de Louis, qui fut obligé de quitter l'Angleterre. Henri son compétiteur ne monta néanmoins sur le trône que pour le voir chanceler sous ses pieds. Les troubles qui agitèrent son règne n'étoient favorables ni au rétablissement du commerce, ni aux progrès de la marine. Lorsqu'il entreprit la conquête du Poitou, Louis IX lui opposa une flotte de quatre-vingts galées équipées à la Rochelle. Ce dernier prince, sachant que les biens de ses sujets avoient été saisis en Angleterre, se vit contraint d'user de représailles. On arrêta, par son ordre, dans ses Etats, tous les marchands Anglois. Un ancien historien de cette nation n'a donc pas raison d'accuser le vertueux monarque François, d'avoir blessé dans cette occasion la dignité de la France, qui, selon lui, avoit de tout tems offert un asyle assuré, et

ouvert son sein aux proscrits ou aux fugitifs malheureux (1).

Pour se venger, Henri engagea les seigneurs d'Irlande de rassembler à leurs frais des forces navales destinées à ravager les côtes de France. Mais elles se trouvèrent bien gardées par des vaisseaux qui, à la vue des ennemis, se mirent en bataille. Tout étoit disposé pour l'action, et tout annonçoit qu'elle seroit meurtrière, lorsqu'une violente tempête sépara les deux armées. Celle d'Angleterre, plus éloignée de ses ports que l'autre, souffrit davantage. Plusieurs des bâtimens qui la composoient, craignant autant la colère des François que la rage des flots, abordèrent à des rivages peu connus, dangereux ou mal sains, qui devinrent le tombeau de quantité d'officiers et de matelots. Parmi les premiers, on regretta sur-tout Richard de Burgo, au

(1) Math. Paris, p. 585.

patriotisme

patriotisme duquel l'équipement de la flotte Irlandoise étoit due (1).

Henri III, regardant cette perte comme irréparable, se contenta d'ordonner aux maîtres ou gardiens des cinq ports, de permettre à leurs habitans d'armer en course, et de les exhorter à faire le plus de mal qu'ils pourroient aux François. Ils ne suivirent que trop les volontés de leur monarque, en se livrant à un brigandage cruel, dont leurs compatriotes rougirent, et eurent même à se plaindre. Pour y mettre un frein, il suffit à S. Louis d'écrire au comte de Bretagne, au gouverneur de la Rochelle, aux Calaisiens, et à ses officiers qui commandoient en Normandie. Tous, à l'envi, se mirent en mer, poursuivirent les corsaires Anglois, les battirent dans plusieurs rencontres, en prirent un grand nombre, et forcèrent les gardiens des cinq ports d'implorer

(1) Math. Paris. p. 586.

le secours de l'archevêque d'York (1), régent du royaume.

Ces revers ne dégoûtèrent cependant pas les habitans de ces villes maritimes d'un métier qui les enrichissoit. Ils profitèrent des troubles de leur patrie, pour s'adonner à la piraterie la plus atroce. Ils s'emparèrent des vaisseaux de toutes les nations, et en précipitèrent les équipages dans la mer. Les marchands étrangers, n'osant plus aborder en Angleterre, la disette s'y fit vivement sentir. Ces pirates poussèrent l'audace jusqu'à armer une flotte pour soutenir les barons révoltés; et sous les ordres de Simon de Montfort, ils allèrent brûler la ville de Portsmouth. Si de pareils forfaits restèrent impunis, du moins cessèrent-ils par le rétablissement de l'ordre.

Le maintien en fut dû à la sagesse d'Edouard I. Occupé à faire la guerre

(1) Math. Paris. p. 589.

aux Gallois et aux Ecossois, ce prince n'en pensa pas moins à étendre son autorité sur les mers qui baignent l'Angleterre. Il défendit aux Flamands d'y pêcher sans une permission expresse de sa part. Les termes de son édit montrent jusqu'où il poussoit ses prétentions (1). Les Anglois les croient justifiées et reconnues par une prétendue décision d'arbitres Génois, Catalans, Allemands, Zélandois, Frisons, Danois et Norvégiens. Ils avoient été choisis pour terminer un différend qui s'étoit élevé entre Edouard et Philippe-le-Bel, à l'occasion d'un amiral que ce dernier avoit nommé pour exercer cette charge dans la mer d'Angleterre. Le monarque Anglois se crut par-là insulté, et demanda justice. Les arbitres prononcèrent en sa faveur, et déclarèrent que ses prédécesseurs avoient été de tout temps souverains de cette mer sur la-

(1) Voyez la note VI.

quelle les rois de France ne pouvoient avoir aucun amiral, mais seulement un maître ou chef de flotte (1). Celle de Philippe-le-Bel qui avoit paru dans la Manche aux ordres de Regnier de Grimaldi, avoit excité la jalousie d'Edouard. Ce prince se trouva moins choqué du titre d'amiral donné à ce général, qu'alarmé de la victoire qu'il venoit de remporter sur les Flamands. Ayant rencontré leur flotte près de l'Écluse, il la mit, par l'habileté de ses manœuvres, dans une position critique, sut en profiter, la défit après une vive résistance, et emmena prisonnier Gui de Namur qui la commandoit (2). Les vaincus purent par vengeance souscrire aux prétentions du roi d'Angleterre; mais les autres peuples n'avoient pas le même motif pour en reconnoître la validité. Les Génois sur-tout devoient

(1) Voyez la note VII.

(2) Chron. de Flandres, c. 47. Voy. la note V...

applaudir aux succès de Grimaldi leur compatriote, et être charmé d'avoir droit de prétendre, par leurs services, aux premières charges militaires de France.

Comment Edouard osoit-il se flatter de faire reconnoître son autorité sur la mer, dans un tems où ses sujets l'entraînèrent malgré lui dans une guerre dont la haîne nationale fut la première cause, et une querelle de particuliers, l'occasion ou le prétexte? Des jalousies de commerce rendoient alors ennemis les Normands et les Gascons, et des rixes continuelles entr'eux faisoient craindre depuis long-tems qu'ils n'en vinssent à des hostilités ouvertes. Pour les éviter, ils avoient fait entr'eux un traité ou accord sur les moyens de prévenir et de punir les délits respectifs. Nous ignorons si la licence ne franchit cette barrière qu'au moment où une légère étincelle causa un embrâsement général. Deux matelots, l'un

Normand et l'autre Anglois, s'étant rencontrés à Bayonne près d'une fontaine, et chacun voulant y boire le premier, en vinrent aux injures, ensuite aux mains. Le Normand tire son poignard, veut en frapper son adversaire, fait un faux pas, tombe, et se perce lui-même (1). Ses compatriotes crurent qu'il avoit été assassiné, et demandèrent justice de ce prétendu meurtre à Philippe leur roi, qui non seulement leur permit d'en tirer vengeance, mais même le leur ordonna (2), selon le témoignage de ses ennemis.

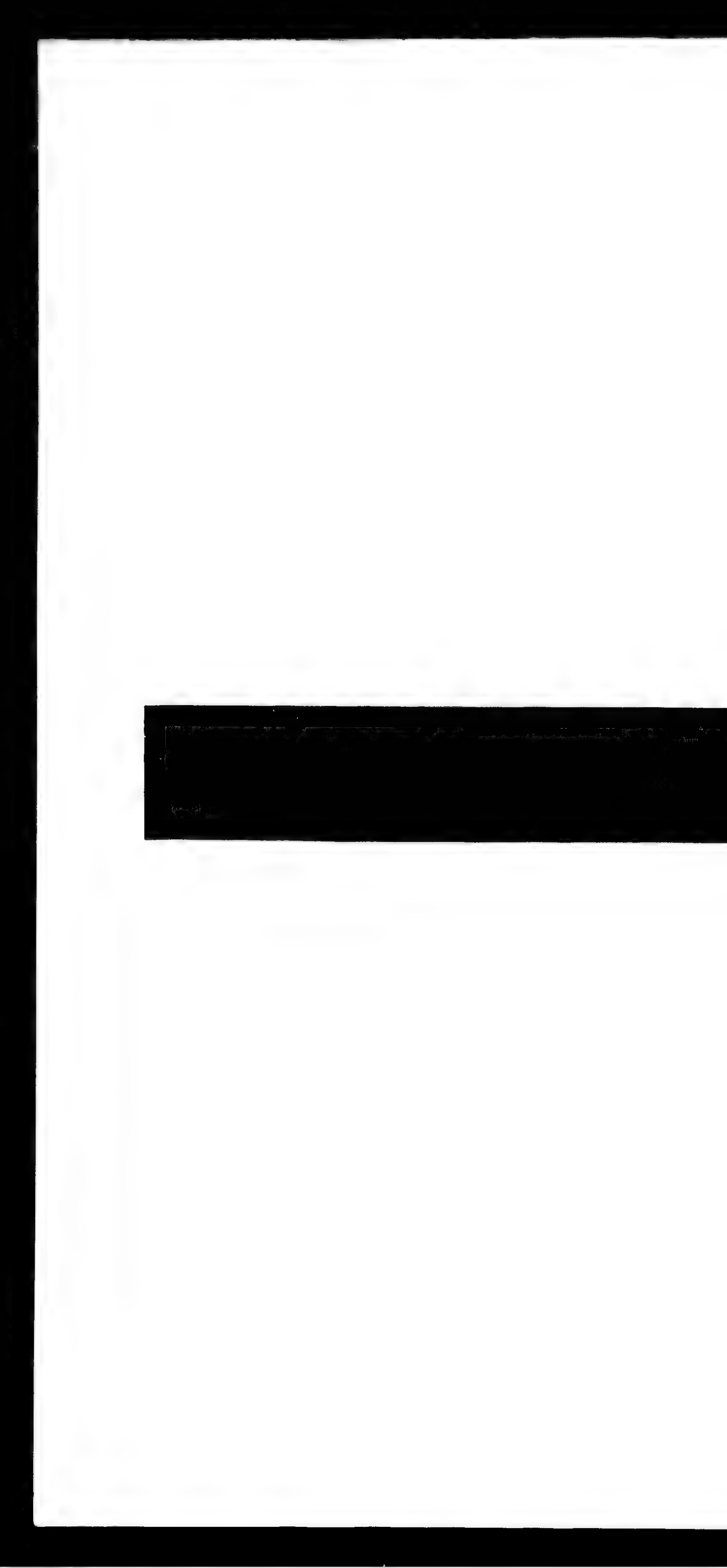
La vengeance n'a pas besoin d'ordre; un signal lui suffit, et malheureusement Philippe-le-Bel le donna. Aussitôt les Normands coururent les mers, prirent ou coulèrent bas tous les vaisseaux Anglois qu'ils rencontrèrent. Après les

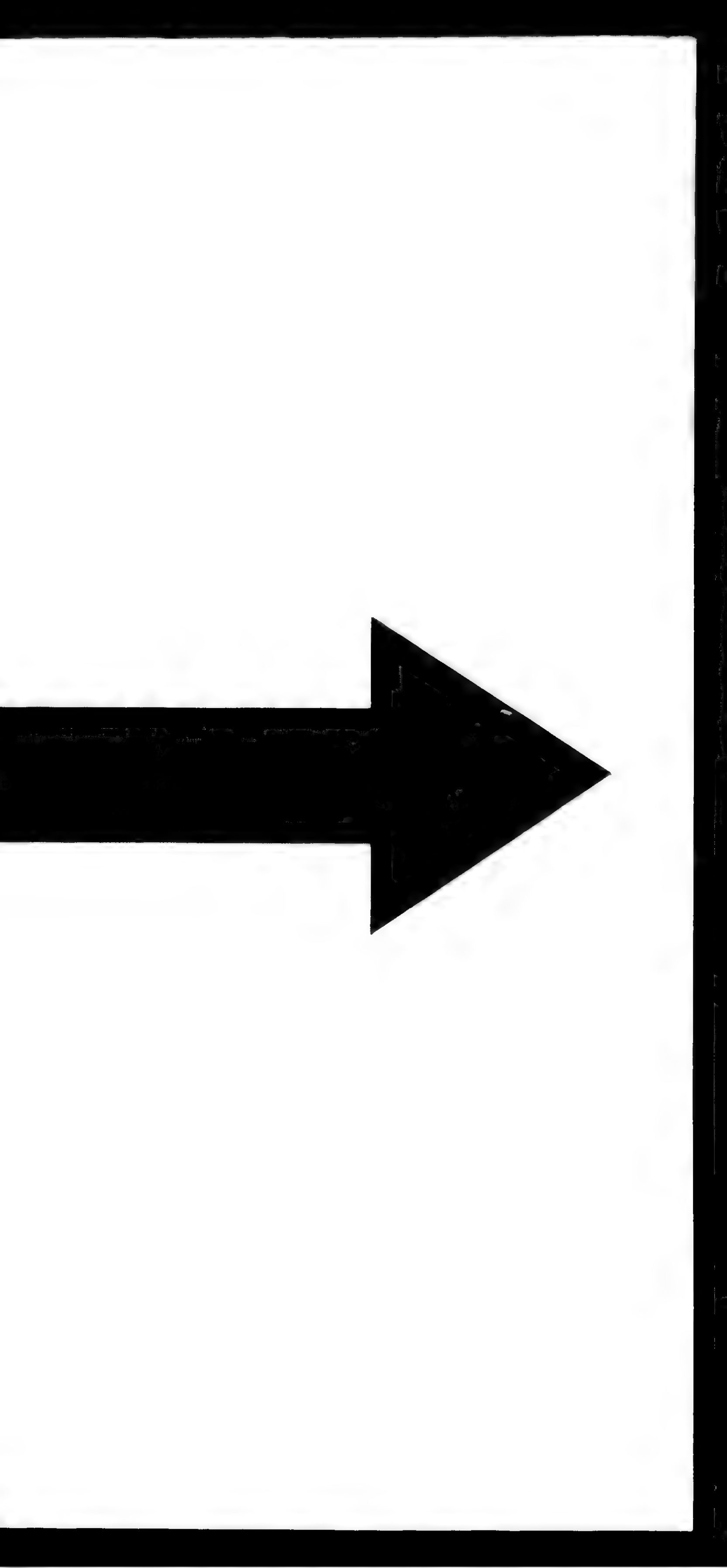
(1) Thomas Walsingham, p. 58. Henr. Knyghton, c. 6. Giov. Villani, l. 8, c. 4. etc.

(2) Walsing. p. 58.

avoir pillés, ils en mettoient quelquefois les équipages à mort; ils attendoient à l'entrée de la Garonne tous les bâtimens qui en sortoient; ils les poursuivoient jusques dans les ports et sur toutes les côtes. Le connétable de Guyenne [illegible]lant arrêter ce brigandage, [illegible]romettre de cesser leurs host[illegible] mais à peine eurent-ils mis à la voile de Bordeaux, qu'ils les recommencèrent avec une nouvelle fureur.

Cependant les deux monarques convinrent de défendre à leurs sujets toute représaille et tout acte de violence. Des hérauts publièrent leurs ordres, qu'on ne respecta guère, parce qu'ils n'avoient pris aucun moyen efficace de les faire exécuter. Peut-être ni l'un ni l'autre n'en avoient-ils l'envie. Dans cette conjoncture, les Normands ayant rencontré, à la hauteur de Saint-Malo, vingt navires marchands d'Angleterre, en saisirent deux, et de quatre-vingts





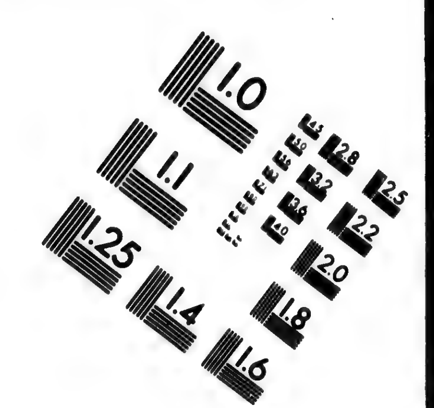
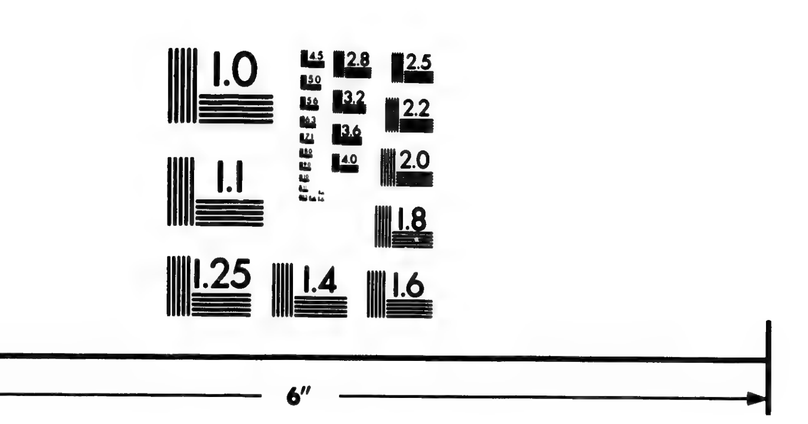
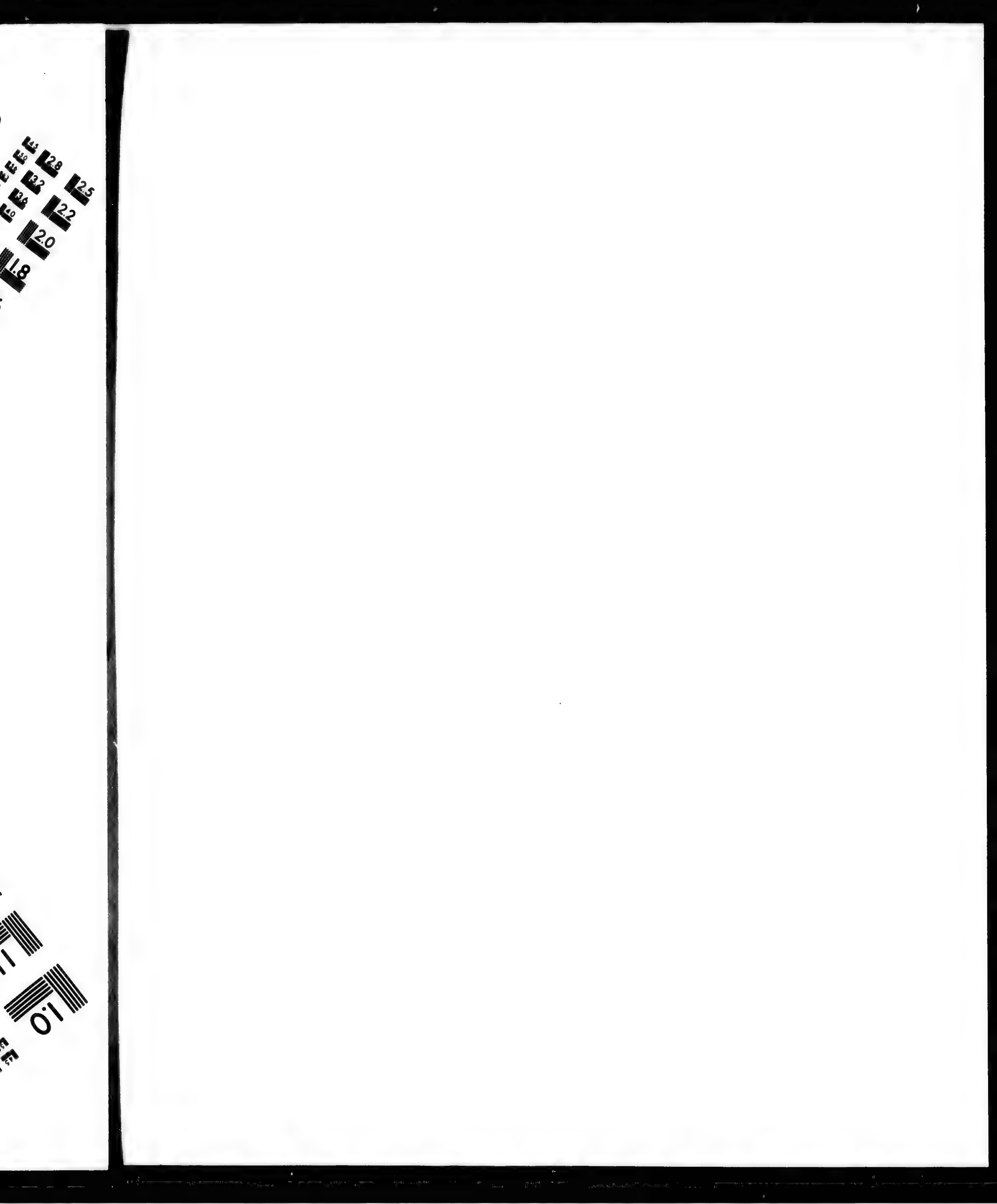


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



hommes dont leurs équipages étoient composés, ils en écorchèrent une partie, et les pendirent tous, pêle-mêle avec des chiens, aux vergues de leurs vaisseaux (1). Après cette sanglante exécution, on ne garda plus de part ni d'autre aucun ménagement. Tout retentit des cris de la vengeance, et la haîne nationale aiguisa ses poignards, dont la discorde sembloit vouloir armer l'Europe entière. Aux Gascons et aux Anglois se joignirent les Irlandois et les Hollandois; aux Normands et aux Picards, les Flamands et les Génois. La mer se trouva bientôt couverte de navires ennemis, sans que les souverains fussent encore entrés dans cette guerre, d'autant plus animée qu'elle ne se faisoit ni par eux ni pour eux.

Les habitans des cinq ports, dédaignant de porter aucune plainte à Edouard, voulurent eux-mêmes sa-

(1) Voyez la note IX.

tisfaire leur animosité sans son secours. Ils armèrent en course, prirent, pillèrent, coulèrent à fond tous les navires François, qu'ils découvrirent, et massacrèrent la plus grande partie de leurs équipages. Par-tout les sujets de Philippe furent maltraités, emprisonnés et même condamnés à la potence par les tribunaux Anglois, sans avoir égard ni à leurs plaintes, ni à leurs appels. A Bordeaux, on poussa même la barbarie jusqu'à couper, au milieu de la place publique, un Normand en quatre morceaux, qu'on jeta ensuite dans la rivière (1). Les côtes de France se trouvèrent exposées à un brigandage inhumain. Une flotte de deux cents bâtimens marchands ne put y être à l'abri des attaques des Anglois. Après un long combat donné à la pointe de Saint-Mathieu, ils tombèrent presque tous au pouvoir d'une escadre de

(1) Rymer, t. 1, p. 617.

tisfaire leur animosité sans son secours. Ils armèrent en course, prirent, pillèrent, coulèrent à fond tous les navires François, qu'ils découvrirent, et massacrèrent la plus grande partie de leurs équipages. Par-tout les sujets de Philippe furent maltraités, emprisonnés et même condamnés à la potence par les tribunaux Anglois, sans avoir égard ni à leurs plaintes, ni à leurs appels. A Bordeaux, on poussa même la barbarie jusqu'à couper, au milieu de la place publique, un Normand en quatre morceaux, qu'on jeta ensuite dans la rivière (1). Les côtes de France se trouvèrent exposées à un brigandage inhumain. Une flotte de deux cents bâtimens marchands ne put y être à l'abri des attaques des Anglois. Après un long combat donné à la pointe de Saint-Mathieu, ils tombèrent presque tous au pouvoir d'une escadre de

(1) Rymer, t. 1, p. 617.

soixante vaisseaux, du nombre de ceux qu'Edouard préparoit pour secourir Acre, assiégée par les Sarrasins. Enhardis par ce succès, les armateurs de Bayonne vinrent se joindre aux vainqueurs, firent ensemble une descente près de la Rochelle, en dévastèrent le territoire, et en égorgèrent plusieurs habitans. Enfin, Robert Tiptot, amiral de ce prince, coula bas quantité de barques, ou de navires marchands, à l'embouchure de la Seine. En falloit-il davantage pour allumer la colère de Philippe-le-Bel?

Ce prince demanda à Edouard la restitution des bâtimens qui avoient été pris, et des dédommagemens pour les ravages faits à la Rochelle, menaçant, en cas de refus, de le citer à la cour des Pairs. Le monarque Anglois répondit avec fierté, et Philippe n'obtint rien. Peut-être s'y attendoit-il, et ne cherchoit-il qu'à gagner du tems pour faire des préparatifs. Quoique Louis IX eût

équipé de nombreuses flottes, et que Philippe-le-Hardi son fils en eût envoyé une très-puissante contre l'Arragon (1), cependant Philippe-le-Bel se trouvoit entièrement dépourvu de vaisseaux. Il eut d'abord recours à Eric VIII, roi de Norwège, qui promit de lui fournir deux cents galères et cent autres navires armés, moyennant la somme de trente mille livres sterlings, payables tous les ans, pendant les quatre mois que cette flotte devoit tenir la mer. Cette convention n'ayant point été exécutée, Philippe chargea un chanoine de Senlis, Geoffroi de Cormici, de faire construire et équiper à Calais plusieurs galères (2). Dans les ports de son royaume, l'ordre fut donné de rassembler tous les bâtimens qui s'y trouveroient (3). Mathieu de Montmorenci et Jean d'Harcourt

(1) Barthol. de Néocatro, hist. Sicul. c. 91.

(2) Voyez les registres de la chambre des Comptes de Paris.

(3) Voyez la note X.

prirent le commandement de cette flotte avec laquelle ils brûlèrent Douvres. Cette expédition répandit tellement la consternation en Angleterre, qu'on auroit pu y faire une invasion avec succès, si on eût osé l'entreprendre (1). Le saccagement de l'abbaye de Cherbourg fut la seule vengeance que les Anglois tirèrent de cette insulte. Les Ecossois s'étant déclarés contre eux, coulèrent à fond quatre de leurs vaisseaux, qui vouloient pénétrer dans le port de Berwick, et obligèrent le reste de l'escadre à gagner promptement le large.

Quoiqu'Edouard eût déja porté la guerre en France pour recouvrer la Guyenne, il craignit néanmoins d'être encore insulté dans son propre royaume (2); il équipa trois escadres pour veiller à la sûreté de ses côtes, et passa

(1) Guill. de Nangis, chron. ad ann. 1295.

(2) Thom. Walsingham, p. 62.

lui-même en Flandre pour faire une diversion. A peine y eut-il débarqué, qu'il s'éleva une violente dispute parmi les matelots de sa flotte, ceux d'Yarmouth et des cinq ports d'une part, et e reste des marins Anglois de l'autre. En vain Edouard envoya-t-il des ordres, en vain voulut-il interposer son autorité, les esprits étoient trop échauffés: on se battit avec fureur, et vingt-cinq vaisseaux d'Yarmouth furent brûlés ou détruits (1). L'armée navale étoit menacée du même sort à Dam par es François, si elle n'eût pas appareillé promptement, et manœuvré avec cé-érité.

Les finances d'Angleterre se trouvoient alors dans un grand épuisement, e qui faisoit desirer au roi la fin d'une uerre ruineuse. Il obtint une trève et a restitution de la Guyenne. Pour ménager l'orgueil de Philippe, on convint

(1) Walsingh. ad ann. 1298, p. 72.

que cette province serviroit de dot à sa fille Isabelle, femme qui mérite d'être vouée à l'exécration de tous les siècles. Elle épousa Edouard II, dont la foiblesse et le goût pour les favoris devinrent la cause des troubles qui agitèrent son malheureux règne. Ils ne cessèrent de l'occuper depuis son commencement, jusqu'à ce qu'il fût détrôné, ensuite mis à mort par un des plus horribles attentats, dont les annales du monde nous aient conservé la mémoire.

Ce prince se trouva exposé, pendant son règne, aux insultes de la France. La mer qui baignoit ses Etats fut couverte de navires François armés en guerre. Du seul port de Calais il en sortit quinze, qui menaçoient toutes les provinces septentrionales. Jean de Sturmyn fut chargé de protéger avec une escadre le commerce de la nation, tandis qu'Edouard assembla lui-même à l'embouchure de la Tamise une flotte assez nombreuse pour arrêter les ra-

vages des Normands, dont il s'étoit attiré la vengeance par la prise de cent vingt vaisseaux marchands, sans aucune déclaration préliminaire de guerre (1). Ces armemens ne lui permirent de faire partir qu'un fort petit convoi pour la Guyenne, où il transporta peu de troupes, des munitions et quelque argent.

Le célèbre Edouard III, en montant sur le trône après la déposition de son père, ne vit qu'avec chagrin les corsaires François infestant les côtes de son royaume, menacé d'une prochaine invasion. Pour l'exécuter, on rassembloit à Calais une nombreuse flotte à laquelle devoient se joindre plusieurs vaisseaux de Zéelande et de Normandie. On avoit résolu de faire la descente dans le comté de Norfolck. Elle n'eut pas lieu, à cause du traité de paix que Charles-le-Bel conclut avec les enne-

(1) Thom. Walsingham, p. 122.

mis. Ce prince fit briller, durant le cours de ces différends, la fermeté, la modération, la justice et la sagesse, qui le caractérisèrent toujours. Il n'abusa ni de la foiblesse d'Edouard II, ni de la jeunesse de son fils, ni des troubles d'Angleterre, pour porter ses prétentions au-delà des justes bornes (1).

Le nouveau monarque Anglois n'imita point un pareil exemple. On sait qu'après s'être déterminé à rendre hommage pour la Guyenne à Philippe de Valois, il refusa ensuite de se reconnoître vassal de ce prince, et prit le titre de roi de France. Enfin, se laissant séduire aux instigations d'un faussaire, d'un prince transfuge, le trop fameux Robert d'Artois, il s'engagea par un vœu fatal, à porter le fer et le feu dans le sein des états de Philippe. Non seulement les principaux seigneurs Anglois,

(1) Mém. de M. de Bréquigny, Acad. des inscr. t. 41, p. 670.

ais encore Edouard et sa femme se
rent, par d'affreux sermens, dans
e de ces cérémonies que l'antique
evalerie sembloit avoir consacrées
furies. Une jeune et aimable reine y
a que si l'enfant qu'elle portoit, vou-
naître avant d'avoir passé la mer;
e se plongeroit dans le flanc le cou-
u dont elle étoit armée. » Je perdrai
insi, s'écria-t-elle, d'un seul coup mon
me et mon fruit (1) «. Tel fut l'étran-
prélude de cette longue et terrible
rre, qui fit germer dans le cœur de
x peuples, également estimables,
semences de divisions sanguinaires
de haîne implacable, que ni le tems
a raison n'ont pu encore étouffer.
Après avoir ravagé l'Ecosse, Edouard
it sur le point de la soumettre, lors-
Philippe fit, pour l'en empêcher,
puissant armement par mer et par

1) Vœu du Héron, dans les Mém. sur l'anc. chev.
M. de Sainte-Palaye, t. 3, p. 14.

terre. Il donna le commandement de sa flotte à David de Bus, roi de cette contrée, son allié, qui parcourut la Manche, prit tous les navires qu'il rencontra, et dévasta les îles de Wight, de Jersei et de Guernesey. A la nouvelle de ces déprédations, Edouard assembla un grand conseil, afin d'y prendre des mesures efficaces pour la défense de ses états. Il donna commission à Geoffroi de Say d'armer une flotte considérable, destinée à maintenir sur la mer la domination que, selon lui, ses prédécesseurs y avoient eue de tout tems.

De pareils préparatifs n'arrêtèrent point les courses des François. Ils avoient d'abord pris à leur service quarante bâtimens Génois, aux ordres d'Antoine Doria; mais les matelots, se plaignant d'être mal payés, se révoltèrent. Philippe punit le chef des mutins, ce qui n'empêcha pas que plusieurs s'en retournassent dans leur patrie, où

ls excitèrent de nouveaux troubles. Ils furent aussitôt remplacés par des Normands qui, ayant alors beaucoup de aisseaux, sollicitèrent la permission e porter la guerre en Angleterre, et ffrirent d'en faire eux-mêmes les frais. Cette dernière proposition n'auroit pas û être rejetée, puisque leur souverain voit été forcé d'altérer la monnoie, our subvenir à ses dépenses. Edouard, on adversaire, eut la ressource de ses aines, dont il vendit jusqu'à douze nille sacs à la fois aux Flamands (1).

Les amiraux de Philippe, Behuchet et arbevaire, successeur de Doria, qui gardoient, dit Froissard, les détroits et les passages entre Angleterre et France à grande navire «, parurent sur les côes de ce premier royaume, et attaquènt Portsmouth, qu'ils réduisirent en ndres. Ensuite ils débarquèrent à outhampton : profitant du moment

(1) Giovan. Villani, hist. l. 11, c. 71.

où les habitans étoient à la messe, ils entrèrent dans cette ville, la pillèrent, y massacrèrent plusieurs personnes, *violèrent pucelles*, comme s'exprime l'historien déja cité, *et efforcèrent femmes*. Après cette cruelle expédition, favorisés du vent et de la marée, ils mirent à la voile, et arrivèrent avec leur butin à Dieppe, où ils en firent le partage (1).

Ce succès encouragea beaucoup les équipages de la flotte de France, composés de Génois, de Normands et de Picards. Malgré l'ordre qu'Edouard donna à Barthélemi de Burgliersh, amiral des flottes occidentales, et à Gautier de Mauny, amiral de la flotte du Nord, d'assembler des forces navales, capables de mettre ses Etats à l'abri de semblables ravages (2), ils recommencèrent de nouveau. Les François firent des

(1) Froissard, t. 1, c. 36. Voyez la note XI.
(2) Voyez la note XII.

descentes à Hastings, dans la province de Cornouaille, dans celle de Dévonshire, près de Bristol; enfin, à l'île de Guernesey, où ils livrèrent aux flammes presque toutes les villes et tous les villages. Ils se saisirent d'un grand nombre de bâtimens, entr'autres, des deux plus forts vaisseaux de guerre qu'eussent alors les Anglois (1). Pour s'en venger, ceux-ci descendirent à Boulogne, en brûlèrent le fauxbourg, avec quarante-sept navires de différentes grandeurs, et un magasin où il y avoit des agrès, et des armes pour dix-neuf galères. Le succès de cette expédition ne fut dû qu'à un brouillard épais, à la faveur duquel ils se dérobèrent à leurs ennemis.

Ces descentes furtives et ces invasions passagères démontrent combien la marine d'Edouard étoit peu formidable. Aussi ce prince demanda-t-il à

---

(1) L'Edouard et le Christophe. Voyez Lédiard, hist. nav. d'Angl. l. 1, c. 12.

la république de Venise un secours de quarante galères, dont il offrit de payer l'armement et l'entretien. Il accompagna cette proposition de grandes promesses de protection, de faveur même pour son commerce. Elles ne séduisirent point le sénat, qui, loin de consentir à sa demande, l'exhorta à faire la paix avec son ennemi.

La haîne et l'ambition n'écoutent jamais de pareils conseils. Ces passions orageuses agitoient le cœur d'Edouard, qui s'irritoit des obstacles, et ne pensoit qu'à les surmonter. Ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à avoir une flotte de trois cents voiles, ou de deux cents quarante, comme le disent quelques écrivains. Il en prit lui-même le commandement, pour s'opposer aux entreprises de celle de Philippe son ennemi, composée de quatre cents bâtimens (1), dont cent vingt étoient remarquables

(1) Voyez la note XIII.

r leur grandeur. Un historien étranger
donne aux Anglois que ce dernier
mbre de vaisseaux armés, et aux
ançois, deux cents seulement, avec
nte galères Génoises, que comman-
t le brave Barbevaire, le fléau de
mers (1). La plus grande partie de
te flotte avoit été équipée à Mar-
lle, et on la crut d'abord destinée
ur une croisade. On supposa même
Philippe y avoit fait embarquer
rante mille hommes, ce qui est peu
isemblable.

Edouard ne s'attendoit pas que la
nion des forces navales de la France
si prompte. Il étoit à Orewell dans
écurité, et se préparant à passer
Flandres avec quarante vaisseaux.
chancelier lui apprit l'arrivée de
lotte ennemie, et lui en fit connoître
at. On prétend qu'il lui fallut seu-
ent dix jours pour rassembler son

(1) Voyez la note XIV.

armée, aussi bien équipée que fourni de monde (1). Les grands préparati que ce prince faisoit depuis long-tem par mer et par terre (2), rendent asse croyable cette grande célérité. Il rest un jour entier sous voile, et toute l nuit suivante à l'ancre. Il ne se déter mina le lendemain * au combat, qu lorsque Robert de Morley l'eut joi avec l'escadre du Nord (3).

A la vue de la nombreuse flotte de François, rassemblée dans le port d l'Ecluse, le monarque Anglois demand au patron de sa nave, dit Froissard » quelles gens ce pouvoient être? » il répondit qu'il cuidoit que ce f » l'armée des Normands, que le roi d » France tenoit sur mer, qui plusieu » fois lui avoient fait moult gran

(1) Robert de Avesbury, hist. p. 56.

(2) Rapin Thoiras, t. 3, p. 177.

* Le 24 juin 1340.

(3) Thomas Walsingh. p. 134.

» dommag

dommage, et ars la bonne ville de Hantonne, et conquis Christofe son grand vaissel. Lors, répondit le roi, 'ai de long-tems desiré que je les eusse combattre ; si les combat-ons, s'il plaît à Dieu et à Saint George ; car vrayment ils m'ont it tant de contrarietez, que j'en euil prendre vengeance, s'y puis dvenir. «

a flotte Angloise s'avança ce jour nême en bon ordre sur deux lignes ; remière, composée des plus forts eaux, avoit aux deux extrémités, bâtimens chargés d'arbalêtriers. gens d'armes montoient ceux du e. On forma une seconde division, rit le large, pour empêcher la pre- e d'être doublée par l'ennemi ; ou la soutenir, si cela devenoit né- c re. On en destina une troisième à garde des vaisseaux de charge. L'a ée d'Edouard, ainsi disposée par l'h leté de ses deux amiraux, Morley

et Crabbe (1), arrivoit avec l'avantage du vent, que celle de France ne chercha jamais à lui disputer, parce que, resserrée dans un petit espace, elle ne pouvoit ni se développer, ni même manœuvrer avec facilité. D'ailleurs la marée lui étoit contraire, et la mer si houleuse, que les bâtimens à rames n'en furent d'aucun usage. Un ancien historien prétend que tous ces navires étoient liés ensemble par des chaînes, et que les Anglois, ayant fait semblant de fuir, leurs adversaires se virent contraints de se séparer pour les poursuivre (2). Cela ne s'accorde, ni avec le récit de Froissard, ni avec les détails de l'action. Elle commença avec fureur : on se battit bord à bord (3). Un gros vaisseau sur lequel étoit l'élite de la noblesse Angloise, fut pris par les

(1) Voyez la note XV.
(2) Rob. de Avesbury, p. 56.
(3) Voyez la note XVI.

François, qui en perdirent bientôt un de la même force (1). Le combat avoit duré depuis huit heures du matin, jusqu'à sept heures du soir, et la victoire paroissoit encore incertaine, lorsque les Flamands, sortant précipitamment de leurs ports, vinrent se joindre à Edouard, qui défit ses ennemis dans un combat aussi inégal qu'opiniâtre.

Ce prince s'y signala par son courage, et donna, pendant toute l'action, l'exemple à toute la noblesse qui l'avoit accompagné. On y distinguoit Gautier de Mauni, le brave Chandos, le comte de Derbi, le sire de Percy, etc. Ils furent très-bien secondés par Robert d'Artois, qui se faisoit appeler le comte de Richemond (2), peut-être pour calmer ses remords, en se faisant illusion à lui-même, ou pour ôter aux soldats Anglois l'idée de sa naissance.

(1) Le grand Christophe.

(2) Chron. de France, t. 3, fol. 55.



Elle aggravoit le crime de sa trahison, dont le souvenir récent pouvoit produire sur eux de fâcheuses impressions.

Cependant Edouard dut moins ce brillant succès à sa valeur et à son habileté, qu'à la mésintelligence qui régnoit entre les généraux François. Ils étoient trois, Nicolas Behuchet, successivement trésorier, maître des eaux et forêts, et amiral (1), Hugues Quïeret qui s'étoit distingué dans un combat naval contre les Turcs. L'un et l'autre conduisoient les Normands et les Picards. Le troisième, marin consommé, et jouissant d'une grande réputation par ses exploits dans la Méditerranée et dans l'Océan, étoit Barbevaire, qui n'avoit sous ses ordres que les Génois. Il vouloit que la flotte Françoise cinglât en haute mer (2), ce qui étoit d'autant plus facile, que les ennemis leur en

(1) Voyez Anselme, hist. généal. t. 3, p. 750.

(2) Voyez la note XVII.

avoient donné le tems. Son avis ayant été rejeté, il se retira avec quatre galères. Il avoit peu de confiance aux équipages des vaisseaux François, que Behuchet avoit composés de misérables pêcheurs et de matelots sans expérience. Ce choix lui avoit été dicté par son avarice (1), dont il ne tarda pas à être la victime, ayant été pris et pendu au mât de son propre vaisseau, en punition, selon quelques-uns, des cruautés qu'il avoit commises sur les côtes d'Angleterre. D'autres prétendent qu'Edouard ne se porta à cet acte de cruauté, que pour insulter Philippe son adversaire (2). Le premier motif ne justifie pas le monarque Anglois; le second aggrave son crime. Cependant le comte Huntingdon poursuivoit le reste de l'armée Françoise : il en attaqua le soir une division de trente bâti-

(1) Voyez la note XVIII.

(2) Nangis contin. ad ann. 1340.

mens, qui se défendirent avec vigueur, mais dont plusieurs, succombant sous le nombre, tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

Ceux-ci ne perdirent que quatre mille hommes dans cette fameuse journée, qui en coûta trente mille aux François, et deux cents vaisseaux, suivant le récit d'un ancien historien Anglois (1). Dans le compte qu'Edouard rend lui-même de cette action, il regarde sa perte comme très légère, et assure que presque aucun bâtiment ennemi n'échappa (2). La plupart des écrivains modernes ont suivi sans examen cette opinion. La manière vague dont Froissard s'exprime à ce sujet (3), ne peut les disculper. Le témoignage de Villani,

(1) Thom. Walsingham, p. 148.

(2) Voyez la note XIX.

(3) Et furent les Normands et tous les autres François déconfits, morts et noyés; et oncques pié n'en échappa que tous ne fussent mis à mort. Ch. 52.

contemporain, méritoit, quoique étranger, un plus grand crédit. Après avoir dit que les vaincus ne sauvèrent que vingt-deux vaisseaux, il ajoute que leur perte en hommes fut de dix mille (1). Ce calcul nous paroît encore exagéré. Quelques troupes qu'on suppose avoir été embarquées sur les deux flottes, leur nombre doit être néanmoins relatif à la capacité des navires, assez déterminée par la quantité de leurs matelots. Nous voyons que vingt-cinq hommes suffisoient à la manœuvre.

Les évènemens heureux semblent former une chaîne dont la fortune multiplie, sépare, rejoint, et brise à son gré les anneaux. Le commencement du règne d'Edouard en annonçoit une longue suite. Deux ans après la victoire navale de l'Ecluse, ayant épousé les intérêts de la comtesse

(1) Giov. Villani, hist. l. 11, c. 109.

de Montfort, il envoya en Bretagne Mauni, pour les soutenir contre Charles de Blois, que protégeoit Philippe. Celui-ci avoit fourni à son allié un corps de troupes aux ordres de Louis d'Espagne (1), qui prit Dinant et Guérande. Ayant trouvé dans le port de cette dernière ville un grand nombre de vaisseaux, ce général s'en servit pour faire une descente à Quimperlay, où Mauni, secondé des gentilshommes Bretons du parti de la comtesse, surprit la flotte Françoise dégarnie de soldats, et s'en empara. Il défit ensuite Louis, qui, n'ayant plus retrouvé ses bâtimens, fut encore trop heureux de se sauver dans une simple barque.

Une si honteuse fuite n'abattit point le courage de ce général, elle l'éclaira. Les premiers revers sont toujours les plus salutaires, parce que l'impression en est plus durable. Louis, en se res-

(1) Voyez la note XX.

souvenant lui-même des siens, crut devoir les faire oublier aux autres. Avec trente-deux vaisseaux, dont neuf étoient remarquables par leur grandeur, et ayant sous ses ordres Aithon Doria, qui commandoit les Génois, et Charles Grimaut, les François, il établit sa croisière à la hauteur de Guernesey. Ce fut près de cette île qu'il rencontra une flotte Angloise de quarante-six bâtimens, conduite par Robert d'Artois, dont les équipages se disposèrent au combat avec d'autant plus de gaieté (1), qu'ils avoient l'avantage du vent. On en vint à l'abordage, et l'action fut meurtrière. La comtesse de Montfort, qui étoit embarquée sur un vaisseau Anglois, » y valut bien, dit Froissard, un homme ; car elle avoit cœur de lion et un glaive enrouillé et tranchant, dont fièrement elle se combattoit (2).

(1) Voyez la note XXI.

(2) Froiss. c. 92. Chron. de France, t. 3, fol. 73.

Les deux armées ne furent séparées que par un épais brouillard. Il s'éleva un violent orage qui mit en grand danger les Anglois, et poussa leurs adversaires sur les côtes de Biscaye.

Louis d'Espagne fut lui-même plus d'une fois sur le point de périr, et vit faire naufrage à plusieurs de ses bâtimens. Il s'en dédommagea par la prise de quatre navires ennemis, chargés de munitions. Son activité égaloit sa bravoure : il se tenoit sans cesse à l'entrée de la Manche, avec une escadre de huit galères, treize berges, et trente autres bâtimens, montés d'Espagnols et de Génois. Cette croisière préjudicioit beaucoup aux Anglois, et leur coupoit toute communication avec leur île (1). Occupés au siège de Vannes, ils laissèrent surprendre leur flotte au Morbihan. Le vaisseau qu'Edouard avoit monté, n'échappa qu'avec peine à Louis, qui

(1) Voyez la note XXII.

eut encore le tems de s'emparer de quatre autres, et d'en couler trois à fond.

Edouard se dédommagea avec usure de ces petits échecs par le gain inespéré de la bataille de Crécy. La reddition de Calais en fut le principal fruit. Il se présenta devant cette ville, avec une flotte de sept cents trente-huit navires (1), dont seulement vingt-cinq, montés en tout de quatre cent quatre-vingt-dix matelots, lui appartenoient. La ville de Londres lui avoit prêté un pareil nombre de bâtimens; Darmouth, trente-un; Yarmouth, quarante-trois; les autres villes commerçantes de son royaume, chacune selon ses facultés, fournirent le reste de sa flotte. Dans l'état de la dépense que coûta son équipement, il n'est point fait mention du prix du frêt; peut-être n'en exigeoit-on

(1) Suivant l'état conservé à la Tour de Londres, et publié par Hakcluit, Lédiard, etc.

aucun. D'ailleurs quelque considérable qu'il eût été, il n'auroit jamais pu dédommager les négocians de l'interruption de leur commerce.

Tous les bâtimens qu'ils avoient fournis, ne furent vraisemblablement employés qu'au transport des troupes, et bientôt après renvoyés en Angleterre. Il ne resta devant Calais qu'une escadre aux ordres des comtes de Northampton et de Pembrock. Ces généraux ayant apperçu, entre le Crotoi et Boulogne, plusieurs navires, les poursuivirent, et en prirent dix-sept, avec le commandant Génois. Ils étoient au nombre de quarante-quatre, tous chargés de vivres (1) pour les assiégés, qui se trouvoient réduits aux plus cruelles extrémités.

Ayant été forcés de se rendre, quantité de personnes, et sur-tout des femmes, partirent d'Angleterre, pour aller visiter leurs amis ou leurs maris, et se

(1) Rob. de Avesbury, p. 155, 156.

réjouir ensemble dans la place nouvellement conquise. Toutes ces personnes embarquées sur dix navires, furent malheureusement rencontrées en mer par des François sortis de Calais, au moment de la capitulation. Ceux-ci les attaquèrent, s'en emparèrent, en emmenèrent cinq sur lesquels étoient les femmes, et coulèrent bas les autres, après avoir coupé la tête à soixante-quinze hommes de l'équipage. Cet acte cruel de vengeance fut commis par les ordres de Maran, chef des Calaisiens fugitifs (1).

Les Anglois étoient alors si peu maîtres de la mer, qu'ils ne pouvoient commercer librement et en sûreté, avec les provinces Françoises soumises à leur domination. Les Espagnols, sortant des ports de Biscaye, prenoient, pilloient et détruisoient tous leurs bâtimens. Après avoir rassemblé une flotte de quarante-quatre gros vaisseaux

(1) Voyez la note XXIII.

de guerre, ils formèrent le projet d'une descente en Angleterre. Louis d'Espagne étoit à la tête de cette entreprise. Il parcourut la Manche, doubla le pas de Calais, et s'avança jusqu'à l'Ecluse, en Flandre, coulant bas ou brûlant tout ce qu'il rencontra sur sa route. Mais il la prolongea trop, et donna par-là le tems à Edouard d'équiper cinquante navires, qu'il remplit d'archers choisis. Pour leur inspirer de la confiance et les animer au combat, ce prince s'embarqua lui-même sur son escadre. A peine eut-il découvert celle des ennemis à la hauteur de Winchelsea *, que l'action commença avec furie de part et d'autre. Les Espagnols ne purent longtems soutenir les traits que faisoient pleuvoir sur eux les archers Anglois. Louis se détermina d'en venir à l'abordage. Cela ne lui réussit pas : il s'y vit enlever vingt-six bâtimens. Ses gens se

* Le 29 août 1350.

défendirent cependant avec une rare valeur. Ils aimèrent mieux périr, que de se rendre à leurs adversaires, qui eurent un grand nombre de morts et de blessés (1). La nuit favorisa la retraite des Espagnols, qui, accablés de ce revers, demandèrent une trève de vingt ans. Edouard la leur accorda, dans l'espérance d'en pouvoir profiter pour rétablir sa marine.

Soit que ce prince eût négligé ce soin, soit qu'il eût essuyé des pertes considérables, il est certain que cinq ans après sa victoire de Winchelsea, il se trouva entièrement dépourvu de vaisseaux de guerre. Jean, plus malheureux que son père Philippe de Valois, lui ayant succédé, menaça l'Angleterre de la punir de toutes ses infractions. Elle n'apprit pas sans inquiétude tous ses préparatifs maritimes ; et pour en prévenir les suites

(1) Voyez la note XXIV.

funestes (1), on n'eut d'autre moyen que d'ordonner de tirer à terre la plupart des vaisseaux, en ne laissant sortir des ports que ceux qui étoient en état de se défendre. Ce qui prouve combien sa marine étoit alors foible, et montre la supériorité de celle des François; ils ne résistèrent pas néanmoins au bonheur d'Edouard et à l'habileté de son fils, le brave et généreux vainqueur de Poitiers.

Mais inépuisable dans ses ressources, la France voit souvent succéder aux plus grands revers une prospérité que ses voisins n'ont jamais cessé d'envier. Les François, gouvernés par Charles V, ne furent plus ceux qui combattoient sous les drapeaux de Philippe de Valois et de Jean II. Edouard s'en convainquit bientôt. Une tentative infructueuse qu'il fit pour brûler leurs vaisseaux dans le port d'Harfleur, lui

(1) Voyez la note XXV.

annonça ce changement de fortune. Ce qui le consola de cette première disgrace, fut la paix qu'il força les Flamands de conclure avec lui. C'étoit le fruit d'une victoire complette que le comte d'Herefort venoit de remporter sur la flotte de Bruges, d'Ypres et de Gand, aux ordres de Pitreson.

Cependant les Espagnols reparurent bientôt sur les côtes d'Angleterre. Henri de Transtamare, roi de Castille, reconnoissant des services que les François, conduits par Duguesclin, lui avoient rendus, s'empressa de leur fournir des vaisseaux (1), montés d'excellens arbalétriers et d'habiles marins. Dans leur croisière, ils prirent un grand nombre de bâtimens; ils en dépouilloient les équipages, et souvent les précipitoient à la mer. Tandis qu'ils rassembloient une flotte de quarante gros navires, et treize barques légères au port Saint-André,

(1) Voyez la note XXVI.

Charles V faisoit armer à Honfleur une escadre de douze vaisseaux, dont il donna le commandement à Owen, ou Yvain de Galles. Ce seigneur, ayant eu ses biens confisqués par Edouard, s'étoit réfugié en France avec plusieurs braves chevaliers, ses compatriotes (1). Les vents retinrent Yvain dans la Manche; mais, animé par la vengeance, il se servit de ce contre-tems même pour attaquer les possessions Angloises. Il descendit à Guernesey, d'où il enleva un riche butin, cette île étant déja un entrepôt pour le commerce. Une partie des habitans se réfugia dans le château Cornet, qui, entouré des eaux de la mer, fut un asyle inexpugnable. Jersei devint aussi la proie des François, qui, ayant mis enfin à la voile, se rendirent à leur destination.

Avant d'y arriver, ils rencontrèrent seize bâtimens marchands, qu'Yvain

(1) Christine de Pisan, hist. de Charles V, c. 26.

e leur permit pas d'attaquer, quoi-u'ils appartinssent à l'Angleterre. Il rétendit que ce seroit violer le droit es gens, que d'insulter ceux dont la rofession avoit pour sauve-garde la foi ublique. En reconnoissance d'une con-ite si généreuse, ces marchands don-rent tous les éclaircissemens qu'on rut desirer, et assurèrent avoir ren-ntré, près de l'embouchure de la ronne, une flotte de dix-huit grosses mberges, et de quinze autres moin-s vaisseaux, qu'Edouard envoyoit s les ordres de Jean Hastings, comte Pembrock, pour secourir la Ro-elle. Cet avis étoit important ; aussi général François se hâta d'en profi-. En le voyant s'éloigner d'eux, les glois ne purent s'empêcher de dire : Ce ne fut le gentil Ivain de Galles, es felons François nous eussent tous eurdris (1) «.

(1) Ancien. Mém. du quatozième siècle, ou Mém. Duguesclin, c. 33.

S'étant joints aux Espagnols, les vaisseaux de Charles V ne firent plus avec eux qu'une même armée. Après avoir appareillé de Saint-André, elle ne fut pas long-tems sans rencontrer la flotte Angloise, qui perdit d'abord l'avantage du vent. Les François ayant encore pour eux celui de la marée, en profitèrent pour lancer des bateaux remplis de matières combustibles; leurs plongeurs les conduisirent sous la poupe des bâtimens du comte de Pembrock (1). Ce général en vit treize incendiés à ses côtés. Le sien, écrasé d'une grêle de dards et de flèches, étoit entouré de vaisseaux qui, poussés par le vent et la marée, le heurtoient avec violence. Il s'ouvrit bientôt; et auroit coulé à fond avec tout son équipage, composé de trois cents hommes d'élite, si Pembrock ne se fût pas rendu. Plusieurs autres capitaines suivirent son exemple

(1) Voyez la note XXVII.

(1). Un des bâtimens pris se trouva chargé de la solde des troupes de Poitou et de la Saintonge (2).

La conquête de ces deux provinces fut due à cette victoire, dont les Espagnols eurent tout l'honneur. Ils s'empressèrent d'en porter eux-mêmes la nouvelle dans leur pays, où ils emmenèrent prisonniers les officiers Anglois, avec leur général, le comte de Pembrock. On les mit tous aux fers, avec les mêmes chaînes destinées pour les Rochelois, et qui avoient été trouvées sur leurs propres vaisseaux (3).

Il paroît qu'Ambroise de Boccanegre commandoit alors les Espagnols. Mais lorsqu'ils ressortirent avec quarante gros bâtimens, treize berges, et huit galées (4), ils étoient aux ordres de

(1) Mém. de Duguesclin, c. 33.

(2) Froiss. ch. 302, 304. Cette bataille se donna le 23 juin 1372.

(3) Mém. de Duguesclin, cit.

(4) Froiss. c. 306.

Rodrigue le Roux, amiral de Castille. Ce général se rendit aisément aux sollicitations de la France, et vint bloquer la Rochelle. Yvain de Galles qui l'accompagnoit, ayant appris que le captal de Buch faisoit, près de Soubise, de grands préparatifs, se détacha avec les berges, entra dans la Charente, mit son monde à terre, et surprit ce fameux capitaine, qui fut obligé de se rendre prisonnier. Touché vivement de sa perte, Edouard résolut, pour la réparer, de faire la guerre à la tête de ses troupes. Il s'embarqua avec treize mille hommes, ayant projeté de reprendre la Rochelle qui s'étoit déja soumise, et de secourir Thouars. Mais après avoir lutté, pendant neuf semaines, contre les vents, sa flotte se trouva forcée de rentrer dans les ports.

Tous ceux de son royaume se trouvèrent bientôt bloqués par les François, dont les vaisseaux couvroient la mer, et leur donnoient la facilité de faire de

fréquentes descentes (1). Ils ne furent cependant pas toujours heureux. Hugues de Calverly, qui s'étoit distingué dans plusieurs actions, sauva les trésors et les équipages du duc de Bretagne, en faisant tête, avec son seul vaisseau, à un nombre prodigieux d'armateurs Espagnols et François qui l'investissoient. Après un combat très-vif, son convoi s'échappa; et il mérita, dans cette occasion, l'applaudissement du brave Duguesclin, qui, du haut des tours de St. Malo, fut témoin de son intrépidité (2).

Edouard reconnut enfin la sagesse de Charles V, qui, sans exposer sa personne, ni sur mer, ni sur terre, triomphoit du fond de son cabinet. Le monarque Anglois ne put s'empêcher de rendre justice à son adversaire, en disant : » Il n'y eut oncques roi qui » moins s'armast, et n'y eut oncques

(1) Voyez la note XXVIII.

(2) Walsingh. p. 232.

» roi qui tant me donnast à faire. «

De cruelles vicissitudes firent expier à Edouard les crimes de son ambition. S'il ne fut pas tourmenté par de justes remords, du moins descendit-il dans le tombeau accablé de vifs chagrins. A peine eut-il expiré, que la flotte Castillane, aux ordres de Ferrand de Sausse, renforcée par cent vingt vaisseaux que commandoit Jean de Vienne, amiral de France, parut à la vue des côtes d'Angleterre, et aborda au port de Rye, qui fut saccagé. Les François et leurs fidèles alliés descendirent ensuite à l'île de Wight, et la pillèrent. En rangeant la côte voisine, ils s'approchèrent des villes de Pensance, de Plymouth, de Darmouth et de Lyme, qu'ils livrèrent aux flammes, malgré les efforts que le comte de Salisbury et Guillaume de Montagu faisoient pour les en empêcher. Une partie de Poole (1) eut encore

(1) Voyez la note XXIX.

le

le même sort. Douvres l'évita. La flotte combinée de France et d'Espagne se présenta devant cette ville, sans pouvoir la ravager. Enfin elle se retira, après avoir jeté de toutes parts l'épouvante et la consternation.

Dès le commencement de son règne, Edouard avoit fait un si grand abus de son autorité, en s'emparant des vaisseaux dont il avoit besoin pour ses fréquentes expéditions (1), qu'il fut impossible à Richard II, son successeur, de rassembler une flotte capable de le venger des insultes des François. En vain le parlement se plaignit de cette décadence de la marine; les moyens de la rétablir n'existoient plus, et on remarqua qu'autrefois un seul port contenoit plus de bâtimens qu'il n'y en avoit alors dans tout le royaume. Il étoit encore désolé par la peste; et les ravages des Ecossois vin-

(1) Voyez la note XXX.

rent mettre le comble à ses maux. Tout le commerce s'y trouva interrompu, et les manufactures furent abandonnées. Pour s'en dédommager, Richard imagina d'imposer un tribut sur tous les navires, soit qu'ils abordassent en Angleterre, soit qu'ils fissent route dans les parages et les détroits voisins. Cette loi tyrannique ne pouvoit manquer de soulever tous les peuples commerçans de l'Europe contre ce prince. Nous verrons bientôt qu'ils s'empressèrent à concourir aux vues de la France.

Pour les favoriser, les Ecossois armèrent en course. Un d'eux, nommé Mercer, résolut de venger son père, négociant riche et fort accrédité, qui étoit injustement détenu dans le château de Scarbouroug. Il surprit dans le port de cette ville plusieurs bâtimens, les arma, et les remplit de François, d'Espagnols, et de soldats de sa nation. Il se rendit redoutable dans les mers Britanniques, en s'y emparant d'un grand nombre de

vaisseaux Anglois. Le gouvernement étoit hors d'état d'arrêter le cours de ces succès : un négociant de Londres, Jean Philpot, osa seul l'entreprendre à ses frais, et y réussit. Le corsaire Ecossois fut pris avec quinze navires. Au retour de Philpot, dont les barons étoient jaloux, ce généreux citoyen eut la prison pour toute récompense. On instruisit son procès, parce qu'il avoit agi sans commission ; mais ses réponses déconcertèrent tellement les juges, qu'ils le renvoyèrent absous et comblé d'éloges (1).

Il étoit plus difficile de se débarrasser des Espagnols, qui infestoient toutes les côtes d'Angleterre ; s'étant joints aux François et aux Ecossois, leur nombre se multiplioit à proportion de leurs succès : ils investissoient, en quelque sorte, l'Angleterre ; et rien de ce qui sortoit de ses ports ne leur échappoit.

(1) Walsingh. p. 213.

On mit à leur poursuite une flotte, dont les exploits se bornèrent à faire périr quelques navires sur les côtes d'Irlande. Ce peu de succès fut regardé comme une punition du ciel : Percy, général de cette armée navale, y avoit souffert beaucoup de jeunes libertins et de courtisannes (1). D'ailleurs c'étoit une foible revanche d'un échec considérable, que le comte d'Arundel avoit essuyé en allant ravitailler Cherbourg. Lorsque les ennemis ne trouvoient pas de vaisseaux à la mer, ils tentoient des descentes, et attaquoient les principales villes du royaume. Winchelsea ne put leur résister ; ils la prirent et l'abandonnèrent ensuite à la fureur des flammes.

Un nouveau désastre acheva de ruiner la marine Angloise. Jean, comte d'Arundel, chargé de porter du secours au duc de Bretagne, fut assailli d'une

(1) Walsingh. p. 210.

violente tempête, qui le poussa sur le rivage d'Irlande, où il périt avec vingt-cinq vaisseaux. Privés de cette escorte, le comte de Buckingham, et Henri de Percy, comte de Northumberland, s'embarquèrent furtivement avec leur armée, non à Douvres, mais à Sandwich, afin d'éviter les ennemis qui bloquoient tous les ports, observoient tous les bâtimens qui en sortoient, et les attendoient à tous les passages. Ils étoient rarement trompés ; leur vigilance rendoit inutile le petit nombre de vaisseaux qu'on pouvoit encore leur opposer (1).

Les François firent un armement, dont l'objet principal étoit de s'emparer des îles de Jersei et de Guernesey. Mais il ne fut point rempli, peut-être à cause de l'arrivée du comte de Buckingham. Aux entreprises de ce général, Charles V opposa la même prudence qu'au-

(1) Voyez la note XXXI.

paravant ; toujours sans éclat, elle eut toujours le même succès. Après avoir chassé les Anglois de presque tout son royaume, et détruit leur puissance maritime, ce sage monarque mourut * au comble de la véritable gloire, celle que la fortune ne peut revendiquer.

Le conseil de Charles VI, pour donner au jeune Richard de l'occupation dans sa propre île, résolut d'y faire passer l'amiral Jean de Vienne, avec un corps de troupes destiné à seconder les Ecossois. Les nombreuses prises que les François et leurs alliés avoient faites sur mer, et la suppression des privilèges qu'on venoit d'être forcé de rendre aux pêcheurs de la Tamise (1), avoient occasionné une fort grande disette de vaisseaux et de matelots en Angleterre. On n'y parvint qu'avec bien de la peine à mettre en mer une escadre aux ordres

* Le 16 septembre 1380.

(1) Walsingh. p. 320.

de Thomas de Percy. On avoit préparé un bâtiment tout *fouré*, et garni de poix (1), avec des chemises soufrées, pour incendier la flotte Françoise qu'une tempête fit échapper à ce désastre. Dispersée par cet accident, elle ne pensa qu'à éviter les ennemis: ce ne fut qu'au bout de trois mois, et après avoir relâché dans les ports de France, qu'elle fut en état de remettre à la voile. Les vents étant alors appaisés, cette flotte aborda heureusement en Ecosse.

De Vienne eut des succès brillans, et fit des courses heureuses dans le Northumberland; mais il s'attira la haîne des Ecossois, par l'indiscipline et le brigandage de ses soldats (2). Lui-même, s'étant amusé à faire sa cour à une proche parente du roi, il courut risque de la vie. Elle l'en avertit, et lui donna par-là le tems de se rembarquer secrè-

(1) Juvenal des Ursins, p. 47.
(2) Buchan. rer. scot. l. 9, p. 170, 171.

tement avec tout son monde (1). Ce n'est pas la seule fois que les François, par leur penchant irrésistible à la galanterie, ont perdu le fruit des expéditions les mieux concertées.

Pendant qu'ils étoient en Ecosse, le duc de Lancaster faisoit ses efforts pour s'emparer de la Castille. Soit pour profiter de son absence, soit pour l'obliger d'abandonner cette entreprise, Charles VI reprit, par le conseil du duc de Bourgogne, le projet que son père avoit eu autrefois de faire une invasion en Angleterre, et dont il avoit été détourné par les avis d'Olivier de Clisson. Des préparatifs maritimes aussi immenses que dispendieux étonnèrent d'abord l'Europe; mais la France en devint la première victime. Accablé d'impôts, le peuple y paya jusqu'au quart, et même jusqu'au tiers du produit de ses terres. Le clergé ne fut pas épargné : on

(1) Voyez la note XXXII.

le força de prêter au roi de grosses sommes. Les seigneurs se ruinèrent à l'envi les uns des autres par leur magnificence. On ne voyoit que navires peints, que mâts dorés, que voiles de soie (1). Les soldats, les armes, les vivres, tout abondoit, et l'on n'avoit de peine qu'à retrancher le superflu.

Clisson, en Bretagne, de Vienne, en Normandie, et Saint-Pol, en Picardie, rassemblèrent tous les vaisseaux qu'on y avoit amenés. On en comptoit environ quinze cents, qui portoient soixante mille hommes de débarquement. Un historien Anglois fait monter les forces des ennemis de sa nation à cent soixante mille combattans (2). La plupart de ces bâtimens leur avoient été fournis par tous les peuples commerçans, depuis le fond de la mer Baltique, jusqu'au détroit de Gibraltar.

(1) Voyez la note XXXIII.
(2) Walsingh. p. 354.

Jamais il n'y avoit eu une flotte si nombreuse (1) ; jamais un appareil si formidable. Les Hollandois et les Zéelandois s'enrichirent par le seul prix du fret, qu'ils se firent sagement payer d'avance (2).

La perfidie des Gantois fut sur le point d'anéantir, en un instant, tous ces préparatifs. Heureusement l'incendiaire qu'ils avoient envoyé, fut découvert et saisi. Après l'avoir fait punir, Charles ordonna d'élever deux tours, pour veiller à la conservation de sa flotte (3), et la mettre à l'abri de toute insulte. Il fit encore construire en Bretagne, par le conseil d'un transfuge Anglois, l'enceinte d'une ville de bois, dont les différentes pièces devoient être rassemblées, aussitôt qu'on auroit effectué le débarquement. Sa longueur étoit de trois

(1) Voyez la note XXXIV.
(2) Voyez la note XXXV.
(3) Chron. de France, t. 4, p. 60.

mille pas, sa hauteur de vingt pas; de douze en douze pieds, de petites tours, élevées de dix pieds, et qui pouvoient contenir chacune dix hommes, étoient destinées à servir de défense à cette forteresse portative. Peut-être l'idée en avoit-elle été donnée par celle qu'Edouard bâtit autour de Calais; et le succès de ce prince rendoit ce projet moins extravagant.

L'alarme fut d'abord vive en Angleterre. Le peuple remplit les églises; et son empressement pour les processions et d'autres cérémonies religieuses, montra moins sa piété que sa consternation. Les gens dérangés dans leurs affaires, étoient les seuls qui se réjouissoient. Taisez-vous, disoient-ils à leurs créanciers, on fait en France les florins dont vous serez payés. Ils s'empressoient même de contracter de nouvelles dettes; et quand on leur reprochoit leurs dissipations, ils répondoient: Ne vaut-il pas mieux encore que nous dépensions

nos biens, que de les voir en proie aux François ? » Par ainsi, ajoute Froissard, » despendoit-on à outrance en Angle-» terre (1). «

Ce royaume, quoique divisé par des factions, fut néanmoins mis en état de défense par la sagesse des mesures du conseil de Richard. Il tenta d'abord la voie de la négociation. L'évêque d'Héreford, qui en étoit chargé, n'obtint de Charles VI que deux mois de trève. Ce tems fut employé de part et d'autre à de nouveaux préparatifs. Les Anglois suspendirent leurs haines particulières, et tous ne pensèrent qu'au salut commun. Quoique la noblesse se distinguât par son zèle, le peuple ne lui en tint pas compte, et se plaignit des taxes énormes dont on l'accabloit. Elles montoient à deux millions de florins d'or. » Il faut, disoit-il, que les gentilshom-» mes défendent nos héritages ; nous

(1) Part. 3, ch. 36.

» sommes leurs esclaves; nous cultivons » les terres qui les nourrissent ; nous » sommes les bêtes dont ils tirent la » laine qui les enrichit. Si l'Angleterre » étoit conquise, ils perdroient plus que » nous (1). « Malgré ces murmures, que la misère arrache au premier instant, mais que l'amour de la patrie étouffe bientôt chez une nation brave et généreuse, les Anglois firent de puissans efforts, tant en argent qu'en troupes, et en vaisseaux. Ils mirent jusqu'à cent vingt mille hommes sur pied, rompirent le pont de Glocester, consommèrent tous les fourrages, mirent, en lieux de sûreté, toutes les provisions de bouche ; enfin n'oublièrent aucune des précautions que la circonstance demandoit.

La flotte qu'ils équipèrent n'eut cependant aucun succès, à cause de la division qui régnoit entre les chefs. Les

(1) Froiss. ibid. ch. 41.

corsaires de Porsmouth et de Darmouth servirent mieux leur patrie : ils interceptèrent aux ennemis leurs convois, et firent des prises importantes (1), entr'autres, quelques-uns des vaisseaux du connétable de Clisson. Ce général étoit parti de Tréguier avec une escadre de soixante-douze bâtimens, qu'une tempête dissipa, et dont plusieurs périrent. Il ne se rendit au port de l'Ecluse qu'à travers mille dangers. Le roi l'y reçut très-bien, et lui témoigna combien il avoit à cœur cette expédition. Les vents du Sud la contrarièrent jusqu'au moment de l'arrivée du duc de Berry. Ce prince n'oublia rien pour détourner Charles VI de son dessein. A la vérité, la saison étoit trop avancée ; on avoit tout à craindre des orages, qui commençoient déja à se faire sentir ; mais si le duc eût moins retardé son voyage, la flotte auroit pu trouver un

(1) Walsingh. p. 342.

instant favorable pour appareiller. D'ailleurs le trajet étoit court ; presque en sortant du port on voyoit les côtes d'Angleterre. Quoique Froissard fasse ses efforts pour disculper la conduite de ce prince, il est certain que ses excuses ne plurent point à l'armée (1). On l'accusa même d'avoir, par jalousie, fait échouer une entreprise, dont les préparatifs coûtoient à l'état près de trois millions (2), qu'on doit évaluer à cinquante-un de notre monnoie ; somme exorbitante, qui fut dépensée sans fruit. Toutes les provisions s'avarièrent, ou furent revendues à vil prix ; et le roi ne profita de rien, comme cela arrive ordinairement. Une portion de la fameuse ville de bois tomba même au pouvoir des Anglois, et Charles fit présent du reste au duc de Bourgogne, son oncle.

Cette perte ne fut pas la seule qu'es-

---

(1) Voyez la note XXXVI.

(2) Froiss. p. 3, ch. 44.

suya le monarque François. Les armateurs d'Angleterre et du Calaisis lui prirent beaucoup de bâtimens. Quelques-uns s'échouèrent ou se brisèrent sur la côte de cette île. D'autres, échappés au naufrage, se présentèrent devant le port de Calais, et y furent conduits, ayant à bord cinq cents personnes, parmi lesquelles on distingua Robert Bremville, le plus riche négociant de Normandie. Trois jours après cet évènement, soixante-douze navires, venant de l'Ecluse, tentèrent de franchir le pas de Calais; mais les habitans de cette ville les attaquèrent encore, et dix-huit tombèrent entre leurs mains. Enfin, les mêmes Calaisiens livrèrent dans le détroit, à quarante-cinq autres, un second combat, qui dura six heures. Trois de ces vaisseaux ne purent leur échapper, à cause de la grosseur dont ils étoient. Il fut impossible de les faire entrer dans le port de Calais; il fallut les mener dans celui de Sandwich, qui

se trouvoit plus profond. Clisson en avoit destiné un à transporter seul trois mille hommes en Angleterre (1).

La joie y fut grande, lorsqu'on apprit que les François avoient renvoyé au printems de l'année suivante * leur expédition. C'étoit l'abandonner; et Richard n'en ayant plus rien à redouter, donna, le jour de Noël, une grande fête dans laquelle il créa trois ducs. Les seigneurs qui avoient été employés à la garde des ports et à la défense des côtes, y furent admis, et reçurent partout des applaudissemens. Le comte d'Arundel voulut s'en rendre plus digne, en attaquant, à l'embouchure de la Tamise, un grand nombre de bâtimens François et Flamands. Ils avoient passé le Raz de Saint-Mathieu en Bretagne, ensuite côtoyé cette province et celle de Normandie, avant de doubler le pas

(1) Walsingh. p. 346.
* L'an 1387.

de Calais; ce qui prouve combien l'art de naviguer s'étoit encore peu perfectionné. Ces navires, dépourvus d'arbalêtriers pour les défendre, étoient chargés de vin, et conduits par Jean de Buc, amiral de Flandre. Il soutint avec vigueur les efforts des ennemis, et ne se rendit avec plusieurs de ses vaisseaux, qu'à la seconde attaque. Les autres se réfugièrent dans les endroits de la côte, où il y avoit moins d'eau. Les Anglois ne purent en approcher; mais la consternation étoit si générale, qu'ils auroient pris l'Ecluse, s'ils eussent profité du moment. Vainement tentèrent-ils ensuite de brûler la flotte qui étoit dans le port de cette ville.

Il paroît que le combat dont nous venons de parler, fut un des premiers sur l'Océan où l'on fit usage du canon. Froissard assure que le vaisseau de l'amiral Flamand avoit dans cette affaire » trois canons, qui jetoient des car» reaux si gros et si grands, que là où ils

» chéoient, ils portoient grand dom-» mage (1) ». Les Rochellois, qui avoient essuyé la plus grande perte dans l'action, voulurent avoir leur revanche ; mais le comte d'Arundel, averti du départ de leurs galères, pourvues d'artillerie, aux ordres de Louis de de Sancerre, leva l'ancre, et gagna le large. Elles le *convoyèrent* de canons, ajoute l'historien que nous avons cité, et le poursuivirent l'espace de deux lieues (2). Ces faits fixent l'époque de l'usage général de l'artillerie, au commencement du règne de Charles VI.

Il paroît qu'on se servit encore du canon dans un autre combat de mer, où les François eurent tout l'avantage. Les gentilshommes de Normandie, fâchés de l'inutilité des préparatifs de l'Ecluse, et cherchant à soutenir la gloire de la nation, armèrent une escadre à leurs frais;

---

(1) Froiss: p. 3, ch. 52, t. 2, p 165.
(2) Id. ch: 135.

ce qu'ils firent avec d'autant plus de facilité, que leur province s'enrichissoit tous les jours par le commerce d'Afrique. Les habitans de Dieppe avoient découvert la Guinée ; et, joints à leurs compatriotes, ils venoient de former des établissemens avantageux sur la côte d'Or (1). On ne voit pas sans étonnement, qu'au milieu de guerres si ruineuses, sous le règne le plus déplorable, les Normands soient devenus, sans l'appui de leur souverain, les premiers navigateurs du monde, et que, dans le quatorzième siècle, ils aient surpassé la gloire des Carthaginois, et préparé celle des Portugais.

Les Anglois, instruits du projet formé contre eux, se mirent en mer avec plusieurs vaisseaux, et ne tardèrent pas à rencontrer ceux de leurs ennemis. Egalement jaloux les uns et les autres de se signaler, ils se disposèrent au combat.

---

(1) Voyez la note XXXVII.

Les François en vinrent aussitôt à l'abordage, s'emparèrent des vaisseaux Anglois, et remportèrent une victoire complette (1). Content des richesses qu'il avoit trouvées sur ces prises, le vainqueur fit éclater sa générosité, en renvoyant sur sa parole, et sans rançon, Hugues Spencer, qui commandoit la flotte Angloise.

Cependant, Charles VI n'avoit pas abandonné son projet de descente en Angleterre, dont l'exécution sembloit être assurée par les viol[illegible] troubles qui agitoient alors ce royaume. Ce prince fit équiper deux nouvelles flottes, l'une à Tréguier, pour effectuer une descente dans la province de Kent; et l'autre à Harfleur, pour la même opération sur les côtes de Suffolk. Il choisit, pour les commander, le connétable de Clisson et l'amiral de Vienne. Le premier joi-

---

(1) Juven. des Ursins, p. 60. Chron. de France, t. 4, p. 66.

gnoit à une grande réputation et à une longue expérience dans le métier des armes, une haîne active et invétérée contre les Anglois (1). Le second avoit travaillé avec succès, sous le précédent règne, au rétablissement de la marine Françoise. Il connoissoit par lui-même l'Angleterre, y ayant fait d'heureuses descentes, et porté la guerre jusques dans son sein, lorsqu'il fut au secours des Ecossois. Enfin, ce dernier général ne cessoit de répéter que les Anglois n'étoient jamais plus foibles que chez eux. Charles ne pouvoit donc choisir de meilleurs chefs pour son armée navale : mais Jean de Montfort, duc de Bretagne, dérangea ce projet, soit qu'il en prît ombrage, soit qu'il voulût seulement se venger de ce que le connétable avoit tiré des prisons d'Angleterre son compétiteur, Jean de Blois, et lui avoit ensuite donné sa propre fille

(1) Voyez la note XXXVIII.

en mariage. Le duc ordonna d'arrêter Clisson, et fit par-là avorter cette expédition. Peut-être, malgré cet accident imprévu, n'auroit-elle pas réussi; ni la saison, ni les vents n'étoient favorables. On ne les consulte jamais assez dans ces sortes d'entreprises, parce qu'après avoir employé le tems de l'année le moins orageux à de grands préparatifs, on ne peut ensuite se résoudre à en perdre tout le fruit.

Le règne de Henri IV, moins malheureux que celui de Richard, son prédécesseur, mort par la main du bourreau, ne fut pas néanmoins exempt de troubles. Ils ne permirent pas au nouveau monarque de songer sérieusement au rétablissement de la marine. Une seule expédition sur les côtes de Bretagne rappela qu'il restoit encore quelques vaisseaux à l'Angleterre. Le commerce y étoit entièrement négligé; on s'y bornoit à faire la course. Une forte escadre de corsaires Anglois fut

rencontrée (1) à la pointe de Saint-Matthieu par quinze vaisseaux, que des gentilshommes Bretons avoient armés à Morlaix. Poursuivie pendant tout un jour, elle se trouva à la fin forcée de se battre, et perdit dans l'action six vaisseaux légers, une carraque et deux mille hommes. Dans le même tems, Gilbert de Fretun, gentilhomme de Gascogne, ayant refusé de prêter serment de fidélité à Henri, se mit en mer avec deux seuls vaisseaux, et lui causa de grands dommages; ce qui rompit la trève que ce prince avoit conclue avec la France.

Charles avoit beaucoup à se plaindre de son ennemi ; distrait par mille factions, et encore plus par sa maladie, il autorisoit toutes ces expéditions, plutôt pour lui marquer qu'il desiroit la vengeance, que dans l'espérance de se venger. C'est pourquoi il fournit des

(1) Enguerrand de Monstrelet, chron. ch. 7.

troupes

troupes et des vaisseaux au comte de Saint-Pol, qui ayant épousé une sœur utérine de Richard II, vouloit tirer raison de la mort de cet infortuné prince. Ce général mit à la voile d'Harfleur, et débarqua à l'île de Wight, qu'il mit au pillage. Mais s'étant laissé amuser par les propositions des habitans, il donna le tems au secours d'arriver, et fut obligé de s'en retourner (1).

Le duc d'Orléans entra avec une armée dans l'Aquitaine, y assiégea Blaye et Bourg sur mer; tandis que Clignet de Brabant croisoit à l'entrée de la Garonne, avec une escadre de vingt-sept voiles. Quoique d'une condition obscure, pauvre, sans talens, et fort jeune, il étoit devenu amiral de France (2). Il devoit cette charge autant à la faveur du duc d'Orléans, qu'à

(1) Monstrelet, ch. 20.

(2) Le Moine de Saint-Denis, hist. de Charles VI, édit. de le Laboureur, p. 558.

son mariage avec la comtesse de Blois. Elle lui fournit de l'argent pour engager Regnault de Trie à s'en démettre. Rarement on achete ce qu'on mérite : Clignet se comporta néanmoins avec assez de valeur dans un combat naval, qui seroit resté indécis, si un bâtiment François, sur lequel plusieurs gentilshommes s'étoient embarqués, ne fût pas tombé au pouvoir des ennemis. L'amiral se vit contraint de se retirer, et les Anglois forcèrent l'armée de France à lever le siège de Bourg (1).

Cet avantage n'est pas un exemple suffisant pour prouver que les Anglois aient été alors supérieurs par leur marine. Peu de tems avant, ils n'avoient pu empêcher les François de secourir Owen Glendor, qui, s'étant mis à la tête des Gallois, s'étoit déclaré leur souverain. Il traita en cette qualité avec Charles VI, et fit alliance avec

(1) Monstrelet, ch. 27, 28,

lui (1). Jacques de Bourbon, comte de la Marche, résolut de passer dans le pays de Galles avec un corps de troupes auxiliaires ; mais une tempête l'ayant empêché de doubler le Cap-Lézard, il se contenta de brûler Plymouth, après s'être emparé d'une flotte marchande qui se rendoit dans ce port. Le maréchal de Montmorenci fut plus heureux que lui. A la tête de douze mille hommes, il débarqua près de Herefort, prit et saccagea cette ville. Les François s'étant ensuite joints à leurs nouveaux alliés, pénétrèrent dans l'intérieur de l'Angleterre, et ravagèrent tout le pays, jusqu'à Winchester (2) ; mais se voyant arrêtés par l'armée Angloise que commandoit Henri, ils se déterminèrent à s'en retourner dans leur patrie.

Ce prince se délivra encore plus heureusement des Bretons, qui, à l'instigation d'Olivier de Clisson, tuteur du

(1) Voyez la note XXXIX.
(2) Monstrelet. ch. 19.

jeune duc, Pierre de Montfort, ne cessoient d'inquiéter, par leurs courses, le commerce de l'Angleterre, et d'en ravager les côtes. Ils avoient effectué * une descente dans les parties occidentales de cette île, et y avoient commis de grands excès. L'année suivante, après avoir attaqué et pris, avec trente vaisseaux, quarante-un bâtimens ennemis, ils pillèrent Jersei (1). Mais, ayant insulté Portland, ils en furent repoussés, et laissèrent plusieurs d'entr'eux dans les mains des Anglois, qui reçurent ordre de ne les point relâcher (2). Pendant que Londres étoit affligée de la peste, le roi voulut, du château de Léède où il s'étoit retiré, se rendre par mer à Norfolk: quatre vaisseaux qui transportoient sa suite ou ses équipages, furent pris par les Bretons, et le cinquième, sur lequel Henri étoit lui-

* En 1403.

(1) Dargentré, l. 10, ch. 5.

(2) Rymer, t. 8, p. 357.

même embarqué, ne leur échappa qu'avec beaucoup de peine. Transporté de colère, il dirigea toute sa vengeance contre les habitans de la petite île de Brehat, retraite ordinaire des corsaires. Ayant refusé de la comprendre dans le traité de trève qu'il venoit de conclure avec la Bretagne (1), ce prince arma contre cette île une flotte, dont il confia le commandement au comte de Kent. Ce général poursuivit les armateurs Bretons jusques dans leur asyle, attaqua la ville de Brehat, et l'emporta dans un assaut; mais il y perdit la vie.

Les Ecossois ne demeuroient pas tranquilles spectateurs : par leurs courses maritimes, ils avoient interrompu la navigation de l'Angleterre. Aucune provision de guerre ni de bouche ne pouvoit y arriver sans tomber entre leurs mains. Robert de Humpreville fut envoyé contre eux; il entra dans le golfe

(1) Le 11 juillet 1407. Rymer, t. 8, p. 390.

d'Edimbourg, détruisit les forces navales de l'Ecosse, et en ravagea les côtes. Il emporta beaucoup de blé et quantité de bestiaux. Ce butin servit à approvisionner le nord du royaume, et mérita au général d'être appelé *Mendmarket*, pourvoyeur de marché, surnom plus glorieux que tant d'autres funestes à l'humanité, ou contraires à la vérité.

Ces heureuses expéditions et la prise de quelques corsaires François qui infestoient le canal, n'étoient pas des avantages bien capables de satisfaire l'ambition de Henri IV. Il se préparoit à passer en France, lorsque la mort le força de laisser l'exécution de ses vastes projets à Henri V son fils. Cet heureux prince trouva une grande et florissante armée, mais point de bâtimens pour la transporter. Dans cette extrémité, il eut recours aux Hollandois et aux Zéelandois, qui lui en fournirent pour de l'argent (1).

(1) Voyez la note XL.

La célèbre journée d'Azincourt fut le premier exploit du conquérant Anglois. Heureux, s'il n'eût pas terni sa gloire par une action inouïe de cruauté ! La fortune ne lui fit cependant point expier sa barbarie. Les François mirent le siège devant Harfleur, tandis que leur flotte, conduite par Amaury, vicomte de Narbonne, bloquoit par mer cette importante place (1). Les Espagnols et les Génois, alliés toujours fidèles de la France, même dans le tems de ses plus grands revers, lui avoient prêté leurs meilleurs vaisseaux (2). Une partie étoit des galères, qui, par le moyen des rames, voguoient dans les eaux basses, plus aisément que les bâtimens des Anglois : avantage dont les François ne surent pas profiter. A peine l'armée navale du duc de Bedford, frère du roi, composée de trois cents voiles,

(1) Voyez la note XLI.

(2) Campbell. hist. nav. t. 1, p. 246.

parut, que l'amiral François donna le signal du combat. Ses plus gros bâtimens s'étant avancés avec trop d'impétuosité, et n'ayant point gardé leur rang, furent aussitôt coupés et pris. Malgré cette perte, les autres se défendirent avec courage, et ne cédèrent qu'au bonheur de Henri. Sa victoire fut complette ; elle coûta aux François beaucoup de vaisseaux (1), qui coulèrent bas. Quatre furent pris, et plusieurs échouèrent à la côte. On évalua à deux mille la perte des hommes. Le connétable d'Armagnac, ayant vu rentrer Bedford victorieux dans le port de Cherbourg, leva le siège de cette place avec précipitation.

L'année suivante *, Henri se prépara à envahir la France avec vingt-huit mille hommes, l'élite de ses troupes ; et

(1) Monstrelet, ch. 155. Polydor. Virg. l. 22, p. 449.

* En 1417.

pour en assurer le passage, il envoya Hudington avec une forte escadre (1). Celle-ci rencontra à l'embouchure de la Seine, la flotte Françoise, commandée par Jean de Grimaldi, qui avoit amené de Gènes un renfort de huit galères et de huit carraques. Ces dernières soutinrent long-tems les efforts des ennemis. Laurent Foglietta, qui en montoit une, se défendit contre sept vaisseaux. A la fin, il auroit été pris, si un de ses matelots n'avoit pas eu l'adresse de couper des grapins qu'on avoit jetés à son bâtiment. La plupart de ces carraques se rendirent, et servirent aux ennemis de modèle, pour construire des vaisseaux d'une force et d'une grandeur jusqu'alors inconnue (2).

Le premier usage que les Anglois en firent, ne fut pas heureux. Ils avoient formé une escadre de ces gros bâti-

(1) Thom. de Elmham, ch. 37.
(2) Hackluyt. Part. 1, p. 185.

mens, pour s'emparer du mont Saint-Michel, et delà ravager la Bretagne. Les habitans de cette province s'appercevant de leur dessein, en armèrent aussi une à Saint-Malo, dont ils donnèrent le commandement au sire de Beaufort. Il battit les ennemis, les força à lever le siège, et malgré l'infériorité de ses vaisseaux, fit sur eux plusieurs prises (1).

L'Angleterre n'eut pas besoin de s'occuper à réparer cette perte : l'état déplorable où la France se trouva réduite, ne lui permettoit plus de disputer l'empire des mers à un ennemi qui déchiroit son sein, et ne la laissoit pas respirer. Elle auroit même bientôt changé de maître, si Henri eût eu un successeur moins jeune, et plus capable d'achever son ouvrage. Ce malheureux prince finit par être détrôné, après avoir fait de vains

---

(1) Le Baud, hist. de Bret. p. 463, 464.

efforts pour arracher la couronne à Charles VII.

Les deux nations rivales avoient négligé leur commerce et leur marine, l'une ne s'étant occupée qu'à se soustraire à un joug étranger, et l'autre à l'imposer. Quand Charles voulut assiéger par mer et par terre Bordeaux *, il eut recours au duc de Bretagne et aux Espagnols. Philippe, duc de Bourgogne, lui fournit quinze gros vaisseaux Hollandois, ou Zéelandois. Avec cette flotte, de Rays, amiral de France, se rendit maître de la Garonne. Les Anglois y avoient fait auparavant glisser quelques petits bâtimens, sur lesquels ils élevèrent une espèce de forteresse, pour incommoder les navires François (1). De pareils efforts étoient trop foi-

* L'an 1453.

(1) Jean Chartier, hist. de Charles VII, p. 269. Mathieu de Coucy, ibid. p. 651, 652. edit. de Godefroi.

bles : la ville ne put être secourue ; elle tomba au pouvoir de son ancien maître.

Trop heureux de monter sur le trône chancelant de ses pères, et de chasser les Anglois de son royaume, Charles VII n'entreprit qu'une seule fois de les inquiéter chez eux. Il laissa, dans la même année *, équiper deux flottes, dont l'une alla ravager les côtes de Cornouailles ; l'autre plus considérable étoit aux ordres de Pierre de Brézé, grand sénéchal de Normandie. Elle se rassembla à Honfleur et à la fosse d'Eurre. Une partie de la noblesse et les principaux seigneurs de cette province s'y embarquèrent. Arrivé à la rade de Sandwich, le sénéchal fit heureusement sa descente, et emporta cette ville, malgré la vigoureuse défense des habitans. Il l'abandonna au pillage ; mais les temples furent respectés : et

* En 1457.

aucun acte de violence ni de cruauté ne déshonora le vainqueur. Il trouva dans le port trois vaisseaux de guerre, une carraque et plusieurs bâtimens marchands, qu'il emmena avec tout son butin (1). Ces expéditions peuvent être regardées comme des représailles passagères, auxquelles Charles ne prenoit que peu de part. Sa noblesse ne respiroit que la vengeance ; presque seul, il aimoit le repos. Ce goût rend souvent les princes justes. Richard, duc d'Yorck, s'étant révolté contre Henri VI, demanda du secours au monarque François, qui rejeta ses offres avantageuses (2), dont il étoit si facile à l'ambition et si doux à la haîne de se prévaloir.

Il auroit été d'autant moins difficile

(1) Voyez le journal de cette expédition rapporté par Chartier, p. 242, etc.

(2) Voyez la lettre du comte de Foix, dans les pièces justific. de l'hist. de Louis XI, par Duclos, p 248.

à Charles VII de porter la guerre en Angleterre, qu'elle étoit alors privée de sa défense naturelle, une marine respectable ; mais la vengeance publique cesse d'être juste quand elle n'est plus nécessaire. Il auroit suffi de l'exercer contre quelques corsaires Anglois, qui, vraisemblablement sans aveu, désoloient tout le commerce de l'Europe. La honte de leur brigandage retomboit malheureusement sur toute la nation, qu'on accusoit de n'être occupée qu'à » faire la guerre aux pauvres marchands, » à piller et voler leurs marchandises «. C'est ainsi que s'exprime un écrivain contemporain, qui qualifie les Anglois de *pillastres & larrons de mer* (1). Ils n'étoient cependant pas les seuls qui commissent de semblables déprédations. Elles avoient rendu célèbre un Flamand, nommé Hannequin, exilé de Gand sa patrie, sans doute pour

(1) Passe-tems manusc. de la Bibl. du roi.

quelque crime. Il infestoit impunément les côtes de Hollande, de Flandre, d'Angleterre et d'Ecosse. Il eut jusqu'à huit ou dix vaisseaux bien équipés (1); et, fier de cette puissance navale, il prit les deux titres incompatibles d'ami de Dieu, et d'ennemi de tout le monde. A sa mort, la fortune ne l'abandonna pas entièrement, puisqu'il périt dans une tempête, au lieu d'expirer sur un échafaud.

Après des guerres opiniâtres ou de longs troubles, on voit bien des gens embrasser l'infâme profession de pirate, pour ne pas devoir leur subsistance au travail ou à l'industrie. Loin de hâter les progrès de la marine, ils les arrêtent. C'est au commerce seul et à la pêche, qu'une nation en est redevable. Les efforts successifs que les Anglois firent pour conquérir la France, ne leur permirent pas de s'y adonner. Lors-

---

(1) Monstrelet, part. 2, ch. 104.

qu'une suite de mauvais succès et de pertes multipliées eut arrêté le cours de cette fatale frénésie, et que la nation, commençant à jouir de quelque repos, eut le loisir de respirer et de reprendre des forces, les querelles meurtrières qui s'élevèrent entre les maisons d'Yorck et de Lancastre, replongèrent le royaume dans de nouvelles calamités. » Une suite d'évènemens si contrai-
» res à l'esprit du commerce, suivant
» la remarque d'un judicieux historien,
» auroit suffi pour en étouffer ou sus-
» pendre l'activité, quand même les
» autres circonstances lui eussent été
» favorables. La nation fut donc une des
» dernières en Europe qui profita des
» avantages que la nature lui donnoit
» pour commercer (1). «

Faut-il ensuite être étonné que sous le règne si agité d'Edouard IV, la ma-

(1) Robertson, hist. de Charles-Quint, introd. not. p. 204, 205.

rine Angloise se trouvât réduite à un état si déplorable, que les corsaires des villes Anséatiques établirent leur croisière dans la Manche, et près de l'embouchure de la Tamise? Ils saisissoient tous les vaisseaux qui en sortoient; et le monarque même courut grand risque de tomber entre leurs mains, lorsqu'il se retiroit auprès du duc de Bourgogne (1). Ce prince l'engagea dans la suite à déclarer la guerre à Louis XI, et lui fournit, à cette occasion, cinq cents navires pour passer de Douvres à Calais. Quelque courte que soit cette traversée, Edouard fut tellement contrarié par les vents, qu'il mit trois semaines à la faire. Sa flotte dispersée auroit été infailliblement détruite, si Louis n'eût pas été aussi dépourvu de vaisseaux que son adversaire (2). Un seul, que le comte d'Eu équipa à ses frais, s'em-

(1) Voyez Rapin Thoiras, t. 4, p. 248, 249.
(2) Voyez la note XLII.

para de plusieurs bâtimens ; tandis que d'autres, au nombre de quatre-vingt, furent interceptés par des armateurs de Normandie.

La politique de Louis étoit vindicative. Il employa donc ses moyens ordinaires, ceux de la négociation, pour nuire à son ennemi. Il engagea les Ecossois à l'attaquer. Ils eurent des succès dont ils ne surent pas profiter, à cause des troubles qui s'elevèrent parmi eux. La mort de leur roi fut encore un évènement favorable aux Anglois, qui, avec cinq vaisseaux de guerre, interrompirent tout le commerce de l'Ecosse, et menacèrent les côtes de ce royaume. Le brave André Sylvius en assura le repos : il arma à ses frais deux bâtimens, et prit, à la vue de Dumbar, toute l'escadre équipée par les ordres d'Edouard (1).

Ce prince venoit de mourir, et son

(1) Buchan. rer. scot. l. 13, p. 240.

fils ne parut un moment sur le trône, que pour être assassiné par ordre de Richard son oncle. Ce monstre, dont le pinceau de Shakespear nous a tracé avec tant de vigueur le caractère atroce, et dont il nous a transmis, sous de si noires couleurs, les crimes réfléchis, ayant perdu la vie à la bataille de Bosworth, son vainqueur, Henri VII, lui succéda. Toujours avide, et trop souvent injuste, ce prince méritoit-il le nom de Salomon de l'Angleterre, qu'on s'empressa trop de lui donner? Il fit cependant naître le commerce de sa nation, en la rendant moins indifférente sur ses propres richesses. Je veux parler de ses laines, que les Flamands seuls employoient, après les avoir achetées à vil prix. Il tarit la source de leur opulence, en arrêtant le cours d'une exportation, qui leur étoit aussi avantageuse que préjudiciable à ses propres sujets. Edouard III avoit eu ce projet; mais, pressé par les besoins de l'ambi-

tion, il dérogea souvent lui-même à ses propres édits, et les rendit par-là inutiles. Ce n'est pas le seul exemple d'un prince, premier infracteur de ses lois. A un intérêt passager, les souverains ont sacrifié plus d'une fois celui de plusieurs siècles. Ils ne font jamais assez d'attention que les meilleurs réglemens de commerce ou d'administration deviennent souvent nuisibles, quand leur exécution n'est ni préparée, ni assurée.

Henri dessilla les yeux de sa nation; il attira d'abord des ouvriers Flamands, qui apprirent à ses sujets à filer la laine. Il établit ensuite des manufactures, et ne prohiba qu'alors l'exportation de cette précieuse denrée. Ce prince venoit d'assurer aux Anglois, par un traité particulier, le commerce exclusif de l'Islande. Celui de la mer Baltique leur fut aussi permis, mais avec des conditions dures. Jean V, roi de Dannemark, les soumit aux droits du Sund. Ils promirent même d'y conduire tous leurs

vaisseaux par ce détroit, et non par les Belts, à moins qu'une tempête ne les y forçât. Dans ce cas, ils s'obligèrent de payer à Nybourg le même impôt qu'on percevoit sur eux au Sund. Ils allèrent aussi dans le Levant, quoique obligés de n'y paroître que sous pavillon François. Leur trafic n'y devint cependant lucratif qu'au tems de la révolte des Pays-Bas. Les ouvriers Flamands, voulant se soustraire aux calamités de leur patrie, se retirèrent en grand nombre dans quelques provinces d'Angleterre, et y repeuplèrent les villes de Norwich, de Colchester, de Maiston, de Sandwich, de Hampton, etc. devenues presque désertes (1).

Les heureuses dispositions que le monarque Anglois avoit fait naître dans l'esprit de sa nation, furent peu cultivées par son successeur, Henri VIII. Ce prince, toujours dominé par ses

(1) Thuan. hist. l. 49, p. 618.

passions, toujours livré aux fureurs du despotisme, maître cruel, allié infidèle, étoit moins propre à la rendre florissante qu'à l'avilir. Il dissipa les trésors du feu roi, pour satisfaire son orgueil; il accabla ses sujets d'impôts; enfin il se vit réduit à la dernière et à la plus funeste de toutes les ressources, celle d'altérer la monnoie. Cette manière de gouverner ses états n'étoit pas sans doute propre à y ranimer l'industrie. Les progrès du commerce y furent néanmoins sensibles; on en rapporte la cause à l'abaissement de la noblesse, et à l'aliénation des biens trop considérables qu'y possédoient les ecclésiastiques. Quoi qu'il en soit de la vérité de cette opinion, la marine s'accrut peu pendant ce règne. Henri eut le projet d'avoir des vaisseaux, moins par ambition, que par jalousie. Jacques IV, roi d'Ecosse, rassembloit des forces navales, et avoit fait construire trois gros bâtimens, tels qu'on n'en avoit pas

encore vu dans l'Océan. Aussitôt le monarque Anglois voulut surpasser son voisin ; en conséquence il fit donner à quelques-uns des siens une grandeur extraordinaire. Mais les uns ne purent être lancés à l'eau, et les autres pourrirent dans les ports, sans lui être d'aucune utilité (1). Il se trouva contraint de louer des navires à Hambourg, à Lubeck, à Dantzich et à Gènes, pour former une flotte, quand il déclara la guerre à la France.

Louis XII, qui fit oublier les erreurs de sa politique par les qualités de son cœur, gouvernoit alors ce royaume. Quoique occupé de ses projets ruineux sur l'Italie, il n'avoit rien oublié pour faire fleurir le commerce de ses sujets, qui lui fournirent une partie des vaisseaux nécessaires au rétablissement de sa marine (2). Il en demanda aux prin-

(1) Buchan. rer. scot. l. 13, p. 134.
(2) Voyez la note XLIII.

cipales villes de France. Celle de Paris le pria de se contenter d'un bâtiment monté de dix à douze pièces de canon, et du port de deux cents tonneaux, au lieu d'un de quatre cents qu'il desiroit (1). Sa femme, Anne de Bretagne, lui fit présent du plus fort navire de guerre (2) qu'il y eût dans ce tems. Par ces secours, Louis se vit bientôt en état de résister aux forces navales de Henri.

Ce dernier prince, informé des ravages que les pirates Ecossois commettoient sur ses propres côtes, ordonna à Edouard Howard et à Thomas son frère ; avant de se rendre sur celles de France, de donner la chasse à ces brigands. Deux des principaux tombèrent entre leurs mains. Edouard seul rencontra, près des bancs de Godwin, le plus redoutable de tous, André Barton, qui infestoit depuis long-tems les mers

(1) Hist. de Paris, t. II, p. 907.

(2) La Cordelière, de 1200 ton.

avec

avec autant de succès que d'impunité. Aussitôt le combat s'engagea; sa mort put seule y mettre fin, et obliger ses vaisseaux de se rendre au général Anglois.

En récompense de cette action, Howard fut fait grand amiral. Il commandoit, en cette qualité, une escadre de vingt vaisseaux, qui vinrent croiser sur les côtes de Bretagne. Ils y reçurent un renfort de quatre-vingts voiles aux ordres de Thomas Knevet. Cet officier, ayant rencontré un fameux capitaine Breton, nommé Primauget, lui donna chasse jusques dans la rade de Brest. Celui-ci rassemble aussitôt ses bâtimens au nombre de vingt, s'empresse de ressortir, malgré l'inégalité de ses forces, attaque les vaisseaux ennemis, et en coule plusieurs à fond. On remarquoit dans l'escadre Angloise deux grands navires (1), l'un commandé par Charles

(1) Le Souverain et la Régente, tous deux de 1000 tonn.

Brandon, et l'autre par Knevet lui-même. Celui-ci s'avance sur l'amiral François, montant le vaisseau qu'Anne de Bretagne avoit donné à Louis XII, et fait équiper à ses propres dépens (1), l'entoure avec dix à douze bâtimens, l'aborde, et jette de sa hune des feux d'artifice qui l'atteignent. Voyant que les flammes y faisoient de rapides progrès, et que la perte en étoit inévitable, son capitaine, le brave Primauget, qui combattoit sous le vent, se débarrasse de son ennemi, se met au vent, et l'accroche de nouveau. Par cette manœuvre, l'embrâsement se communique avec tant de rapidité au navire de Knevet, que dans un instant les deux vaisseaux ne firent plus qu'un globe de feu. Deux mille hommes (2) furent la victime de ce généreux désespoir. Le général François tenta néanmoins

(1) Dubellay, mém. p. 6.
(2) Ou 1600, suivant les Anglois.

de se sauver ; mais s'étant jeté tout armé à la mer, il y fut englouti, entraîné par le poids de ses armes, sans qu'aucun de ses vaisseaux osât approcher pour le secourir. Frappées d'un si horrible spectacle, les deux flottes restèrent quelque tems immobiles, et se séparèrent ensuite avec autant de précipitation que d'effroi. Les Anglois renoncèrent à la conquête de la Guyenne, qu'ils méditoient, et se contentèrent, pour faire croire qu'ils étoient sortis victorieux de ce combat, de tenter une descente à Pennemark, d'où ils furent repoussés (1).

Quoique cette action navale eût été glorieuse pour les François, cependant ils étoient encore trop foibles pour se mesurer avec leurs ennemis, qui tinrent la mer jusqu'à l'arrivée du chevalier de Prégent (2). Cet officier devoit con-

(1) Dargentré, l. 12, ch. 66.
(2) Pregent de Bidoux, grand-prieur de Saint-

duire, des côtes de Provence dans l'Océan, un certain nombre de galères. Edouard Howard, en étant instruit, vouloit prévenir son arrivée, en brûlant les bâtimens François qu'on avoit rassemblés dans la rade de Brest. Il se croyoit si sûr de la réussite, qu'il avoit fait tous ses efforts pour engager Henri VIII à être témoin lui-même de cette opération. Le conseil de ce prince l'en empêcha, et répondit à Howard, qu'il n'étoit pas nécessaire d'employer de pareils détours, pour s'acquitter de son devoir, et qu'il savoit bien que la présence du roi ne pourroit le dispenser de combattre pour la patrie.

L'amiral, offensé de cette réponse, se mit en mer, dans la résolution de vaincre ou de mourir. Il fit d'abord une vaine tentative sur le Havre-de-Grâce;

Gilles, général des galères de France. Voyez Anselme, hist. généal. t. 7, p. 523.

ensuite il voulut effectuer une descente sur les côtes voisines, mais il fut repoussé. Alors il se porta sur celles de Bretagne, où Prégent arriva presque aussitôt, en traversant avec quatre galères seulement (1) toute la f[illegible]ngloise, composée de quara[illegible]e voiles, dont il coula à fond un vaisseau. Il vint par le passage du Four, se poster dans une anse près du Conquêt, entre deux rochers, et sous la protection d'un retranchement muni de canons. Howard résolut de l'y attaquer *. Ce général ne pouvoit oublier les reproches du conseil de Henri, d'autant moins fondés à son égard, qu'il avoit toujours eu pour maxime » qu'un amiral n'étoit bon à rien, s'il n'étoit pas brave jusqu'à la folie. « Conséquemment il persista dans son entreprise, malgré toutes les représentations de ses

(1) Dubellay, l. 6, p. 596.
* Le 25 avril 1513.



[redacted]

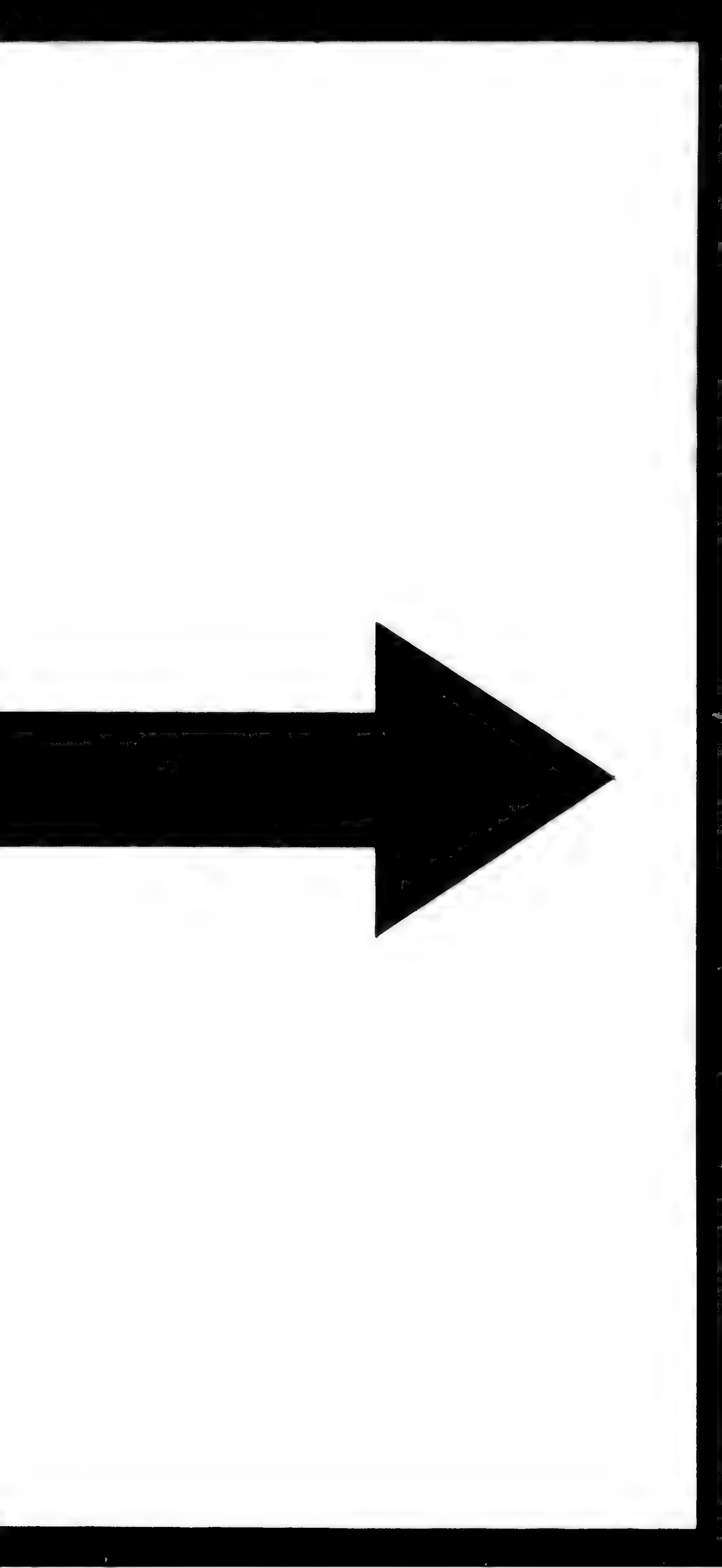
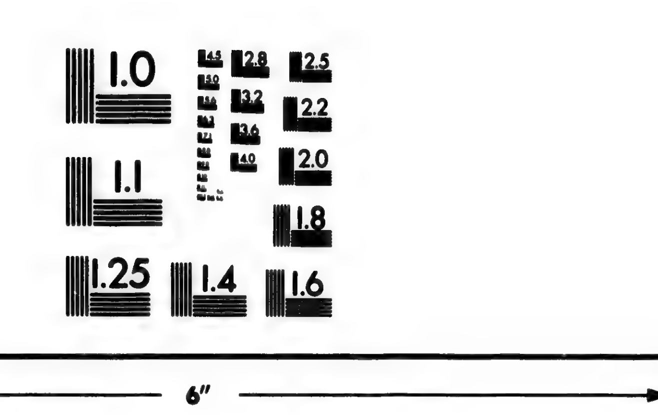


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



officiers. Pour l'exécuter, il prit avec lui deux galères, s'embarqua sur une, et donna le commandement de l'autre au lord Férers. William Sidney eut ordre de le seconder avec deux ramberges et plusieurs barques légères, les gros vaisseaux ne pouvant approcher, faute d'eau.

Ses dispositions étant faites, le général Anglois pénétra jusqu'au bâtiment de Prégent, tenta de l'enlever à l'abordage; mais à peine eut-il sauté sur le gaillard d'avant avec dix-sept personnes, que sa galère s'en sépara. On ignore si le cable du grapin fut coupé par les François, ou s'il se cassa, ou enfin s'il fut lâché par l'équipage Anglois, pour se soustraire au feu des ennemis. Dans l'instant de cette séparation, l'intrépide Howard et sa petite troupe se trouvèrent investis. On lui offrit généreusement la vie; il la refusa. Assaillis lui et les siens, ils succombèrent, et furent obligés de se jeter à la mer. Deux ma-

telots seuls échappèrent. Alors l'escadre légère approche et attaque Prégent, qui l'oblige à se retirer avec perte. Férers n'eut pas un meilleur succès; ayant épuisé toutes ses munitions, il fut rejoindre le reste de la flotte, dont il prit le commandement (1). Les équipages s'y trouvoient réduits, depuis plus d'une semaine, à une seule ration par jour; ils étoient tellement découragés par la perte de leur amiral, qu'il fallut promptement retourner en Angleterre.

Le chevalier de Prégent se hâta de profiter de cette retraite, et fit voile pour les côtes de ce royaume. Séparé de son escadre par un coup de vent, il ne perdit pas courage, et aborda avec son seul bâtiment dans le comté de Surrey. Après y avoir fait un butin considérable, il se retira heureusement à Brest, quoique poursuivi par la flotte de Thomas Howard, qui avoit succédé

(1) Voyez la note XLIV.

à son frère dans la charge de grand amiral. Cette expédition coûta un œil au général François. Il n'en fut pas moins empressé de faire quelque nouvelle tentative. L'année suivante, secondé par Charles l'Artigues, son compatriote et grand capitaine de mer (1), il parut à la vue de l'Angleterre, débarqua à la côte de Sussex, et brûla la ville de Brightelastone : ce fut son dernier exploit. Sa retraite, en rassurant les Anglois, leur donna assez de hardiesse pour venir insulter la Normandie. Jean Wallop y mit à terre des troupes, qui pillèrent quelques villages, dont la vanité nationale n'a pas manqué de grossir le nombre (2).

Elle eut à s'applaudir davantage, lorsque les forces navales de Henri VIII, réunies à celles de Charles-Quint, vinrent répandre l'alarme sur les côtes de

---

(1) Dargentré, l. 12, ch. 66.

(2) Lediard, hist. nav. l. 1, ch. 22.

France. Les ravages qu'elles y commirent ne mériteroient pas cependant d'être rapportés, si Morlaix, ville alors riche et commerçante, n'eût pas été leur proie. Sans défense, et dépourvue de troupes, elle ne put faire aucune résistance. Ces flottes, après avoir manqué leur expédition contre Boulogne, se séparèrent. Celle d'Angleterre se réfugia dans ses ports; ne s'y croyant pas en sûreté, elle chercha à se fortifier, pour être à l'abri des insultes des François (1).

Sur la fin de son règne, Henri s'étant emparé de Boulogne, François I entreprit d'en faire le siège; et pour en seconder les opérations, il mit à la mer une flotte considérable. Le commandement en fut confié à l'amiral d'Annebault: il le devoit moins à ses talens militaires, qu'à la faveur dont il jouissoit, à cause de son habileté aux

(1) Voyez la note XLV.

exercices de la chasse. Quoique brave, ce général paroissoit plus propre à mener des veneurs et des valets de limiers, qu'à conduire des matelots, et à diriger des opérations navales. Il n'avoit jamais fait qu'une campagne au Levant; encore ne l'entreprit-il, selon un historien, » que de gaieté de cœur, au mi» lieu de l'été, voyant le tems beau et » calme (1). « Heureusement pour d'Annebault, il eut sous ses ordres deux officiers expérimentés, la Garde et Strozzi. Forte de cinquante gros vaisseaux ronds, de cinquante bâtimens légers, et de vingt-cinq galères, cette flotte appareilla du Havre (2), et cingla vers l'île de Wight, où elle découvrit les ennemis aux ordres de Jean Dudley, comte de Lisle. Soixante gros navires formoient leur armée navale, qui étoit à l'ancre dans le canal de cette île. Malgré une

(1) Mémoire de Vielleville, l. 5, ch. 27.
* Le 6 juillet 1545.

position aussi avantageuse, et la perte de deux vaisseaux, les plus considérables de sa flotte (1), l'amiral résolut d'attaquer les Anglois. Il divisa pour cela son armée en trois escadres ; la première, au centre, immédiatement sous ses ordres ; la seconde, à la droite, commandée par le sieur de Boutières ; et la troisième, à la gauche, par le baron de Curton : toutes ensemble formoient un croissant. Les galères n'étoient point en ligne, on les avoit destinées à attaquer par divisions, suivant les circonstances.

Profitant d'abord du calme, les galères Françoises canonnèrent les vaisseaux Anglois, qui étoient au mouillage; et elles le firent avec tant de succès, que le bâtiment amiral fut sur le point de couler bas. Un autre n'évita point ce malheur, et de cinq cents hommes dont son équipage étoit composé, il ne s'en sauva que

(1) Voyez la note XLVI.

trente-cinq. Réduits à la cruelle extrémité de s'échouer, pour n'être pas pris ou engloutis dans les ondes, les Anglois alloient s'y résoudre, lorsque le vent soufla fort heureusement pour eux. Ils levèrent aussitôt l'ancre, et leurs vaisseaux, appelés ramberges, longs, à voiles et à rames, très-légers, pouvant être difficilement maniés par les courans qui portoient à la côte, attaquèrent à leur tour les galères Françoises. Les prenant de la poupe à la proue, ils les mirent dans le plus grand danger. Elles ne s'en seroient pas tirées sans la valeur et l'habileté de Léon Strozzi, prieur de Capoue. Il revira de bord, fit tête aux ennemis, donna le tems aux galères de se mettre en ligne, et à l'amiral de voler à leur secours.

Les bancs de sable qui bordoient la côte, et où les Anglois avoient espéré d'attirer leur ennemi, leur servirent alors à eux-mêmes d'asyle. Ils laissèrent aux François le champ de bataille et la

liberté de faire une descente à l'île de Wight. D'Annebault s'y détermina, moins dans l'intention de s'en emparer, que pour engager de nouveau le combat. Il pensoit que Henri, qui étoit alors à Portsmouth, ne pourroit voir cette entreprise sans y porter obstacle, en faisant appareiller sa flotte. S'il restoit au contraire froid spectateur des tentatives ou des ravages de ses ennemis, il étoit possible que les Anglois, détestant la lâcheté de leur souverain, se portassent à quelque révolte. Ainsi raisonnoit le général François, qui eut d'abord peu de succès; mais ses gens s'étant ensuite ralliés, il mit en fuite les troupes Angloises. Les siennes prirent un poste avantageux, d'où elles auroient pu se répandre dans toute l'île, et en achever la conquête.

Cependant ces descentes n'avoient pu engager les Anglois de faire sortir leur flotte de la rade où elle étoit en sûreté. D'Annebault vouloit aller les

y combattre ; tous ses soldats et ses matelots applaudissoient à ce projet, attendant avec impatience le moment de l'exécuter. On fut contraint d'y renoncer sur les représentations des pilotes, qui craignoient, en s'engageant dans un canal étroit, où quatre vaisseaux ne pouvoient pas aller de front, de se voir maîtrisés par les courans, exposés à de fâcheux abordages, ou forcés de s'échouer sur les rochers ou des bancs de sable.

Quoiqu'il fût très-important dans ces circonstances de s'emparer de l'île de Wight, d'Annebault se laissa néanmoins conduire par l'avis de ses pilotes. Il ordonna de rembarquer les troupes, et remit à la voile. Les ennemis vinrent fondre sur un détachement François, qui cherchoit à faire de l'eau à la côte pour les galères ; mais ils furent vivement repoussés par le prieur de Capoue. Dans une autre occasion où ils voulurent surprendre des gens qui étoient

débarqués sans ordre, la fortune parut d'abord les seconder. Au premier choc, les François avoient abandonné leur commandant, le brave chevalier d'Eaux; mais le colonel Taïs, étant venu à leur secours, força les ennemis à se retirer dans leurs montagnes.

Les vaisseaux François cinglèrent ensuite vers Douvres, pour gagner la rade de Boulogne; mais, affalés par un gros vent, ils se trouvèrent contraints de jeter l'ancre près des côtes de l'Angleterre. Alors parut la flotte de l'ennemi, qui avoit été renforcée et portée jusqu'à cent voiles; et si, profitant du vent et de la marée, elle eût tout de suite attaqué l'armée Françoise, celle-ci auroit été forcée de couper ses cables, et de se jeter à la côte. Un calme survint, et le reflux donna le moyen à d'Annebault de se tirer de cette position critique. Pour lui donner le temps d'appareiller et de former son ordre de bataille, le baron de la

Garde (1), s'avança avec les galères, et gagna l'avantage du vent. Cet officier, le seul marin qu'eût alors sa patrie, attaqua avec succès quelques vaisseaux Anglois plus pesans que les autres. Mais le vent s'étant levé, ils rejoignirent leur armée, qui demeura le reste du jour en présence de celle de France. Sur le soir, il y eut entre elles un engagement de plus de deux heures. On s'y battit de fort près et avec acharnement. La nuit vint mettre fin à l'action ; et la flotte Angloise disparut le lendemain matin. Un grand nombre de corps morts et de débris qui flottoient sur l'eau, firent juger qu'elle avoit beaucoup souffert dans ce combat.

Les François n'en surent tirer aucun avantage, et leur expédition fut si mal conduite, dit Vielleville, qu'elle ne

(1) Antoine Scalin, connu d'abord sous le nom de capitaine Poulain. Voyez les addit. de le Laboureur aux Mém. de Castelnau, t. 2, ch. 2.

revint à rien (1). Ils se hâtèrent de venir désarmer au Havre (2). Cette retraite engagea les Anglois à se montrer aussitôt sur les côtes de France, où ils brûlèrent la ville de Tréport, et prirent sous ses murs quarante vaisseaux marchands. La diversion que François I avoit imaginé de faire par ce grand armement, lui fut donc nuisible. Le maréchal de Biez se vit par-là forcé de lever le siège de Boulogne.

Les détails qu'on vient de lire sur les différentes manœuvres des deux armées de France et d'Angleterre, peuvent donner quelque idée des progrès de la marine dans ce siècle. A la vérité, on n'y connoissoit pas encore toutes les différentes manières de former, de changer et de rétablir les ordres de marche, de bataille et de retraite, en quoi consiste l'art des évolutions; mais on commençoit

(1) Mém. du maréchal de Vielleville, l. 5, ch. 27.
(2) Mém. de Martin Dubellay, l. 10, p. 596, etc.

à savoir régler les mouvemens d'une flotte et la mettre en ligne par divisions. Les armées Françoise et Angloise exécutèrent assez bien quelques manœuvres jusqu'alors ignorées, ou du moins très-négligées. L'habileté d'un général se réduisoit depuis long-tems à gagner le vent, et à profiter de la marée ; d'ailleurs il disposoit au hasard ou fort imparfaitement son armée, soit pour s'opposer à propos aux ennemis, soit pour les enfoncer, les couper, les doubler, les éviter, les forcer au combat, soit enfin pour les poursuivre. On n'auroit pu même y réussir qu'avec peine et beaucoup de confusion, faute de signaux clairs, précis et multipliés, suivant le besoin. Hormis quelques circonstances délicates, où des bâtimens légers portoient les ordres du commandant, il paroît que pour les désigner, on se contentoit de déployer certaines voiles, d'allumer des feux, et de tirer un nombre déterminé de coups de canons.

Ce fut seulement sous le règne de Louis XII, qu'on s'imagina de percer les côtés d'un vaisseau pour y placer des batteries; et il paroît que les premiers bâtimens qui eurent des sabords, furent *la Charente* et *la Cordelière*. Auparavant, quelques pièces de divers calibres, mises sans distinction sur le pont, à la proue, ou à la poupe, formoient toute l'artillerie d'un vaisseau. Le maniement n'en devoit être ni prompt, ni facile, puisque la flotte d'Angleterre, quoiqu'elle eût des bâtimens percés comme aujourd'hui, et l'escadre des galères de France, conduite par le baron de la Garde, ne tirèrent entre elles que trois cents coups dans une action de deux heures, » bien chaude, » selon Dubellay, et de si près, qu'à » peine pouvoit-on décharger notre ar- » tillerie. «

Ce combat naval fut le dernier du règne de Henri VIII, qui ne tarda point à faire la paix avec François I. Il promit

de rendre, dans l'espace de huit ans, Boulogne au monarque François, qui s'engagea de son côté à lui payer les arrérages d'un subside en sel de Brouage. Il le lui devoit, suivant le traité de Moore *, dans lequel sa valeur annuelle étoit estimée dix-huit mille écus (1). Cette condition prouve combien les Anglois avoient encore peu d'industrie pour se procurer les denrées de premier besoin par des échanges avantageux, et combien les productions de la France leur ont été, de tout tems, nécessaires, sur-tout celles de ses salines, qui deviennent pour elle des mines préférables aux trésors du nouveau monde. Les François prétendirent que ce subside n'étoit qu'une pension viagère, qui cessoit à la mort de Henri VIII. Leurs rivaux donnèrent une autre interprétation au sens des traités, et des conven-

* Du 30 juillet 1525.

(1) Rymer, t. 15, p 93.

tions (1) faites à ce sujet avec François I. On choisit des arbitres pour décider cette question, qui n'en étoit une qu'aux yeux de la jalousie nationale.

Le court règne, ou la minorité du fils de Henri VIII, fut agitée de troubles, dont la France crut devoir profiter, pour rentrer en possession de Boulogne et de son territoire. Afin d'empêcher d'y jeter du secours, Léon Strozzi chercha avec une escadre de quatre vaisseaux et de douze galères, à donner de l'inquiétude aux Anglois. Il s'approcha de leurs côtes, et parut ensuite à la vue de Guernesey. Le capitaine Winter vint l'y trouver. Il y eut une action, qui ne paroît pas avoir été décisive, puisque les historiens des deux nations diffèrent si fort entr'eux dans le récit de cet évènement (2). De Thou attribue sans balancer la victoire aux François, qui,

(1) On en trouve deux particulières de l'an 1530, dans le recueil de Rymer, t. 15, p. 266 et 360.

(2) Hume, hist. d'Angl. t. 9, p. 230, trad. fr.

selon un autre écrivain contemporain, prirent, brûlèrent, et coulèrent bas les vaisseaux de leurs ennemis (1). Ceux-ci assurent au contraire que Strozzi perdit dans ce combat mille hommes, abandonna plusieurs de ses galères, et ne put exécuter le projet qu'il avoit de s'emparer des îles de Jersei et de Guernesey. Le nombre de ses troupes, qui montoient à plus de deux mille hommes, fait aisément soupçonner ce dessein. S'il ne l'accomplit pas, on seroit tenté de l'attribuer au malheur attaché à sa maison (2).

Le nom du jeune roi, Edouard V, étoit moins un heureux présage pour l'Angleterre que ses bonnes qualités. A peine les eut-il montrées, qu'il mourut. Pendant son règne, le commerce fit des progrès, et la marine prit de nouveaux accroissemens. Les grandes pêches fu-

(1) Paul Emile Piguerre, Hist. de France, p. 44.
(2) Voyez la note XLVII.

rent encouragées, et celle de Terre-Neuve se trouva débarrassée des obstacles qui empêchoient les Anglois de s'y adonner. Ils commencèrent à trafiquer sur les côtes d'Afrique. Jean Cabot, qu'ils prétendoient leur avoir découvert celle de l'Amérique septentrionale, fut récompensé dans la personne de son fils Sébastien, qui se flattoit de trouver, par le nord d'Europe, ce passage, pour aller aux Indes orientales, depuis si recherché, et peut-être fort inutile.

La reine Marie, qui succéda à Edouard V, ayant épousé Philippe II, roi d'Espagne, cette union devint encore favorable aux progrès du commerce des Anglois par les liaisons qu'elle leur permit de former avec les riches possesseurs du Pérou et du Mexique. Cependant elle déplut à la nation, qui voyoit bien qu'une rupture avec la France en seroit la suite. Le monarque Espagnol, pour célébrer son triste hymen, arriva en Angleterre, escorté par

quarante vaisseaux de ligne. Malgré ces forces respectables, il eut, pendant sa traversée, tant de peur d'être rencontré par des armateurs François, qu'il faisoit éteindre la nuit tous les fanaux de sa flotte (1).

Marie, qui vouloit plaire à son nouvel époux, chercha d'abord à arrêter le succès de ces corsaires, qui avoient fait un grand nombre de prises dans la Manche. Elle s'en plaignit par l'organe de son chancelier. Ce ministre dit qu'il étoit surpris que les François entreprissent d'enlever des vaisseaux étrangers dans le Pas de Calais, dont la garde appartenoit à la reine sa maîtresse. Antoine de Noailles, ambassadeur de France, lui répondit que, sans approfondir le droit des Anglois, il pouvoit se plaindre à son tour, qu'ils s'acquittoient mal de leur devoir à ce pas-

(1) Ambass. et négociat. de Noailles, t. 1, p. 291.

sage,

sage, où la France avoit eu plusieurs bâtimens marchands enlevés par les Espagnols; » qu'après tout la mer étoit » large et commune, et que la force » seule en faisoit la seigneurie et pos- » session. (1) «

Cette réponse fière fit craindre à la reine que la France ne fût disposée à rompre avec elle, dans une conjoncture délicate, celle où le mécontentement des Anglois éclatoit de toutes parts. De nouvelles négociations rassurèrent la tranquillité des deux royaumes. Elle ne put être troublée que par l'amour de Marie. Cette princesse crut gagner le cœur insensible d'un époux ambitieux, en secondant ses desseins contre Henri II, son adversaire, qui venoit de perdre la bataille de Saint-Quentin. Elle équipa à ses propres frais une flotte de cent quarante voiles. Le

(1) Dépêche d'Antoine de Noailles, du 27 août 1555.

lord Clinton en prit le commandement, et se joignit, près de l'île de Wight, à trente vaisseaux Hollandois, fort supérieurs aux siens par leur grandeur et leur masse (1).

Avec ce renfort, Clinton s'approcha des côtes de Bretagne., et y débarqua onze mille hommes, qui prirent le Conquêt. Toute la province étoit menacée d'une invasion, et l'alarme devenoit générale, lorsque le brave Kaersimon vola au secours de son pays. En moins de douze heures, il rassemble douze mille hommes de milice, attaque les ennemis occupés au pillage, et taille en pièces leur arrière-garde. Vachem, qui commandoit les Flamands et les Hollandois, marin habile et expérimenté, fut du nombre des morts. Il avoit été abandonné par les Anglois, et coupé dans sa retraite. Clinton, espérant se venger de cet échec, se

(1) Dargentré, l. 12, ch. 63.

montra en plusieurs endroits de la côte; mais par-tout veilloit cette brave et généreuse noblesse, qui a toujours su allier la fidélité respectable due à son souverain, avec l'amour sacré de sa patrie, et concilier l'attachement à ses devoirs avec le zèle pour ses propres droits. De pareils défenseurs étoient aussi difficiles à surprendre qu'à vaincre. Les alliés ne tardèrent pas à s'en appercevoir, et ils se retirèrent. Avant de rentrer dans leurs ports, ils essuyèrent un coup de vent, qui les maltraita beaucoup. Ainsi cette entreprise, après leur avoir beaucoup coûté, et répandu l'alarme en France, fut pour eux infructueuse (1).

Il paroît que leur but étoit de s'emparer du port de Brest, dont la possession les auroit bien dédommagés de la perte qu'ils venoient de faire de Calais. Le duc de Guise, chargé d'en faire le siège,

(1) Dargentré, l. 12, ch. 62.

avoit ordonné à tous les armateurs de Saintonge, de Bretagne, de Normandie et de Picardie, de se mettre en mer, de donner chasse à tous les bâtimens ennemis, ensuite de se réunir dans le canal de Douvres, au commencement du mois de janvier *. Tout cela fut exécuté avec autant de bonheur que d'activité, et les corsaires François formèrent une flotte, qui vint se présenter devant le port. Elle en foudroya la principale défense, le fort du Risbank, dont la garnison se rendit prisonnière de guerre. Par cette perte, la ville se vit sans espoir d'être secourue, et elle ne tarda point à subir la loi du vainqueur. Si la reine eût rassemblé une seule escadre, il est certain que tous les vaisseaux de ces armateurs eussent été pris ou dissipés, et Henri II ne leur auroit pas dû la réduction de Calais; service signalé, dont le patriotisme François a droit de se glorifier.

* De l'an 1558.

HISTOIRE

DES PROGRÈS

DE

LA PUISSANCE NAVALE

DE L'ANGLETERRE.

LIVRE SECOND.

MARIE fut pénétrée d'une extrême douleur. » Qu'on ouvre mon cœur, s'é» crioit-elle sans cesse, on y trouvera » Calais «. La perte de cette place la précipita au tombeau *. Elle mourut

* Le 17 novembre 1558, âgée de 43 ans.

haïe de ses sujets, méprisée de toute l'Europe; et ce qui la tourmentoit le plus, négligée de son mari : le trône n'étant point un préservatif contre les dégoûts de l'hymen. Une princesse plus digne d'y monter, lui succéda, et ne pensa d'abord qu'à réparer les maux dont la prodigalité de Henri VIII son père, avoit été la cause. Elle y réussit par sa seule économie, sans pressurer son royaume, et sans en fouler les habitans par les funestes opérations d'une politique financière. Sa maxime favorite étoit que l'argent se trouvoit mieux placé dans la poche de ses sujets que dans son échiquier.

Quand les souverains sont économes, leurs sujets sont généreux. C'est alors que rien ne coûte à l'amour de la patrie, le plus puissant et le plus actif de tous les ressorts. Jamais, sous aucun règne, on ne vit tant d'efforts et de sacrifices de l'intérêt particulier, soit pour défendre l'état ou le venger, soit

pour tenter de nouvelles découvertes, ou étendre le commerce de la nation. Cavendish vendit une partie de ses biens, et en employa le prix à l'armement de plusieurs vaisseaux, avec lesquels il fit deux grands voyages, l'un à la mer du Sud, l'autre aux Indes Orientales. Des particuliers firent les frais de ceux de Jean Hawkins, qui força, l'épée à la main, les Espagnols de commercer avec lui, et imagina le premier l'infâme traite des nègres. Raleigh entreprit à ses dépens ces expéditions lointaines, dont l'issue lui fut dans la suite si funeste. Les voyages de Forbisher pour chercher le passage du Nord-ouest, devinrent aussi fort peu onéreux à la reine. Elle ne contribua même que pour soixante mille livres sterlings aux dépenses de la campagne de Lisbonne. Le comte d'Essex, Effingham, grand amiral, et les principaux officiers entrèrent pour des sommes considérables dans celle de Cadix. Drake

porta aux extrémités du monde la gloire du nom Anglois, sans épuiser le trésor public. Il gagna assez pour armer lui seul contre les rebelles d'Irlande, trois vaisseaux de guerre. Combien et avec quel empressement n'en équipèrent pas toutes les villes du royaume, lorsqu'il fut menacé d'une prochaine invasion par les Espagnols?

Enfin, pendant la longue durée du règne d'Elisabeth, la nation se porta vers l'objet principal pour lequel elle sembloit être née. La mer devint son élément. Tout-à-coup s'élevèrent dans son sein plusieurs amiraux célèbres. D'excellens matelots se trouvèrent bientôt formés, et les ports se remplirent de vaisseaux. Il ne resta plus qu'à créer une marine royale; et pour y parvenir, des arsenaux furent construits, des magasins pourvus, des munitions navales rassemblées, etc. Une si heureuse révolution fit décerner à Elisabeth les titres de Restauratrice de la gloire ma-

ritime de la nation, et de Reine des mers du nord (1).

Toujours guidée par les mêmes principes, elle ne fit aucun effort ruineux. La création d'une marine ne lui coûta que de l'économie et du tems. Loin de faire, comme ses prédécesseurs, venir des vaisseaux de Lubeck, d'Hambourg, de Gênes et de Venise, elle engagea ses sujets à en construire (2). Elle-même ordonnoit d'en mettre deux sur les chantiers tous les ans, et à ses propres frais : c'étoient-là ses palais, et ses seuls monumens (3). Elle choisit, pour son principal arsenal, Upnor, qu'on s'empressa de mettre à l'abri de toute insulte. Jean Hawkins, trésorier de la marine, célèbre navigateur, et Thomas Gresham, ce généreux négociant, fondateur de la Bourse de Londres, con-

(1) Guill. Cambden, annal. p. 86.
(2) Cambden, ibid.
(3) Voyez la note XLVIII.

tribuèrent beaucoup, soit par leurs avis, soit par leurs soins, à cette heureuse révolution.

On ne doit pas cependant juger de l'état de la marine Angloise de ce tems là, par celui où nous la voyons aujourd'hui. La comparaison ne seroit ni juste ni raisonnable. Le nombre, la grandeur et la force des vaisseaux sont toujours à proportion de l'étendue du commerce, des progrès de l'art nautique, et des moyens de l'ambition. A la mort d'Elisabeth, toute sa puissance navale consistoit en quarante-deux bâtimens de guerre, dont aucun ne pourroit actuellement entrer en ligne. Deux seuls étoient de mille tonneaux, et trois de neuf cents, tous montés de quarante canons. Trois autres de huit cents tonneaux portoient trente pièces d'artillerie; et le reste, depuis sept cents tonneaux, jusqu'à vingt, n'auroit pu résister à quelques-unes de nos frégates, ou même à nos corvettes. Dans le traité

d'alliance que cette princesse conclut * avec les Hollandois, ceux-ci s'engagèrent à lui fournir quarante vaisseaux, dont le moindre devoit être de quarante tonneaux ; ce qui prouve assez combien les forces maritimes des peuples de l'Europe étoient encore alors peu considérables.

L'alliance de l'Angleterre fut achetée chèrement par les Hollandois, qui lui engagèrent les villes de Flessingue, de la Brille et de Ramekens. Elisabeth exigea même que son ambassadeur eût le droit d'assister au conseil d'état des Provinces-Unies. Les secours que cette princesse donna aux calvinistes de France, n'avoient pas été plus désintéressés, puisqu'elle les obligea de la mettre en possession du Havre et de Dieppe. Elle porta secrètement le malheureux Montgommery à équiper une flotte pour soutenir les Rochel-

* Le 7 janvier 1578.

lois (1); ensuite défendit publiquement de prendre part à son entreprise, déclarant ce général et ceux qui l'accompagnoient, pirates, et ordonnant de les traiter comme tels. Ce honteux artifice ne lui réussit pas, et l'expédition manqua, autant par l'imprudence des officiers, que par leurs mauvaises manœuvres (2). Quoique leur général n'eût avec lui que dix vaisseaux frétés en Angleterre, et que les quarante-cinq ou cinquante autres de son armée, fussent de la Rochelle ou Hollandois (3), il fit néanmoins arborer à tous pavillon Anglois en arrivant sur les côtes du pays d'Aunis.

En désavouant cet armement, Elisabeth n'avoit pu en cacher ni l'objet, ni l'intérêt qu'elle y prenoit; mais

---

(1) Voyez la note XLIX.

(2) Fragment d'une lettre de Richard-Lane, datée de Londres, le 4 mai 1573, tiré d'un manusc. de la bibl. Cotton.

(3) Dupleix, hist. de Fr. t. 4, p. 655.

Charles IX se trouvoit hors d'état de se venger ; il se plaignit par foiblesse, et dissimula par impuissance. Une pareille conduite ne devoit pas être celle de Philippe II. Ce prince demanda justice des déprédations que François Drake avoit commises sur ses sujets dans le voyage qu'il venoit d'exécuter autour du monde. En vain la reine voulut-elle faire passer cela pour des représailles ; elle fut obligée de condamner cet officier à restituer des sommes assez considérables, que l'injuste monarque employa à la guerre des Pays-Bas, au lieu de les rendre aux véritables propriétaires. Quelques années après (1), Drake, autorisé par des ordres secrets, mit à la voile pour les îles du Cap-Verd, s'y empara de Saint-Yago, alla ensuite dans le golfe du Mexique, et se rendit maître de Carthagène et de la ville de Saint-Domingue. Delà il se porta sur

* En 1585.

les côtes de la Floride orientale, y brûla Saint-Augustin, et revint chargé de précieuses dépouilles. Cependant Philippe étoit moins irrité de ces expéditions dont il cherchoit à se venger en soulevant l'Irlande, que de l'envoi d'un corps de troupes Angloises en Hollande, et de deux traités qu'Elisabeth avoit conclus avec les Etats-généraux. Elle s'y engageoit secrètement à leur fournir des secours d'hommes et d'argent.

L'Espagne, appelée à l'empire des mers par son heureuse situation, et par tous les autres avantages que la nature lui a prodigués, avoit alors des forces navales supérieures à toutes celles de l'Europe. Le Portugal et ses riches possessions venoient d'être unis à ce royaume, dont le commerce paroissoit être désormais à l'abri des insultes des Turcs et des Barbaresques. La levée du siège de Malthe, et la défaite de Lépante réduisoient les premiers à ne plus sortir de leurs mers. Les derniers, de-

puis les pertes successives des célèbres Barberousse, Dragut et Caramustapha, avoient cessé de troubler le monarque Espagnol, qui pouvoit diriger sans crainte tous ses efforts contre l'Angleterre. Il ne retardoit sa vengeance que pour tâcher de la rendre aussi sûre qu'éclatante.

Informée des projets de son ennemi, Elisabeth fit partir Drake avec trente vaisseaux, pour détruire ceux des Espagnols, et enlever leurs provisions. Cet intrépide général se présenta devant Cadix *; il y força l'entrée de la baye, sous le canon même des forts et des galères, prit ou brûla un grand nombre de bâtimens, dont le port fut évalué à dix mille tonneaux. Les dangers qu'il courut dans cette occasion, furent imminens. Aussitôt que les ennemis perdoient l'espoir de conserver un vaisseau, ils y mettoient le feu, et

* Le 19 avril 1587.

le poussoient sur la flotte Angloise. Celle-ci avoit quelquefois bien de la peine à s'en défendre, sur tout lorsque le reflux le portoit au milieu d'elle. Drake, content de ses premiers succès, voyant d'ailleurs le péril augmenter, crut qu'il étoit tems de se retirer (1). Il emmena avec lui six navires appartenans aux Espagnols, dont la perte fut évaluée à cent soixante-dix mille écus d'or (2). Au retour, avant de doubler le cap Saint-Vincent, l'amiral Anglois s'empara de trois forts qui le défendoient, détruisit le long de la côte toutes les barques ou petits bâtimens, jusqu'à l'embouchure du Tage. S'appercevant que Santa-Cruz ne se disposoit pas à en appareiller avec son armée navale, il se porta aux Açores, où il fit une riche prise. A peu près au même tems, Cavendish entroit dans

(1) Hist. gén. des voyages, t. 1, p. 291.
(2) Fam. Strada, de bell. Belg. l. 9, t. 2, p. 392.

la mer du Sud, par le détroit de Magellan. Il ravagea successivement et sans obstacle les côtes du Chili, du Pérou et du Mexique, causant par-tout de grands dommages aux sujets de Philippe.

Ce prince, toujours plus irrité, ne se proposoit rien moins que de détrôner Elisabeth et de s'emparer de ses états. Avant de mettre en œuvre ses moyens, il voulut savoir l'avis de ses ministres. Idiaquez, un des plus sages, ne lui cacha aucun des obstacles qui s'opposoient à l'exécution de ses vastes projets. Il lui représenta que la marine des Anglois, redoutable par elle-même, seroit encore renforcée par les vaisseaux des provinces révoltées; et que la flotte d'Espagne, quelque nombreuse qu'elle pût être, seroit toujours bien inférieure à celle qu'elle auroit à combattre. Par des efforts étonnans, Philippe s'assura bientôt de la supériorité, et n'en devint que plus ardent à poursuivre son entreprise. Persuadé que

l'Angleterre étoit un pays ouvert et réduit à ses défenses naturelles, il comptoit qu'une bataille sur mer, et une sur terre, décideroient entièrement de son sort (1).

Cela étoit alors vrai, comme il l'est encore aujourd'hui; mais il falloit d'abord que la mer et les vents lui fussent favorables. Il importoit ensuite d'avoir un bon plan de descente. Philippe consulta sur cet objet deux transfuges Anglois, Guillaume Stanley et Roland Yorc (2). Le premier fut d'avis qu'on débarquât en Irlande, et qu'on y fortifiât Waterford, d'où le passage en Angleterre étoit aisé. Il ne demandoit que six mille hommes bien armés, et pourvus de trois mois de vivres, pour conquérir ce royaume. Le second pensa qu'avant d'y entrer, on devoit profiter des dispositions favorables des Ecossois,

---

(1) Watson, hist. de Philippe II, l. 21, ann. 1587.
(2) Cambden, p. 493, 494.

se joindre à eux, et se saisir de l'île de Wight ou de quelque autre poste. L'un et l'autre de ces projets furent rejetés, et le monarque Espagnol se déclara pour celui de Farnèse et de Santa-Cruz, qui lui persuadèrent de choisir Flessingue (1) pour le rendez-vous général de ses forces navales.

Philippe croyoit être assuré par elles d'une victoire sur mer, et faciliter l'autre sur terre par le soulèvement des catholiques d'Angleterre. Sixte V, qui occupoit dans ce tems la chaire de S. Pierre, parut seconder ses vues ; il lui promit un subside d'un million d'écus d'or, dès le moment que la descente auroit été effectuée (2). Il fulmina une bulle contre Elisabeth, dans laquelle ses sujets furent déliés du serment de fidélité. Un pareil attentat n'étoit cependant qu'un jeu de la part du pontife dissimulé.

---

(1) Fam. Strada, hist. Belg. l. 9, p. 399, 400.
(2) Strada, l. 9, p. 398.

Il n'auroit pas moins été fâché du succès de sa propre bulle, que du paiement d'une somme qu'il étoit bien résolu de ne jamais acquitter. Il favorisoit secrètement la reine, et l'avertissoit des desseins de son ennemi. Sixte ne désaprouva même qu'en public le meurtre de Marie Stuart, cet horrible forfait, la tache indélébile d'un beau règne. Le monarque Espagnol se déclara le vengeur de cette innocente princesse (1), victime d'une jalousie infernale et d'une animosité barbare. En conséquence, il espéra engager Jacques, fils et unique héritier de l'infortunée reine d'Ecosse, à se joindre à lui. Ce prince ne se laissa point éblouir par des offres avantageuses, et se contenta de répondre qu'il » n'attendoit point d'autre traitement » de Philippe, que celui promis par Po- » liphême à Ulysse, d'être mangé le » dernier de ses compagnons (2). « Ce

(1) Voyez la note L.

(2) Cambden, p. 518.

propos paroît mieux placé, comme un historien le rapporte (1), dans la bouche d'Elisabeth elle-même, exhortant Jacques à ne point prêter l'oreille aux propositions insidieuses du roi d'Espagne.

Désespérant d'avoir le fils de l'infortunée Marie pour allié, Philippe supposa que cette princesse, héritière naturelle du trône d'Angleterre, avoit fait, avant de mourir sur l'échafaud, un testament en sa faveur. Il n'ignoroit pas qu'un pareil titre ne lui donnoit aucun droit ; mais c'étoit un prétexte pour attaquer Elisabeth. Les préparatifs qu'il fit contre elle, furent aussi longs qu'immenses. On y employa, selon les uns, trois ans ; et sept, selon d'autres. La Biscaye, la Castille, le Portugal et l'Andalousie se disputèrent l'honneur de fournir à leur souverain des galions, dont la grandeur et la force surpas-

(1) Strada, p. 407.

soient tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors. On en remarquoit plusieurs de douze cents tonneaux. Les équipages y étoient sur le pont à l'abri de la mousqueterie. Les œuvres mortes de ces navires sembloient être à l'épreuve du canon, à cause des poutres épaisses dont elles avoient été doublées. Les mâts, extérieurement couverts de cables et de cordages, enduits de goudron, devoient rendre inutile l'artillerie des ennemis. On avoit pratiqué de grands appartemens, des chapelles, des tours, etc., dans ces bâtimens qu'à peine trois cents rameurs pouvoient faire mouvoir (1). Huit étoient montés de cinquante canons, la plupart de bronze. Cinq d'une autre forme avoient le même nombre de pièces. Vingt caravelles composoient l'escadre légère de cette armée, forte de cent cinquante-deux voiles, et à laquelle on s'empressa trop tôt de donner

(1) Thuan. hist. ad ann. 1588.

le surnom d'Invincible. Cette espèce de rodomontade, qui, au premier coup-d'œil, paroît assez indifférente, mérite cependant d'être blâmée. Elle étoit capable d'inspirer, soit aux chefs, soit aux soldats, une présomption aveugle et une fausse sécurité, au lieu du courage et de la prudence. Les mots seuls font toujours sur le commun des hommes une vive impression, que la raison et l'expérience effacent difficilement.

L'esprit de la nation se faisoit encore appercevoir dans le nom que chaque vaisseau portoit. Douze étoient consacrés aux Apôtres, vingt-un se trouvoient distingués par les différens surnoms de la sainte Vierge, les noms de ses fêtes, et ceux des églises où on l'honoroit d'un culte particulier. Pour ne point s'attirer l'indignation du ciel, les Espagnols avoient défendu de recevoir aucune femme à bord de leur flotte; mais ils la laissoient suivre par des bâtimens remplis

de courtisanes, qui les avoient frétés à leurs dépens.

Les équipages de cette flotte formoient un corps de huit mille sept cents matelots et de deux mille esclaves ou forçats. Les troupes destinées au service de la marine, et cinq régimens d'infanterie pour le débarquement, montoient ensemble à près de vingt-deux mille hommes, sans y comprendre les officiers et trois cents quatre-vingt-cinq gentilshommes volontaires. Peut-être attendoit-on moins de la valeur de ceux-ci, que du zèle de cent moines sous les ordres de Martin d'Alarçon, revêtu de la dignité de vicaire général du saint office. C'étoit lui qui devoit dégager les Anglois du serment de fidélité, et déclarer leur souveraine illégitime et usurpatrice.

Cette flotte, la plus puissante qu'on eût encore vue, étoit très bien approvisionnée, et abondamment pourvue de tout, excepté de bons matelots et d'habiles

généraux.

généraux. Alvarès de Baçam, marquis de Santa-Cruz, avoit d'abord été nommé pour la commander : et on ne pouvoit mieux choisir. Ce général s'étoit signalé à la bataille de Lépante ; il avoit remporté aux Tercères deux victoires sur les flottes de France et d'Angleterre, destinées à soutenir les prétentions d'Antoine de Bragance au trône de Portugal. Enfin il venoit tout récemment de triompher d'Edouard Drake, frère du fameux amiral de ce nom. Mais injustement accusé d'une coupable lenteur par le jeune Antoine de Leve, Santa-Cruz fut traité si durement par Philippe, qu'il en mourut bientôt après de douleur (1). Pour le remplacer, ce prince, oubliant ce que lui avoit déja coûté l'incapacité d'un de ses amiraux (2), jeta les yeux sur le duc de Médina Sidonia, courtisan riche et accré-

(1) Strada, p. 411.
(2) Voyez la note LI.

dité, plus distingué par l'éclat de sa naissance, que par ses talens ou ses services (1). L'intrigue sait se passer des uns, et créer les autres à volonté et suivant ses besoins, le palais des rois n'étant que trop souvent celui de l'illusion et de l'imposture.

Le commandement des forces de terre étoit réservé au duc de Parme, Alexandre Farnèse, moins célèbre par ses victoires et ses conquêtes, que par son habileté et sa science dans les manœuvres de guerre. Ce général avoit fait de grands préparatifs pour recevoir la flotte qui devoit l'escorter. Tout étoit en mouvement dans les Pays-Bas où il commandoit. Des navires frêtés à Brème, à Hambourg, etc., y arrivèrent en foule. On fit venir de Gènes d'habiles constructeurs (2): on avoit rassemblé des munitions immenses; rien ne sembloit échapper à la pré-

---

(1) Thuan. hist. t. 3, edit. Genev. p. 248.
(2) Strada, p. 406.

voyance de Farnèse : tout, jusqu'aux bois nécessaires à la construction des ponts, à fermer l'entrée des ports, à élever des forts ou des retranchemens, etc., avoit été transporté à Nieuport, lieu de l'embarquement. Pour épargner les charrois, et accélérer les transports, on creusa plusieurs canaux, entre autres, celui d'Ypres. Tant d'ouvriers y furent employés, qu'en peu de tems il devint navigable. Le dessein du duc de Parme étoit de conduire par là ses bâtimens de transport, depuis Gand et Anvers, jusqu'à Bruges, et d'attendre dans cette dernière ville, l'arrivée du duc de Médina-Sidonia, pour le joindre avec ses propres troupes (1). Elles formoient un corps de vingt-huit mille hommes, parmi lesquels on comptoit mille Ecossois et Irlandois, persécutés ou mécontens (2).

---

(1) Thuan. hist. ad ann. 1588.
(2) Strada, p. 418.

A la vue d'un si grand appareil de forces, au milieu de tant de préparatifs, et malgré les avis réitérés de la cour de France, Elisabeth ne croyoit pas l'orage si près de fondre sur son royaume, et elle comptoit toujours sur le succès d'un congrès que les Espagnols ne lui avoient proposé que pour la mieux surprendre. Son ministre, François Walsingham, s'apperçut enfin de leur dessein ; il en suspendit d'une année l'exécution, en faisant protester toutes leurs lettres de change sur la banque de Gènes. Cet expédient lui fut suggéré par un banquier de Londres, qui le fit réussir avec autant de secret que d'habileté (1). Une pareille opération est remarquable dans un tems où les Etats de l'Europe n'étoient point encore tourmentés par cette fureur d'agiotage, si pernicieux à la population et à l'agriculture, si favorable au luxe et à la dépravation des mœurs.

(1) Mem. de Burnet, t. 3, p. 63.

Quoique les préparatifs de défense fussent lents en Angleterre, ils n'en furent pas moins efficaces, parce qu'ils étoient fournis par le patriotisme, et employés avec autant de prudence que d'habileté. Tout l'argent dont l'Etat eut besoin dans cette circonstance, fut prêté sans intérêt ; la noblesse fournit quarante-trois vaisseaux, dont elle paya le frêt et l'armement (1). La seule ville de Londres équipa à ses frais trente-huit bâtimens, parmi lesquels on en remarquoit un de trois cents tonneaux. Elisabeth en arma trente-quatre, dont le plus fort (2) étoit de onze cents tonneaux et de quarante pièces de canon. Le reste de la flotte ne montoit qu'à quarante-deux navires, dont la totalité du port ne s'élevoit pas au dessus de sept mille huit cents soixante-dix tonneaux. On peut juger par là quelle étoit à cette époque la puissance maritime de

(1) Guill. Monson, mém. p. 267.
(2) Le Triumph.

l'Angleterre (1), et quels ont été depuis ses progrès. Nous ne faisons pas mention de quelques vaisseaux destinés seulement à la garde des côtes, ou à servir à la découverte; ils n'étoient comparables qu'à nos plus frêles barques, ou à nos chaloupes.

Cette armée navale, l'unique ressource de l'Angleterre, et si inférieure à celle d'Espagne, avoit néanmoins un grand avantage, celui d'être commandée par des chefs habiles. Les Drake, les Hawkins, les Forbisher, noms qui illustrent les fastes de la marine Angloise, étoient à la tête des différentes escadres ou divisions, et obéissoient tous à Charles Howard, comte de Nottingham, grand amiral, qui descendoit de l'auguste maison des Plantagenets. Il avoit été ambassadeur extraordinaire en France, et général de la cavalerie dans la guerre d'Ecosse; il n'avoit encore commandé qu'une escadre de dix

(1) Voyez la note LII.

vaisseaux; mais une flotte composée de cent cinquante voiles, et chargée de conduire Anne d'Autriche dans les états de l'empereur son frère, fut forcée par cette escadre, de baisser les pavillons Impériaux et Espagnols devant celui d'Angleterre. Si Howard n'avoit pas beaucoup d'expérience, il eut du moins la sagesse d'y suppléer, en prenant dans les occasions essentielles l'avis du fameux Drake, son vice-amiral, le plus grand, le plus intrépide et le plus fortuné marin de son siècle (1).

Les Hollandois n'oublièrent pas les précautions qu'exigeoit d'eux cette conjoncture alarmante (2). A la vérité, ils n'avoient rien à craindre de l'approche des galions ou galéaces, à cause des bas-fonds qui environnent leurs côtes; mais ils appréhendoient que le duc de Parme ne fît quelque entreprise avec

(1) Voyez la note LIII.
(2) Grotius, ann. Belg. p. 120.

ses petits bâtimens, dont le nombre étoit très-considérable. Ces nouveaux républicains équipèrent aussitôt une flotte de quatre-vingt-dix voiles, et en fixèrent la croisière, depuis l'embouchure de l'Escaut, jusqu'au pas de Calais; ce qui, joint au défaut de matelots (1), empêchoit le général Espagnol de se mettre en mer. Ils détachèrent ensuite l'amiral Lonck avec vingt-cinq vaisseaux, pour aller se réunir à l'escadre Angloise de Henri Seimour, qui étoit en station entre Douvres et Calais. Justin de Nassau, amiral de Zéelande, qui bloquoit l'entrée de l'Escaut, vint aussi se joindre à eux, et leur amena un renfort de trente-cinq bâtimens de guerre.

Le duc de Parme s'imaginoit qu'à l'approche de l'armée navale d'Espagne, toutes ces escadres se dissiperoient

---

(1) Cambden, p. 514, 515. ad ann. 1588. Thuan. hist. ibid.

promptement; mais quelle dut être sa surprise, lorsqu'il apprit tous les malheurs qu'elle avoit essuyés? Les retards ordinaires à tous les grands préparatifs, sur-tout à ceux de la cour de Madrid, avoient empêché le duc de Médina-Sidonia d'appareiller de Lisbonne avant le premier de juin. A peine eut-il doublé le cap Finisterre, qu'une tempête dispersa sa flotte: malheureux présage de tout ce qui devoit lui arriver. Plusieurs de ses vaisseaux furent sur le point de périr par l'ignorance de leurs pilotes, et la maladresse de leurs matelots. Cependant ils parvinrent, malgré toutes sortes d'avaries, au port de la Corogne. Trois seulement ne s'y rendirent pas. Un forçat Anglois, nommé Gwin, ayant trouvé le moyen de rompre les fers de ses compagnons, s'étoit emparé avec leur secours du bâtiment sur lequel il se trouvoit, et ensuite des deux autres; ils

furent tous trois conduits en France (1).

Après avoir radoubé et regréé ses vaisseaux, Médina-Sidonia mit à la voile, et arriva dans la Manche *. Appercevant les côtes d'Angleterre, il prit le cap de Ram, près de Plymouth, pour celui de Lézard. Se trouvant à la vue de cette ville et de la flotte Angloise, il assembla un conseil de guerre, en présence duquel il ouvrit les paquets de sa cour. Ils contenoient l'ordre précis de ranger les côtes de France, d'aller en Flandres pour se joindre à Farnèse, ensuite d'entrer dans la Tamise et d'attaquer Londres. Le vice-amiral Récalde opina de profiter du vent de Sud qui souffloit alors, pour tomber avec avantage sur les ennemis, ajoutant qu'infailliblement toutes leurs forces de terre et de mer se portant sur Plymouth, le duc de Parme passeroit sans obstacle.

---

(1) Cambden, p. 509. Thuan. hist. ibid.
* Le 19 juillet 1588.

Sidonia, désespérant de surprendre l'ennemi, qui avoit été averti de son arrivée par un pirate Ecossois, et réfléchissant sur ce qu'il s'étoit déja trop écarté, dans sa route, des instructions de son maître, ne se rendit point à l'avis de son vice-amiral : il mit son armée en bataille, et s'avança dans la Manche.

Les Anglois ne le quittèrent pas, et eurent avec l'arrière-garde Espagnole, un premier engagement, que Récalde soutint avec plus de gloire que de succès. Il dut son salut à Sidonia et à Antoine de Leve, qui le dégagèrent. Partagés en différentes escadres, les Anglois, d'abord si timides, s'enhardirent, et commencèrent à harceler de toutes parts l'ennemi dans sa marche, avec des bâtimens qui avoient l'avantage de la légéreté. Ceux des Espagnols étoient de lourdes masses, qui, loin de prendre aisément le vent, alloient à peine vent arrière. Leur grande élévation les met-

toit souvent en danger d'être coulés bas par le canon des navires Anglois, qui, étant de bas bord, ne perdoient aucun de leurs coups, au lieu que les boulets de leurs adversaires étoient tirés en l'air.

Howard étoit convenu avec Drake que le vaisseau de ce vice-amiral auroit seul des feux pendant la nuit. Cet officier oublia cet ordre, et ne fit point le signal. Le général Anglois, trompé en conséquence par le fanal de Médina-Sidonia, gouverna sur lui, et se trouva le matin au milieu de la flotte de cet amiral. Hugues Moncade, un des meilleurs capitaines Espagnols, vouloit qu'on attaquât ce bâtiment; mais le duc, prétendant en cela s'écarter de ses ordres, le laissa échapper. Un galion, qui portoit l'argent de l'armée, ne fut pas si heureux, il tomba, peu de jours après, entre les mains de Drake, dont la vigilance égaloit le courage. Un autre moins riche n'eut pas un meilleur

sort. Enfin, un troisième s'échoua sur les côtes de France, près du Havre-de-Grace. Dans trois différentes rencontres, rien ne parut favoriser les armes de Philippe.

L'amiral de ce prince, arrivé au pas de Calais, presse Farnèse de voler à son secours : ce général ne le pouvoit pas, sans exposer son armée ; aussi résista-t-il constamment à toutes les sollicitations de Sidonia. Celui-ci se détermine à mouiller près des côtes de France. Huit brulots, lancés par les Anglois au milieu des ténèbres de la nuit, jettent la consternation parmi ses équipages. On n'attend point ses ordres ; des vaisseaux se laissant aller au gré des vents, vont se briser sur le rivage ; plusieurs, tombant les uns sur les autres, font de funestes abordages, et coulent à fond. Ceux qui échappent, se divisent en petites escadres, et gagnent à pleines voiles la haute mer. Dans cet affreux désordre, le bâtiment de Moncade,

n'ayant plus de gouvernail, va s'échouer. Attaqué par plusieurs pinasses Angloises, il se défend avec vigueur, et ne tombe au pouvoir des assaillans, que quand son valeureux capitaine est blessé à mort. Pimentel se bat pendant six heures contre vingt-cinq navires Hollandois, et ne se rend qu'après avoir vu tuer presque tout son équipage. Le reste de la flotte se rallie, et jette l'ancre devant Gravelines. Howard, Seymour et Lonck, avec toutes leurs forces réunies, ayant le double avantage du vent et de la marée, viennent fondre sur cette malheureuse armée : foudroyée par un feu terrible d'artillerie, elle perd encore trois galions et deux grands vaisseaux; treize sont coulés à fond, ou obligés de s'échouer. Ce fut alors que Médina-Sidonia, désespérant du succès de son expédition, ne chercha plus à se joindre au duc de Parme, et ne pensa qu'à sa retraite. De combien de nouveaux malheurs ne fut-elle pas accompagnée !

Une horrible tempête, qui dura trois jours, mit le comble à tant de désastres. La crainte d'être attaqués dans leur retraite, avoit engagé les vaisseaux Espagnols à serrer leur ligne, ce qui les fit pour la plupart choquer les uns contre les autres si vivement, que plusieurs furent submergés. Ceux qui purent résister à ces terribles abordages, et aux efforts réunis des vagues et des vents, se dispersèrent; mais comme leur mâture étoit trop élevée, quelques-uns la perdirent, et vinrent se briser contre les rochers de Norway, ou sur les côtes d'Ecosse. Les Anglois auroient achevé de détruire cette malheureuse flotte, si Howard, trouvant toutes ses provisions épuisées, n'eût été obligé de ramener la sienne aux Dunes.

Le calme étant survenu, Médina-Sidonia fit la revue de ses forces, et se trouva n'avoir plus que cent vingt voiles. De l'avis du conseil de guerre, il prit

la route d'Espagne, en doublant les Orcades, et entra dans la mer d'Irlande. Au bout de six jours, il fut surpris, pendant la nuit, d'une nouvelle tempête, qui ne finit que le lendemain à midi. Un coup de vent d'Ouest poussa vingt-sept de ses vaisseaux sur les bas-fonds et les rivages d'Irlande : on en compta plusieurs qui vinrent s'y fracasser. Les soldats et les matelots, échappés à la rage des flots, n'eurent pas longtems à s'applaudir de ce bonheur ; ils furent bientôt mis à mort, au nombre de deux cents, par ordre du vice-roi. Huit cents autres, qui venoient de débarquer, ayant appris cette nouvelle, remontèrent aussitôt sur les débris de leurs vaisseaux, avec lesquels ils périrent tous. Pour excuser cette action barbare, on prétendit qu'il auroit été dangereux d'user de clémence envers un si grand nombre d'ennemis, dans un pays où il y avoit tant de catholiques

Romains, mécontens et prêts à se révolter (1); mais de quel secours auroient pu leur être des malheureux sauvés tout récemment du naufrage, et renfermés dans d'étroites prisons? Le roi d'Ecosse fut plus humain: il renvoya au duc de Parme, du consentement même d'Elisabeth, tous ceux que la tempête avoit jetés sur les côtes de son royaume.

Le duc de Médina-Sidonia, après avoir lutté contre bien des dangers, arriva en Espagne, où il fut suivi des débris de sa flotte. A peine fut-elle arrivée, que le feu prit à deux grands galions, et les réduisit en cendres. Peu de tems après, sept autres périrent par le même accident. Les Espagnols ne comptent pas vraisemblablement la perte de ces bâtimens, parmi les trente-deux qu'ils assurent que cette campagne leur coûta (2). Leur récit n'est point conforme à

(1) Cambden, ad ann. 1588. Grotius, ann. Belg. p. 123.

(2) Jean de Ferréras, hist. d'Espagne, p. 15.

celui des Anglois, qui réduisent à quarante-six le nombre des vaisseaux qui se sauvèrent (1). Le président de Thou ne parle même que de trente-trois.

On ne s'accorde pas davantage sur la perte des hommes ; les vaincus ne la portent qu'à dix mille, tandis que leurs adversaires la font monter beaucoup plus haut. On ne prononcera pas sur ce dernier calcul ; mais à l'égard du premier, je crois que le témoignage des Espagnols doit être rejeté, comme étant formellement contredit par les détails qu'ils nous ont eux-mêmes transmis.

Les trésors de Philippe II sembloient avoir été épuisés pour l'armement de sa flotte : on en évaluoit les frais à cent vingt millions de ducats, c'est-à-dire, environ deux cent quatre-vingt millions tournois. Cette somme est exorbitante

---

siècle XVI, ann. 1588. Strada, l. 9, t. 2, p. 422.

(1) Lédiard, hist. nav. l. 2, ch. 25.

pour un tems où la masse du numéraire n'égaloit pas celle d'aujourd'hui. Il est donc permis de douter de la vérité de ce fait, quoique de Thou l'ait rapporté comme lui ayant été certifié par Bernardin de Mendoza, ambassadeur d'Espagne à la cour de France.

Toute la perte des Anglois se réduisit, selon eux, à un seul vaisseau, et à cent hommes, qui en composoient tout l'équipage : cela n'est pas vraisemblable. Ils avoient essuyé plusieurs combats particuliers, et la même tempête, qui avoit fait périr sur les côtes d'Ecosse et d'Irlande une partie de la flotte Espagnole. Si Elisabeth chercha à cacher ce qu'il lui en avoit coûté pour être délivrée de ce formidable armement, elle sut du moins se dédommager de cette espèce de contrainte, en faisant éclater sa joie d'une manière peu décente, et mettant de l'ostentation dans un triomphe qu'elle devoit aux élémens (1).

(1) Voyez la note LIV.

Philippe montra plus de grandeur d'âme, quand, occupé à dicter une lettre, on lui apprit le désastre de son armée ; il ne discontinua que pour dire : » Je l'avois envoyée combattre les An- » glois, non les vents et les flots «. Ces paroles mériteroient notre admiration, si le courage d'un souverain consistoit à se montrer insensible, lorsque ses sujets périssent pour lui ; et ne doit-il pas prévoir qu'il y a des flots et des vents sur l'Océan ? Le président de Thou rapporte que le duc de Médina-Sidonia fut disgracié, et qu'il eut ordre de ne plus paroître à la cour (1). Strada et Ferréras assurent le contraire. Suivant ce dernier, le roi écrivit au duc une lettre de remercîment, dans laquelle il reconnoît que ce qui dépend des élémens ne peut jamais être imputé aux hommes (2). Diégo de Valdez, qui avoit porté l'amiral Espa-

---

(1) Voyez la note LV.

(2) Ferréras, hist. d'Espagne, supr. cit.

gnol à s'écarter des instructions de son maitre, fut à son retour condamné à une prison perpétuelle dans le château de Saint-André. Philippe se contenta de cette punition, et sembla ne se rappeler son infortune, que pour ordonner aux prélats de son royaume, de faire rendre au ciel des actions publiques de grâce. La consternation étoit néanmoins générale, et chacun avoit à pleurer un époux, un père ou un fils, enfin ses plus proches parens; tout étoit en deuil. Le roi, qui auroit dû le prendre et ne le quitter jamais, en abrégea la durée, cherchant sans doute à imiter la conduite du sénat de Rome, après la bataille de Cannes; mais ce qui étoit héroïque chez l'un, cessoit de l'être chez l'autre. Ce prince ne vouloit que soulager son orgueil, blessé par le spectacle de ces marques lugubres de sa honte.

Cependant Philippe s'empressa d'écrire au pape, qu'il étoit en état de réparer ses pertes dont il avoit dissimulé

d'abord toute l'étendue. Le chevalier Carre, envoyé secret d'Elisabeth auprès de ce pontife, l'en instruisit. Au premier récit de ce ministre Anglois, Sixte ne put contenir sa joie, et cacher long-tems ses desseins ambitieux; il dit tout bas à son neveu : » Le royaume de Naples est à » nous(1). « Mais Rome esclave, livrée au despotisme de la foiblesse, le plus insensé de tous, ne pouvoit projeter sans délire, ce que Rome libre, exerçant elle-même le despotisme de la force, exécutoit avec sagesse.

La perte de l'armée navale que Philippe vouloit employer à l'invasion de l'Angleterre, est une époque trop remarquable dans l'histoire navale de ce royaume, pour ne pas s'y arrêter. Le chevalier Guillaume Monson a fait sur cet évènement des réflexions si judicieuses, que je crois devoir les rapporter. » Lorsque le duc de Médina-Sido-

(1) Grég. Leti, vie d'Elisabeth, t. 2, p. 280.

» nia, dit l'amiral Anglois, fut informé de
» l'état de notre flotte, il n'est pas étonnant qu'il se soit promis de nous surprendre, encore moins qu'il l'ait tenté.
» Si son entreprise eût réussi, il en auroit retiré de grands avantages. Nos
» forces navales détruites, il étoit le
» maître de la descente, l'objet essentiel de celui qui fait une invasion.
» Quand même le succès auroit été tel
» qu'il desiroit, il étoit toujours coupable d'avoir transgressé ses ordres. Une
» action heureuse à la guerre ne justifie
» point une démarche blâmable en elle-même, qu'un revers ne manque jamais d'aggraver.

» Si les instructions de Philippe
» avoient été suivies, la flotte Espagnole rangeoit les côtes de France,
» arrivoit au pas de Calais, sans que
» nous en eussions été informés, et
» avant que nos vaisseaux, qui mouilloient dans la rade de Plymouth,
» nous eussent pu secourir, à cause de

» leur éloignement. Quoique le duc de
» Parme ne fût pas alors prêt, il auroit
» eu le tems de se préparer. Trente bâti-
» mens Hollandois n'étoient pas en état
» d'empêcher sa jonction avec Médina-
» Sidonia. Dès qu'elle auroit été faite, la
» descente seroit devenue très-facile; et
» on laisse à penser quelles en auroient
» été les suites. Mais la Providence vou-
» lut que les flottes se rencontrassent,
» que l'ennemi fût battu, qu'il perdit ses
» ancres dans la rade de Calais; que le
» duc de Parme ne pût le joindre; enfin
» qu'ils fussent jetés sur les côtes d'E-
» cosse et d'Irlande.

» A la vérité, continue le même ami-
» ral, nous vainquîmes; mais nous
» eussions pu retirer de plus grands avan-
» tages de la victoire. Par sa défaite,
» tous les desseins de l'ennemi étoient
» avortés, et toutes ses espérances trom-
» pées. Le duc de Médina-Sidonia,
» déterminé par son confesseur à se
» rendre, si on l'eût attaqué au pas de
» Calais,

» Calais, auroit entraîné vraisembla-
» blement, par son exemple, le reste
» de son armée. Malheureusement nous
» le laissâmes échapper; faute qu'on ne
» doit pas imputer à la négligence de
» notre amiral : le manque de poudre
» et de boulets en fut l'unique cause, et
» nous obligea de revenir. On perdit
» encore une autre occasion favorable,
» en pensant trop tard à envoyer une
» partie de notre flotte dans les ports
» d'Irlande. Les Espagnols, se trouvant
» forcés de prendre cette route, il ne
» nous eût pas été difficile d'en venir à
» bout, après tous les malheurs qu'ils
» avoient essuyés (1).

Elisabeth chercha bientôt à s'en prévaloir : elle obtint facilement de son parlement deux subsides à la fois, et les employa à des préparatifs de vengeance. Elle augmenta ses forces navales, assigna pour leur entretien jusqu'à

(1) Mém. de Guill Monson, p. 157.

neuf mille livres sterlings (1), et mit à la mer plusieurs escadres commandées par des chefs habiles. Elle contribua cependant peu aux frais de l'armement, qui étoit sous les ordres de Drake et de Norris (2). Ces deux généraux, profitant de la retraite de Médina-Sidonia, parurent à la vue des côtes d'Espagne, et y répandirent la terreur. Les Hollandois vinrent les y joindre, et portèrent par-là leur flotte à quatre-vingts voiles. Elle devoit servir à faire monter sur le trône de Portugal Antoine de Bragance, et l'équipement en étoit dû aux vives sollicitations de Sixte V, qui vouloit se débarrasser de la pension qu'il faisoit à ce prince infortuné ; mais cet important objet ne fut point rempli. Drake qui commandoit les forces de mer, vouloit qu'on

(1) Cambden, ad ann. 1590.

(2) Mém. de Birch, t. 1, p. 61.

attaquât tout de suite Lisbonne. Norris, général des troupes de terre, fut d'avis de débarquer à la Groyne ; ce qui donna le tems aux Espagnols de se préparer. L'amiral Anglois n'ayant pas remonté le Tage comme il l'avoit promis, l'attaque de Norris n'eut d'autre succès que de saccager les fauxbourgs de cette ville. L'armée se rembarqua, et l'on fit voile pour les côtes de Galice. L'incendie de Vigo et la prise de la basse ville de la Corogne n'empêchèrent pas le mécontement des alliés : ils se brouillèrent entre eux au sujet du fret des navires, que les Anglois s'étoient engagé de payer aux Hollandois. Ceux-ci même furent renvoyés avant la fin de l'expédition, qui coûta aux uns et aux autres plus de six mille hommes, tués ou morts de maladie. Cette perte ne dédommageoit cependant pas Philippe des siennes. Ce prince dut alors se rappeler le discours du sage Idiaquez, dans lequel il lui avoit annoncé que si sa grande entre-

prise échouoit, Elisabeth ne redoutant plus rien pour ses Etats, joindroit ses vaisseaux à ceux des provinces révoltées des Pays-Bas, et causeroit beaucoup de dommage aux possessions Espagnoles, tant en Europe, qu'en Amérique.

Les trésors que l'Espagne tiroit de cette dernière partie du monde, lui étoient d'une trop grande ressource, pourqu'Elisabeth ne cherchât point à les intercepter. Ce fut dans cette intention qu'elle équipa une escadre dont Thomas Howard eut le commandement. Philippe II rendit inutile cet armement, en donnant une forte escorte à ses galions. A la vue de ces bâtimens, les Anglois, qui étoient mouillés à une des îles Açores, coupèrent les cables de leurs ancres, et s'enfuirent promptement. Le vice-amiral Richard Gréenwill, voulant prendre une partie de son équipage qui étoit restée à terre, se trouva seul aux prises avec l'ennemi,

et sous le vent d'un vaisseau si gros, que ses voiles lui ôtèrent l'usage des siennes. Gréenwill est aussitôt abordé par quatre bâtimens. Le combat s'engage, et dure quinze heures avec un acharnement inoui. Les Espagnols sont obligés de faire venir du reste de leur flotte, des hommes pour remplacer leurs blessés et leurs morts. Se trouvant sans munitions et sans armes, ayant perdu la moitié de son équipage, voyant son bord couvert de débris, jonché de cadavres, et baigné de sang, le vice-amiral blessé lui-même grièvement à la tête, veut employer le peu de poudre qu'il a pour se faire sauter en l'air. On lui fait de sages représentations qu'il écoute la rage dans le cœur, et auxquelles il se rend par force. Honteux, malgré cela, de baisser pavillon, il va se cacher avec gloire dans l'asyle ordinaire de la lâcheté, le fond de cale. On ne l'en retire que pour lui accorder une capitulation honorable, et le voir expirer

de douleur d'avoir été contraint de se rendre (1).

Quatre ans après, les Anglois résolurent de s'emparer des îles Canaries; mais ils en furent repoussés. Ils tournèrent ensuite leurs armes contre Porto-Ricco. La mésintelligence qui régnoit parmi leurs généraux, Drake et Hawkins, rendit encore cette tentative inutile. La fin malheureuse de ce dernier fit cependant moins de sensation en Angleterre, que la nouvelle du succès de Raleigh à l'entrée de l'Orénoque, et de sa prétendue découverte des mines de la Guyanne. La prise hardie de Fernambouc, dans le Brésil, par Lancaster, étoit bien peu capable de consoler la nation Angloise d'une grande perte qu'elle essuya dans ce tems-là, en la personne de François Drake. Il mourut autant de chagrin de voir avorter ses

(1) Thuan. ad ann. 1591. Hist. gén. des voyages, t. 1, p. 311.

vastes desseins sur les possessions Espagnoles de l'Amérique, que de l'intempérie du climat. Ses compagnons de voyage n'en rapportèrent que le triste avantage d'avoir causé sans fruit de nouveaux dommages à leur ennemi (1). Ils ignoroient sans doute qu'à la guerre des maux inutiles sont moins des exploits glorieux, que des crimes honteux.

Mais la plus importante des expéditions du règne d'Elisabeth contre les vastes Etats de Philippe, est celle de Cadix. Le lord Howard, grand amiral, commandoit la flotte qui étoit de cent vingt-huit voiles, et à laquelle se joignirent vingt-deux bâtimens Hollandois. Les troupes de débarquement, au nombre de huit mille hommes, étoient aux ordres du fameux comte d'Essex, qui, s'arrachant des bras d'Elisabeth, s'engagea, malgré elle, dans cette entreprise.

(1) Mém. de Monson, p. 167.

A la vue de ce grand armement, l'alarme fut générale : les Espagnols, quoique surpris, se disposèrent à une vigoureuse résistance. Malgré cela, l'entrée de la rade de Cadix fut forcée par la flotte Angloise. Essex, oubliant la parole qu'il avoit donnée à l'amiral de se tenir au centre, quitte son poste, se place où le feu étoit le plus vif, et triomphe de tous les obstacles par l'impétuosité de son bouillant courage. Le débarquement se fait aussitôt, et le fort de Puntal, qui défendoit l'intérieur de la baie, est emporté d'assaut par les troupes Hollandoises. Les vaisseaux qui s'y trouvoient embossés, ne peuvent plus soutenir les efforts des ennemis, qui s'avancent pour attaquer la ville. Une sortie des habitans n'ayant pas réussi, les Anglois entrèrent pêle-mêle avec eux dans la place. Après l'avoir pillée et saccagée, Howard obligea le comte d'Essex de l'abandonner, et appareilla pour retourner en Angleterre, après

avoir mis le feu à Cadix, et à quelques villages circonvoisins. L'Europe entière applaudit à ce succès (1), l'ambition cruelle et injuste de Philippe l'en faisant regarder comme l'ennemi commun.

La perte de ce prince fut immense. Lorsque les Anglois se présentèrent devant Cadix, il y avoit dans le port ou la rade de cette ville, trente-six bâtimens pour l'Amérique, richement chargés, trente vaisseaux de guerre, et un grand convoi pour avitailler une flotte considérable qu'on équipoit à Lisbonne, et avec laquelle on devoit faire une nouvelle tentative contre l'Angleterre. Une partie de ces navires furent brûlés par ordre du duc de Médina-Sidonia qui ne pouvoit fuir sa destinée, celle d'être toujours le spectateur des malheurs de sa patrie, et l'instrument de sa mauvaise fortune. D'autres s'échouèrent, ou coulèrent à

(1) Voyez la note LVI.

fond ; quelques-uns tombèrent au pouvoir des Anglois. Ce que coûta tout ce désastre, fut évalué à vingt millions de ducats (1).

L'arrivée d'une riche flotte d'Amérique mit Philippe en état d'armer encore cent vingt-huit vaisseaux dans la même année ; et nonobstant l'approche de l'hiver, il leur ordonna de mettre à la voile sous les ordres du grand sénéchal de Castille, Martin de Padilla. Ce général, presque à la sortie du Férol *, fut assailli par une violente tempête, dans laquelle quarante de ses bâtimens périrent avec toute leur cargaison et leur équipage. Il se trouva forcé par là de renoncer à son expédition, qui avoit pour but de soutenir la révolte du comte de Tyrone en Irlande, dont la durée épuisoit les trésors d'Elisabeth (3). On

(1) Mém. de Birch. t. 2, p. 97.

* Le 27 octobre 1596.

(2) Mém. ou Rem. hist. de Rob. Manton, p. 335.

portoit dans ce royaume une quantité prodigieuse de munitions, de vivres, de matériaux même, pour construire des forts, et un corps de quatorze mille hommes de troupes auxiliaires.

Ce nouveau revers sembloit mettre le comble aux malheurs de l'Espagne. Philippe, croyant avoir le moyen de les réparer, donna l'exemple le plus funeste aux souverains: il en vint à la plus terrible extrémité où une injuste politique puisse réduire un Etat, celle d'une banqueroute. Il supprima tous les paiemens, et refusa d'acquitter toutes les lettres de change, par un édit * qui fit manquer les principaux banquiers d'Italie, d'Allemagne et des Pays-Bas. Ainsi débarrassé de ses créanciers, son trésor fournit sans peine, l'année suivante, aux frais d'un troisième armement. Padilla, qui le conduisoit encore, croyoit déja toucher à sa destination,

* Daté du Pardo, le 20 novembre 1596.

lorsqu'à trente lieues des côtes d'Angleterre, les vents se déchaînèrent contre lui avec tant de furie, que tous ses vaisseaux furent dispersés ou engloutis dans l'Océan (1).

Par quelle fatalité le conseil de Madrid faisoit-il toujours les mêmes fautes? pourquoi pensoit-on à équiper des flottes, quand on auroit dû les désarmer; ou à les mettre en mer, quand elles devoient être dans le port? Si les ordres de Philippe eussent été plus sages, et moins contraires à l'expérience, il est à présumer que ses vastes desseins n'auroient pas si aisément avorté. Loin de les soupçonner, Elisabeth ignoroit jusqu'aux grands préparatifs qu'on faisoit contre elle. Les Anglois, enorgueillis du succès qu'avoit eu l'entreprise de Cadix, étoient dans une aussi grande sécurité, que s'ils eussent anéanti la

---

(1) Ferréras, hist. d'Espagne, ann. 1597.

marine et la puissance du roi d'Espagne (1).

Les élémens, en se déclarant toujours contre ce prince, sembloient vouloir assurer l'empire des mers aux Anglois. Leur conduite, à l'égard des autres peuples, prouve que dès lors ils commencèrent à exercer sur eux leur despotisme, et à abuser de leur prospérité : ils n'eurent même aucun ménagement pour leurs plus anciens alliés, les habitans des villes Anséatiques (2). Quoiqu'on eût révoqué les dangereux privilèges dont ces villes jouissoient, elles conservoient encore des liaisons contraires aux progrès du commerce et de la marine de ce royaume. Elisabeth cherchoit l'occasion de les rompre par quelque coup d'éclat. Ce fut vraisemblablement par ses ordres que Drake saisit dans le port de Lisbonne soixante de

(1) Watson, hist. de Philippe II, t. 4, p. 265.
(2) Voyez la note LVII.

leurs vaisseaux marchands. Elles ne purent jamais en obtenir la restitution, et en portèrent leurs plaintes à la diète de l'empire. Le roi de Pologne, ayant sollicité en vain pour Dantzick, se vengea de ce refus, en chassant les facteurs de la compagnie des marchands Anglois, appelés *aventuriers*. Il engagea même plusieurs Etats d'Allemagne, de fermer leurs ports à ces commerçans. L'empereur Rodolphe n'embrassa pas avec moins de chaleur l'intérêt de ses sujets, sur-tout des Fuggers. Les ancêtres de ces illustres négocians avoient si généreusement secouru Charles-Quint, qu'ils méritoient bien eux-mêmes cette marque singulière de reconnoissance, espèce de dette dont les souverains acquittent rarement leurs prédécesseurs.

La prépondérance maritime de l'Angleterre se fit tous les jours plus sentir aux nations de l'Europe. Le Dannemarck, la Hollande et la France, ne furent guères mieux traités que les villes

Anséatiques, et ne cessèrent point de se plaindre des déprédations dont leurs négocians étoient fréquemment la victime (1). Elisabeth tenta de réprimer les pirates par une proclamation, et nomma des commissaires pour prononcer sur la validité des prises. Ce dernier moyen est ordinairement peu efficace, parce que les balances de la justice sont presque toujours déposées, au gré de l'autorité, entre les mains de juges aveuglés par l'intérêt national (2).

Cependant les brigandages maritimes des Anglois continuèrent, et pendant la vie d'Elisabeth et après sa mort (3). Les François ne cessèrent pas d'y être exposés, malgré les efforts de cette princesse pour les en garantir, lorsque, unie avec Henri IV, elle cherchoit à lui donner des marques de son amitié.

---

(1) Rymer, t. 21, p. 105, 169, 359, etc.

(2) Voyez la note LVIII.

(3) Voyez Ambass. de la Borderie, t. 1, p. 350; t. 2, p. 351; t. 3, p 394, 395.

L'ambassadeur de ce prince se plaignit de la corruption de l'amirauté d'Angleterre, de l'impunité dont y jouissoient les pirates; enfin de ce que les lois de ce royaume sembloient avoir été faites en leur faveur (1). La reine crut tarir la source de ces désordres, en chargeant le lord Howard et ses collègues de régler, avec les commissaires de la France, la manière de juger ces brigands (2). On ne doit pas cacher que les amiraux Anglois se conformèrent quelquefois aux vues équitables et pacifiques de leur souveraine. Le chevalier Guillaume Monson, ayant rencontré des vaisseaux marchands François qui alloient à Lisbonne, port alors ennemi, il se contenta de les obliger à s'en retourner directement chez eux, sans toucher aux côtes d'Es-

(1) Lettre de Christophe de Harlay, comte de Beaumont, du 23 mai 1603, Mém. manusc. de Brienne

(2) Rymer, t. 16, p. 425.

pagne. Toutes les nations civilisées devroient avoir entre elles de semblables procédés, quand elles se trouvent dans la malheureuse nécessité de gêner la liberté générale du commerce.

La guerre contre les Espagnols duroit encore, et le sort des armes continuoit à ne leur être pas favorable. Une de leurs flottes parvint à débarquer *, sur les côtes d'Irlande, quatre mille hommes, aux ordres de Jean d'Aguila ; mais, renfermés dans Kingsale, ils furent bientôt obligés de se rendre. Pour se venger de cet échec, Philippe II résolut de se rendre maître de l'île de Wight, et chargea de cette expédition Frédéric Spinola. Comme ce général se préparoit à mettre à la voile, il fut attaqué par Lewison et Monson : ces deux amiraux Anglois lui coulèrent à fond deux galères, forcèrent les autres à appareiller pour gagner le large,

* Le 21 septembre 1601.

et s'emparèrent d'une carraque richement chargée. Spinola, après avoir radoubé son escadre, sortit du port de Lisbonne avec six galères, et se mit en route pour la Flandre. Au moment qu'il approchoit du pas de Calais, il fut atteint par Guillaume Mansel, qui lui prit ou coula bas la moitié de ses bâtimens, et le contraignit de se réfugier avec le reste à Dunkerque. Tels furent les derniers exploits du règne d'Elisabeth. Cette princesse, après avoir jeté les premiers et les vrais fondemens de la puissance maritime de sa nation, n'eut pas le tems de l'assurer, avant sa mort, par un traité de paix solide et avantageux. Son successeur, Jacques I, s'embarrassa peu de le conclure; mais il fit cesser les hostilités, en retirant toutes les commissions des armateurs, et en ordonnant que les vaisseaux pris sous son règne *, seroient restitués à l'Espagne.

* Depuis le 24 avril 1603.

Cela suffisoit pour rétablir entièrement la paix, puisque la guerre s'étoit faite pendant vingt ans, sans avoir été déclarée par aucun manifeste ou quelque autre acte public. Si, par cette conduite, Jacques n'acquéroit pas de la gloire, son honneur étoit du moins à couvert. Il le perdit bientôt après par un traité dans lequel la cause des Provinces-Unies fut lâchement abandonnée (1). Si ce prince n'eût pas été dans la suite leur médiateur, on auroit pu l'accuser, avec assez de vraisemblance, de craindre que l'augmentation de leur puissance et les progrès rapides de leur commerce ne s'opposassent à ses prétentions sur l'empire des mers. Elles se manifestèrent dans une occasion remarquable, celle de l'ambassade de Sully, qui vint, de la part de Henri IV, pour le féliciter sur son avènement au

---

(1) Dans le traité conclu à Londres avec l'Espagne, le 18 août 1604.

trône d'Angleterre, et renouveller avec lui les anciens traités.

Deux bâtimens Anglois étoient venus à Calais au devant de Sully, qui s'y embarqua. Les personnes de sa suite passèrent sur des vaisseaux Hollandois, et sur ceux que de Vic, gouverneur de cette place et vice-amiral de Bretagne, avoit équipés. De Vic étant arrivé le premier, et ayant débarqué à Douvres tous les passagers, s'en retournoit, lorsqu'il rencontra l'amiral Anglois, qu'il salua d'un coup de canon, en arborant son pavillon au grand mât. Celui-ci fit aussitôt pointer son artillerie contre lui, avec menace de le couler à fond, s'il ne le baissoit pas. Il se servit de plusieurs termes offensans, et exigea ce dernier salut comme un honneur qui étoit dû, disoit-il, au roi son maître, en qualité de souverain des mers. Sully chercha à calmer les Anglois. Il leur représenta que de Vic n'en agissoit ainsi que par ses ordres, et pour rendre plus

d'honneur à son caractère. Il finit par les engager à décharger leurs canons de manière qu'ils ne pussent atteindre le vice-amiral François, qui céda à la violence, mais dans la ferme résolution de se venger quelque jour de cette insulte (1). Le président de Thou nous assure que Jacques la répara. Il étoit naturel de s'y attendre, après la conclusion d'un traité, où les deux rois se donnèrent mutuellement des marques d'une amitié fraternelle.

L'ambassade des villes Anséatiques n'eut pas un aussi heureux succès; Jacques la reçut mal, et refusa la ratification de leurs privilèges, dont il sentoit les fâcheux inconvéniens pour ses Etats. Il avoit encore plus à craindre des Hollandois. Cependant, moins alarmé des progrès de leur commerce, qu'offensé de leurs prétentions d'égalité ma-

---

(1) Œcon. royales, t. 6, pag. 17, 18. Voyez la note LIX.

ritime, il arma, au printems de la seconde année de son règne, plusieurs vaisseaux aux ordres de Guillaume Monson, pour faire respecter son pavillon. Cette escadre continua de mettre à la voile tous les ans dans la même saison. Les instructions du commandant portoient d'exiger le salut du pavillon, et de maintenir les prétendus droits du monarque Anglois (1). Le plus important étoit celui qu'il revendiquoit sur la pêche du hareng, à l'origine de laquelle il est nécessaire de remonter.

Sous le règne d'Alfred *, les Hollandois commencèrent à envoyer des vaisseaux en Ecosse, pour y acheter des harengs. Cela dura jusqu'au quatorzième siècle, où s'étant brouillés avec les Ecossois, ils en firent eux-mêmes la pêche. Depuis cette époque, les accroissemens en furent si rapides, et les profits tellement multipliés, qu'on la

(1) Campbell. hist. nav. t. 2, ch. 1.

* Vers l'an 836.

regarda comme la première source des richesses de la Hollande. Elle devint le berceau de sa marine, et la pépinière de ses matelots. Sur deux millions quatre cent cinquante mille personnes que le célèbre de Wit supposoit dans les Provinces-Unies, il en comptoit environ quatre cent cinquante mille employées aux différentes pêches (1). Elles étoient devenues trop florissantes (2) à l'avènement de Jacques I au trône d'Angleterre, pour ne pas réveiller l'ancienne jalousie de ce prince.

N'étant encore que roi d'Ecosse, il n'avoit rien oublié pour empêcher qu'une branche aussi précieuse d'industrie et de commerce ne fût enlevée à ses sujets sur leurs propres côtes. Il avoit obligé les Hollandois de ne s'en approcher qu'à la distance de plus de huit milles, afin que leurs filets n'in-

(1) Mém. de Jean de Wit, p. 30.
(2) Voyez la note LX.

terceptassent pas tout le poisson. Parvenu au trône d'Angleterre, il interdit aux étrangers la pêche de ses trois royaumes, et déclara qu'il s'opposeroit à tous ceux qui entreprendroient d'en usurper le droit, le regardant non seulement comme un des plus essentiels de sa couronne, mais encore comme le plus évident, à cause de la souveraineté qu'il prétendoit avoir sur toutes les mers Britanniques. Il établit des commissaires à Londres et à Edimbourg, et les chargea de n'accorder la liberté de la pêche, que moyennant une certaine somme.

Les Hollandois dissimulèrent le chagrin que leur causoient de pareils réglemens : ils firent même semblant de s'y soumettre, pour ne pas interrompre une négociation importante qu'ils avoient entamée, et dont le résultat fut deux traités d'alliance. Dans le premier, Jacques promettoit de leur fournir un secours de vingt navires de guerre,

guerre, et de six mille hommes de troupes; dans le second, les Etats généraux se reconnurent débiteurs envers ce prince de la somme de hui cent dix-huit mille quatre cent huit livres sterlings, dont ils s'engagèrent de payer tous les ans soixante mille livres, après la conclusion de la paix. Ces deux affaires ayant été terminées à leur satisfaction, ils refusèrent aussitôt le paiement de la taxe sur les harengs, et donnèrent de fortes escortes à leurs bâtimens pêcheurs, pour les mettre à l'abri d'insultes. Ces précautions leur réussirent si bien, que le nombre en doubla dans l'année * qui suivit celle de la conclusion des deux traités. Il augmenta encore deux ans après; et la Hollande eut alors trois mille bâtimens, et cinquante mille hommes employés à la pêche sur les côtes mêmes de la Grande-Bretagne (1).

* En 1609.

(1) Mem. de Witt, p. 22.

Jacques parut bientôt oublier cette conduite, et ne s'inquiéter plus d'un pareil accroissement. Il s'occupa entièrement des disputes de théologie, pour lesquelles il avoit une grande prédilection. Un livre du célèbre Vorstius, l'oracle des Arminiens, sur des matières obscures et trop long-tems agitées, celles de la grâce, anima le zèle de ce prince controversiste. Non content d'avoir fait brûler cet ouvrage, il exigea des Etats généraux, qu'ils en poursuivissent l'auteur comme hérétique. A cette demande singulière, et à la hauteur avec laquelle elle étoit faite, ils n'opposèrent que de la prudence et de la modération. Sans outrager ni l'humanité, ni la raison, ces sages républicains satisfirent Jacques. Ils surent encore profiter du besoin qu'il avoit d'argent, et ménager son esprit avec tant d'adresse, qu'il se détermina, peu d'années après, à leur rendre les villes de Flessingue, de la Brille et le fort de Ramen-

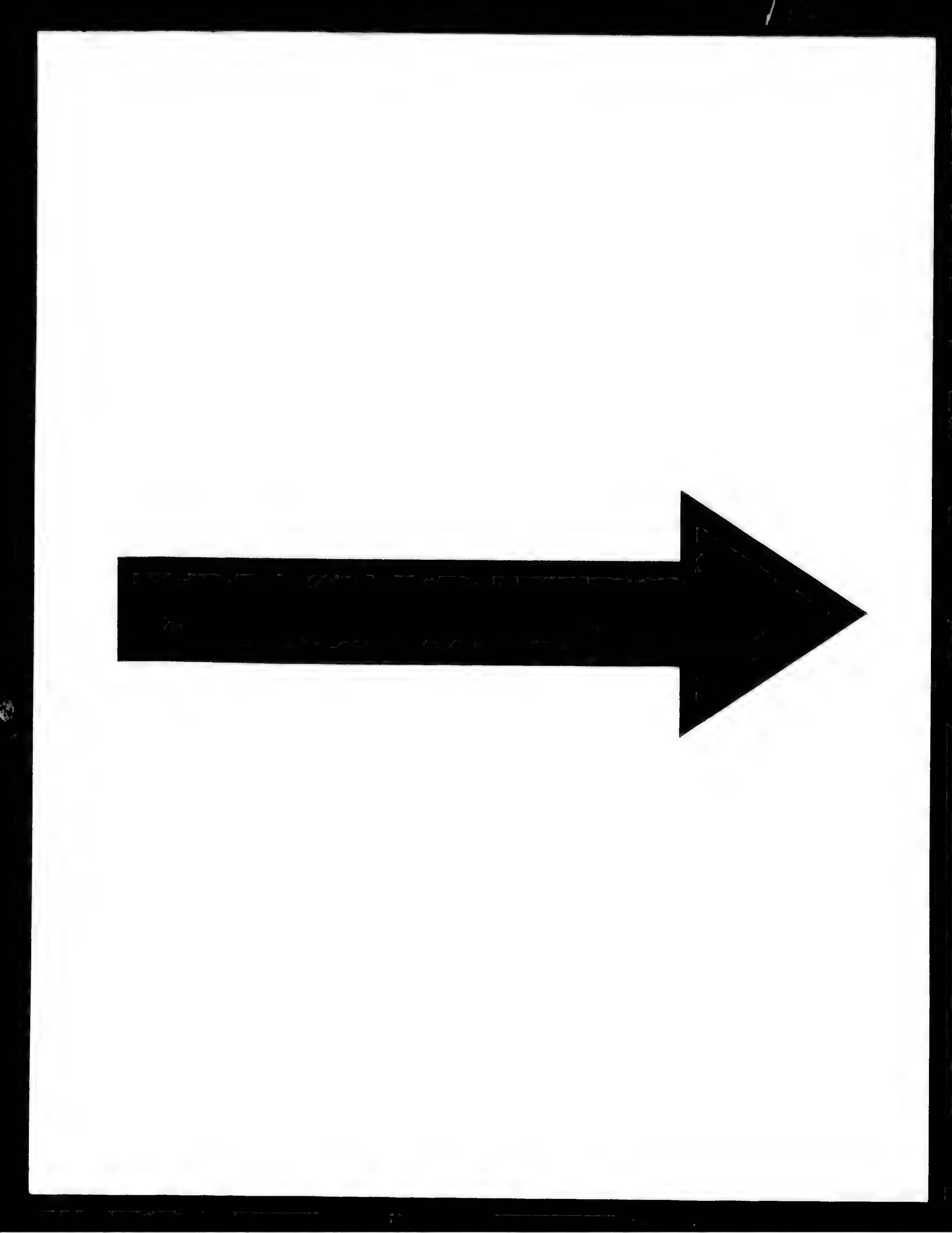
kens (1) : places qui les tenoient dans la dépendance de l'Angleterre (2). Le succès de cette négociation fut dû à l'habileté de Barnevelt, et devint la cause de sa mort. Jacques reconnoissant bientôt la faute qu'[illegible]enoit de faire, en conçut un si vi[illegible]ment contre ce grand homme, [illegible]vailla sourdement à le perdre, et la Hollande ne craignit pas de voir exécuter par la main du bourreau, dans la vieillesse la plus vénérable, un de ses plus illustres fondateurs.

Le repentir que ce prince eut d'avoir rendu les villes de sûreté aux Hollandois, non seulement l'anima contre Barnevelt, mais encore l'indisposa à l'égard de ces républicains. Il chercha de nouveau à troubler leur pêche ; et sur leurs plaintes réitérées, son ministre

---

(1) La commission, pour les restituer, est du 21 mai 1616. Voyez Lett. et négoc. de Dudley Carleton, t. 1, p. 57 et suiv.

(1) Burnet, Mém. t. 1, p. 23, 24.



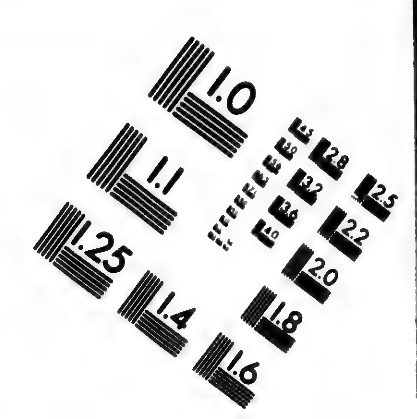
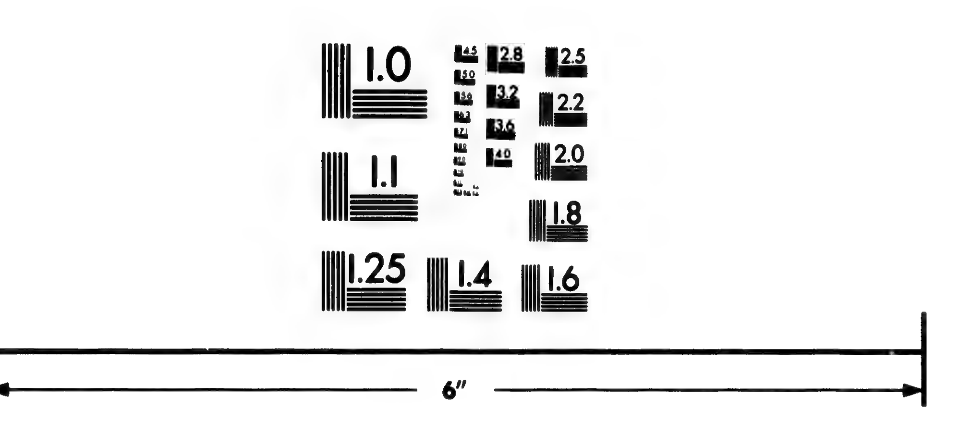
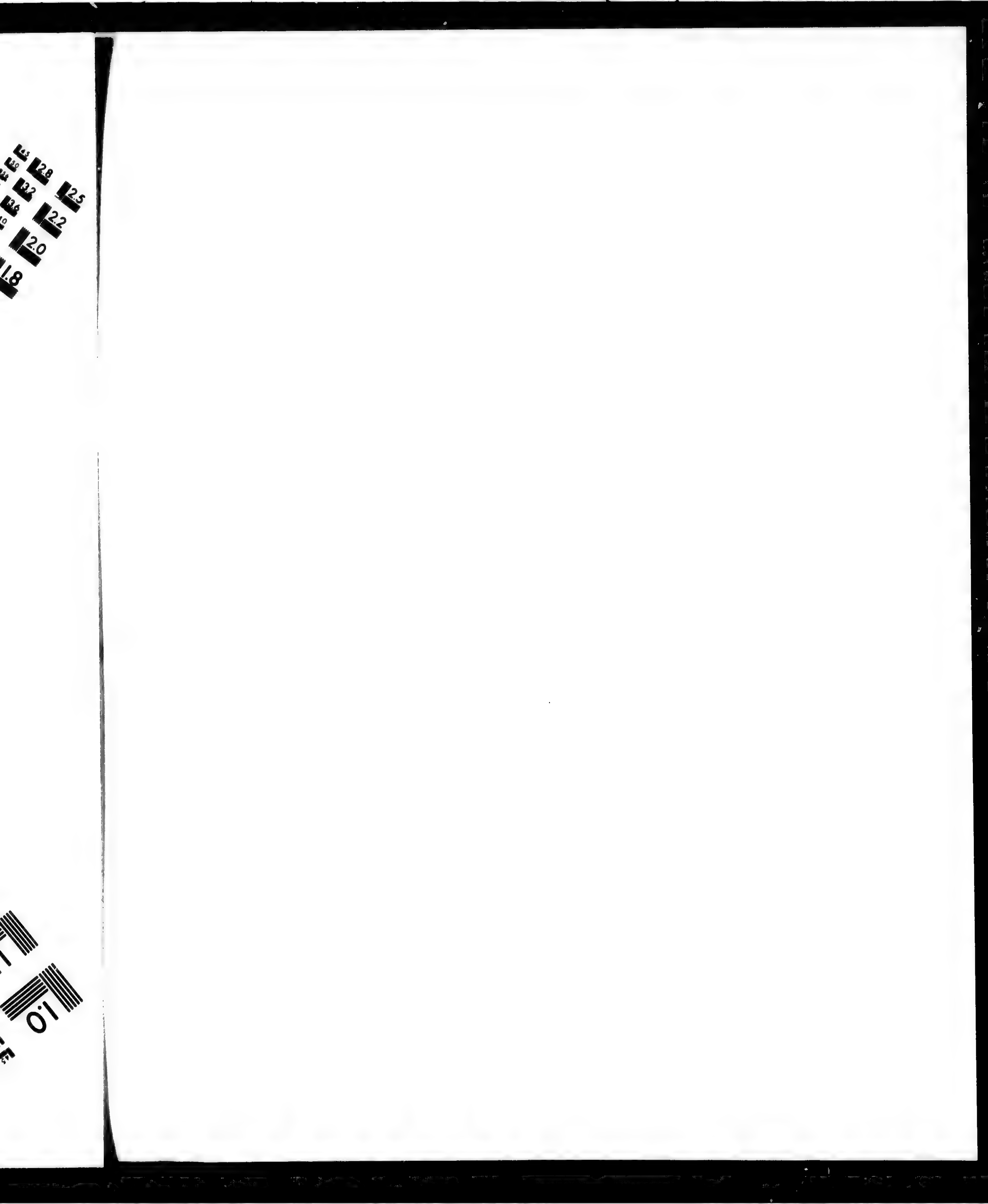


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





écrivit * à l'ambassadeur d'Angleterre à la Haye, en ces termes : » Sa Majesté » Britannique veut bien faire savoir aux » Etats généraux que le roi d'Espagne » lui a demandé la permission de lais- » ser pêcher dans les mers Britanni- » ques, et que le roi de France desire » qu'on accorde la même chose à quel- » ques vaisseaux pour l'entretien de sa » propre maison. . . . Sa Majesté leur » déclare encore qu'il connoît les lois, » et les droits de son royaume ; et que » ce n'est ni d'eux ni de leur Grotius » qu'il apprendra les maximes du droit » des gens . . . Enfin il les menace, s'ils » ne reconnoissent pas la légitimité de » ses prétentions, comme font tous les » princes de la chrétienté, qu'il pour- » roit bien leur arriver qu'avec leur in- » flexibilité et leur *mare liberum*, ils » fussent bientôt réduits à n'avoir ni » terres, ni république. « Sous ce rè-

* Le premier janvier 1618.

gne, toutes les affaires se terminoient d'une manière pacifique, ou par des disputes d'école. Jacques, que Henri IV appeloit Capitaine ès arts et Clerc aux armes (1), se contenta d'une reconnoissance verbale, et fit travailler Selden à une réponse au traité de Grotius. Ce livre avoit plus ému le monarque Anglois, que toutes les insultes qu'il avoit reçues de la part des Hollandois, même celle d'Amboine.

Ces républicains n'avoient vu qu'avec douleur les Anglois s'établir dans cette île, une des Moluques, pour partager avec eux le riche commerce des épiceries. Le caractère pusillanime de Jacques leur étoit trop connu, pour qu'ils craignissent les suites de son juste ressentiment. Ils firent donc, avec sécurité, de leur intérêt la règle de leurs démarches; et avec impunité, de leur jalousie mercantile, la mesure de leurs

(1) Œcon. royales, t. 6, p. 189.

procédés (1). Contens de s'être délivrés d'aussi dangereux rivaux et de voisins aussi entreprenans, ils ne s'embarrassèrent ni de leurs plaintes, ni de leurs réclamations. Les Hollandois devinrent même si fiers, que le prince d'Orange osa dire à l'ambassadeur de Jacques, que » quand ce monarque seroit pour » leur république ce qu'avoit été Elisa-» sabeth, leur république seroit pour » lui, ce qu'elle avoit été pour cette » reine (2). «

Les Portugais étoient trop puissans dans les Indes, pour que les Anglois et les Hollandois y fussent plus long-tems ennemis, ou du moins pour que dans quelque circonstance ils ne réunîssent pas leurs forces; ce qui arriva bien[illegible] après. Ils remportèrent ensemble sur eux une

(1) Voyez, sur cette affaire d'Amboine, Lédiard, hist. nav. l. 3, ch. 19; Basnage, annal. des Provinces-Unies, t. 1, p. 129, etc.

(2) Lettre de Dudley Carleton, du 23 décembre 1623.

victoire navale (1). Ces deux nations avoient senti l'avantage qu'elles retireroient d'une pareille union, lorsque des commissaires respectifs avoient été chargés, quelques années auparavant (2), de régler non seulement les objets relatifs au commerce des Indes orientales, mais encore tout ce qui concernoit la pêche de la baleine sur les côtes du Groënland.

On doit, à l'industrie courageuse des Basques et des Biscayens, la manière de pêcher ce poisson et de s'en servir. Les Hollandois sentirent bientôt l'importance de cette découverte : ils en avoient retiré de grands avantages, lorsque la compagnie Angloise de Moscovie, qui s'étoit fait donner le privilège exclusif de cette pêche, résolut de les en priver. Par ses ordres, on saisit

(1) Peregrin. orient. pars 12, l. 2, ch. 7 et 8.

(2) En 1614. L'affaire d'Amboine est de l'an 1623, et la victoire sur les Portugais, de 1625.

leurs bâtimens, et leur poisson fut confisqué. Ils ne tardèrent pas à user de représailles, avec cette différence remarquable, qu'ils renvoyèrent les vaisseaux, leur cargaison, et les équipages en Angleterre (1). Cela n'empêcha point qu'on n'expédiât encore de ce royaume, pour le Groënland, treize gros vaisseaux armés, et deux pinasses; mais ils y trouvèrent dix-huit bâtimens Hollandois, dont quelques-uns portoient jusqu'à trente canons. Cette précaution, et d'autres actes de vigueur empêchèrent la Hollande d'être troublée dans la possession de cette pêche. Le parlement d'Angleterre n'a pu encore la lui enlever, malgré les encouragemens qu'il a donnés aux armateurs par des gratifications considérables, et quoiqu'il ait accordé aux équipages plusieurs privilèges, comme l'exemption de la presse, et le droit de naturalité

(1) Mém. de Witt, p. 117.

pour les matelots étrangers. L'économie des Hollandois leur a assuré ce que la foiblesse de Jacques leur avoit laissé prendre.

Ces républicains ne cessèrent de traverser les projets de ce prince sur le commerce des Indes : ils n'oublièrent rien pour détruire la compagnie Angloise, en lui faisant abandonner ses comptoirs en Asie. A peu près dans le même tems, furent jetés les premiers fondemens des colonies de l'Amérique, la nouvelle Angleterre, Newplymouth, Saint-Christophe, la Barbadé. La seule impulsion donnée par Elisabeth entraînoit tous les esprits vers ces établissemens, et les portoit sans cesse à de nouvelles entreprises. La puissance navale de l'Angleterre en auroit reçu de rapides accroissemens, si Jacques eût su profiter de ces heureuses circonstances. Mais les anciens vaisseaux pourrissoient inutilement dans les ports, et ce prince n'en fit construire, pendant tout son

règne, que neuf, qui portoient de cent cinquante à trois cents hommes d'équipage. La plus forte escadre qu'il mit à la mer, fut celle de l'amiral Mansel, qu'il envoya contre les Algériens : elle étoit composée de six vaisseaux de six cents à six cents soixante tonneaux, montés de quarante pièces de canon; de deux, de quatre à cinq cents tonneaux, et de trente-quatre à trente-six canons; enfin de douze bâtimens marchands armés en guerre, depuis cent jusqu'à trois cents tonneaux, et ayant depuis douze jusqu'à vingt-quatre pièces d'artillerie. Ces forces n'étoient pas capables de purger la Manche des pirates dont elle étoit infestée. Jacques permit aux Hollandois de les poursuivre jusques dans ses propres ports; et il vit sans inquiétude l'accroissement de la marine de ces républicains, qui avoient alors soixante-deux navires de guerre en état de tenir la mer (2).

---

(1) Mém. et nég. de Dudley Carleton, t. 3, p. 20.

L'infortuné Charles I, pour réparer la faute de son père, ordonna la construction de dix-huit vaisseaux, dont quatre étoient remarquables par leur grandeur, quoiqu'ils n'eussent chacun que deux cents cinquante hommes d'équipage. Ses sujets se portèrent avec la même ardeur qu'auparavant, à fonder de nouvelles colonies. Le commencement de celles de Massachusset, du Maryland, de Connecticut, de New-Hawen, etc., remonte à ce règne malheureux. Malgré ces accroissemens de possessions, de commerce et de forces navales, ce prince vit diminuer ses troupes et sa marine par son entreprise infructueuse sur Cadix, qui lui coûta plus de trois mille hommes, et plusieurs bâtimens. Quatre-vingts composoient sa flotte aux ordres du comte d'Essex, qui laissa passer les riches galions qu'on attendoit du Brésil. » Cette » expédition, dit Monson, n'auroit pas » manqué de réussir, si elle eût été pro-

» jetée avec autant de sagesse qu'elle » fut commencée et continuée avec im- » prudence. « Mais la fortune ne l'auroit pas permis ; elle sembloit vouloir, par des revers continuels, préparer Charles à l'affreuse catastrophe qui termina sa vie. Le malheur que lui fit essuyer la mauvaise conduite de son favori à l'île de Rhé, et devant la Rochelle, eut des suites pour sa nation, qu'il étoit bien éloigné de prévoir.

Buckingham, ce favori, résolut de secourir les Rochellois. Quoique la guerre ne fût pas déclarée, des semences en existoient depuis long-tems. Loin de chercher à les étouffer sous le règne précédent, cet homme ambitieux et sans talens n'avoit travaillé qu'à les fomenter. Soubise ayant armé une escadre, ne cessoit de désoler le commerce de France, amenoit et vendoit ses prises dans les ports d'Angleterre. Louis XIII s'en étoit souvent plaint (1);

(1) Instruct. du maréchal de Bassompierre, am-

mais on ne lui avoit jamais donné aucune satisfaction. On fut même jusqu'à arrêter sans motif tous les bâtimens François. En haîne du favori, non par amour de la justice, le parlement désapprouva cette conduite, et l'obligea de venir en personne lui en rendre compte. Buckingham parut déterminé à mettre en liberté les navires François; mais il ne vouloit que gagner du tems, et l'ordre qu'il donna de les relâcher n'étoit qu'un moyen pour en surprendre d'autres. Le même bâtiment Anglois, qui porta à Calais la nouvelle de cette résolution apparente, osa s'emparer de trois vaisseaux dans la rade de ce port. Cet acte inouï d'hostilité et de perfidie fut désapprouvé hautement par toute la nation. Si, au lieu de quelques légères représailles, la cour de France avoit fait des démarches de vigueur,

bassadeur en Angl., du 23 nov. 1626. Mém. manusc. de Brienne.

dont le succès ne pouvoit être douteux, dans l'état de crise et de foiblesse où se trouvoit alors l'Angleterre (1), on auroit évité les alarmes et les dépenses que causèrent les tentatives du ministre de Charles.

La flotte que Buckingham commandoit en personne, mit à la voile de Portsmouth *. De quatre-vingt-dix bâtimens dont elle étoit composée, il n'en arriva que soixante à l'île de Rhé. Le reste venoit d'être dissipé par la tempête, et ne parut que quelques jours après, ce qui donna aux François le tems de se reconnoître. Le brave Thoiras attendit les ennemis à la descente, les repoussa d'abord ; mais, foudroyé par le canon des vaisseaux, il se trouva ensuite forcé de se retirer dans la ville et le fort de Saint-Martin. Le général Anglois l'y bloqua, et l'auroit contraint

(1) Voyez la note LXI.

* Le 7 juin 1627.

bientôt à se rendre, sans les secours que la générosité et la bravoure Françoise lui donnèrent. Les Basques avoient armé à leurs frais trente flûtes ou pinasses pour le service de leur roi. Seize, aux ordres de Vallin, traversèrent l'armée navale des ennemis, portèrent aux assiégés des munitions de toute espèce, et s'en retournèrent chargés de leurs malades et de leurs blessés. La disette se faisant pourtant encore sentir dans la place, un des compatriotes de ce capitaine, Andouin, la ravitailla avec une flotille de trente bâtimens, malgré une forte estacade que les ennemis avoient faite à l'entrée du port. Un seul traversier, commandé par le brave Razilly, tomba en leur pouvoir. Comme ils y entroient, ils entendirent l'ordre de mettre le feu aux poudres, et promirent la vie à tout l'équipage. Mais à peine furent-ils revenus de leur crainte, qu'ils égorgèrent de sang-froid, et jetèrent à la mer les matelots et les

soldats François. Il n'y eut que les officiers d'épargnés. Thoiras ne pouvoit mieux venger sa nation de cette atrocité, qu'en repoussant les assaillans dans une attaque générale. La perte qu'ils y essuyèrent les affoiblit; et ayant encore été défaits par Schomberg, ils se virent réduits à chercher leur salut dans une prompte retraite.

Denbigh, beau-frère de Buckingham, fut envoyé l'année suivante pour faire une nouvelle tentative avec une flotte de cinquante vaisseaux. Il en rencontra vingt aux ordres du commandeur de Valençai, qui le repoussèrent. Le général Anglois, peu découragé de cet échec, fit dire aux Rochellois qu'il couleroit à fond cette escadre, dès que le vent et la marée le lui permettroient. L'un et l'autre lui devinrent favorables; mais il n'osa en profiter, et se retira dans ses ports. Une troisième flotte, que Buckingham auroit lui-même montée, s'il eût pu éviter sa cruelle destinée,

mit à la voile sous les ordres de Lindsey, et tenta inutilement de rompre la fameuse digue de Pompée Targon. L'amiral de Charles s'étoit arrêté dans le pas de Calais, pour profiter des intelligences qu'il avoit dans cette ville : mais on les découvrit (1), et il continua sa route. Lindsey n'arriva sur les côtes d'Aunis, que pour y être témoin de la reddition de la Rochelle, et pour essuyer une violente tempête. Quatorze de ses vaisseaux furent engloutis par les vagues, et plusieurs autres jetés sur la côte de l'île d'Aix. Le défaut d'agrès et de cordages dont ils n'avoient pas été assez pourvus en partant d'Angleterre, les avoit exposés à ce funeste naufrage.

Le commerce des Anglois, qui avoit déja beaucoup souffert dans la guerre d'Espagne, étoit presque anéanti par

(1) Hist. de Calais et du Calaisis, t. 2, p. 503, 506.

celle de France. Cette gloire militaire, qui leur avoit été transmise par leurs ancêtrès, y recevoit une douloureuse tache. A peine se trouvoit-il parmi eux une famille illustre qui n'eût à pleurer la perte d'un fils ou d'un frère (1). Ces expéditions, aussi malheureuses que mal conduites, avoient été précédées par des efforts ruineux, qui avoient obligé Charles à exiger le droit de tonnage et de pondage : il n'avoit été accordé pour l'entretien de la marine, aux rois depuis Henri VI, que pendant leur vie. Le parlement voulut mettre des bornes à la durée de cette taxe ; ce qui fut la source ou le premier prétexte de ces troubles régicides ; dont nous sommes heureusement dispensés de parler.

Nous avons dit que Charles ne prévit pas les suites de son expédition de la Rochelle. On n'insulte impunément qu'un peuple lâche et corrompu ; chez

(1) Hume, hist. d'Angl. t. 14, p. 72.

les autres, la vengeance réveille bientôt la politique. L'appareil des forces navales que l'Angleterre avoit envoyées au secours des calvinistes révoltés, fit sentir à la France la nécessité d'avoir une marine. Jamais elle n'en avoit été plus dépourvue que sous le règne de Henri IV (1). Lorsque Marie de Médicis vint pour l'épouser, on fut obligé de se servir des galères de Toscane. Ce prince, ayant voulu armer un vaisseau de trois cents tonneaux, et une patache de vingt-cinq, fut obligé de recourir à un capitaine marchand de Bordeaux, Jean Lopez, qui exigea le cautionnement du chancelier de Chiverny et de l'amiral de Montmorenci. Quand les Anglois eurent résolu d'aider les Rochellois, et que l'entrée de leurs ports eut été interdite aux navires François, Louis XIII, après cette espèce de déclaration de guerre, ne trouva point

(1) Voyez d'Ossat, lett. 76, 82, 132, 232, 247.

d'autre moyen, pour protéger le commerce de ses sujets, que de leur défendre de mettre à la mer aucun vaisseau (1). Il n'en avoit pas un seul qui fût en état de donner chasse aux corsaires, dont les côtes de son royaume étoient infestées. Quand on voulut donner un bâtiment au maréchal de Thoiras, il fallut l'acheter des Hollandois (2). Nommé chef et surintendant de la navigation, Richelieu sentit toute l'étendue des ressources de sa patrie, et ce qu'il devoit en attendre pour lui faire prendre, parmi les puissances maritimes de l'Europe, la place que la nature lui avoit marquée par l'heureuse position de ses provinces et de ses ports. Ce grand ministre ordonna de rassembler des bois, de bâtir des magasins, et d'acheter des vaisseaux. Il en fit construire plusieurs, entr'autres un (3) qui frappa d'étonne-

(1) Déclar. du 9 novembre 1625.
(2) Hist. de Thoiras, l. 1, ch. 9.
(3) La Couronne, de 72 canons et de 120 pieds

ment les marins de ce tems-là : ils le regardèrent comme le plus grand effort de l'art. Dans l'espace de deux ans, on parvint à former une escadre de vingt-trois navires de guerre, mouillés à la rade deBrest, qui jusqu'alors n'avoit été que la retraite de quelques misérables pêcheurs. C'est à de pareils efforts que la France dut, sous ce règne, plusieurs victoires navales, et les avantages signalés que remportèrent sur les Espagnols Pont-Courlai, général des galères, Sourdis, archevêque de Bordeaux, et le marquis de Brezé (1).

Charles auroit pu reculer l'époque de ce premier rétablissement de la marine Françoise, s'il eût moins cherché à fomenter les guerres civles de ses voisins, qu'à étouffer dans ses propres

de quille, construit à la Roche Bernard sur la Vilaine. Voyez la description de ce vaisseau dans l'hydrograph. du P. Fournier, l. 1, ch. 31.

(1) Voyez sur ces campagnes Fournier, hydrogr. l. 6, ch. 34, 35, 36, etc.

Etats le germe naissant des troubles qui le conduisirent à perdre la vie sur un échafaud. Ces agitations intestines sembloient devoir non seulement arrêter les progrès de la marine Angloise, mais encore rendre inutiles ceux qu'elle avoit faits jusqu'alors. On verra qu'au contraire elle devint très-florissante, et qu'elle se releva, si j'ose le dire, sur les débris ensanglantés du trône.

HISTOIRE

DES PROGRÈS

DE

LA PUISSANCE NAVALE

DE L'ANGLETERRE.

LIVRE TROISIÈME.

CROMWEL, en courbant la tête de ses complices sous un joug de fer, avoit à craindre que la haîne ne réveillât chez eux de dangereux remords; c'est pourquoi il résolut d'occuper, par une guerre étrangère, l'esprit inquiet de sa nation. On ne pouvoit lui plaire mieux

qu'en abattant la puissance maritime des Hollandois. Depuis la mort d'Elisabeth, le sceptre des mers avoit passé entre leurs mains, et la possession venoit de leur en être assurée par la victoire signalée de Tromp sur la grande flotte des Espagnols. Celle-ci étoit destinée à porter la guerre en Suède, et à s'emparer de tout le commerce du Nord, au moment que le vaste édifice de leur empire crouloit de toutes parts en Europe. Les desseins de l'orgueil humilié ressemblent aux vains efforts d'un fébricitant ; les uns et les autres conduisent également au délire.

L'union du Portugal avec l'Espagne n'avoit été favorable qu'aux ennemis de ce dernier royaume. Les Hollandois en profitèrent pour se rendre maîtres des places dont le premier Etat jouissoit dans les Indes orientales, depuis leur découverte. Par ces conquêtes et par l'usage qu'ils en surent faire, ces nouveaux républicains acquirent bientôt

tôt des richesses, dont l'industrie ne cessoit chaque jour d'accroître la masse. Devenus les facteurs de toutes les nations, ils avoient déja rendu leur pays le centre et l'entrepôt du commerce du monde. Le lucre mercantile étoit l'âme de leurs entreprises, et tout chez eux avoit vers cet objet une tendance irrésistible. Rien ne donne mieux à connoître la disposition générale des esprits, que cette réponse d'un négociant aux magistrats d'Amsterdam, qui lui reprochoient d'avoir porté des munitions de guerre aux Espagnols, alors ennemis de la France : » Comme ci-
» toyen de cette ville, j'ai le droit de
» faire le commerce par-tout ; et si pour
» gagner il falloit traverser l'enfer, je
» hasarderois volontiers d'y brûler les
» voiles de mon vaisseau. «

Partager cette opulence nationale, sans l'avoir achetée au prix de son sang, et par de longs travaux, parut d'abord à Cromwel un dessein digne de lui.

Pour y réussir, il employa la voie de la négociation, et proposa aux Provinces-Unies de ne former avec la Grande-Bretagne qu'une même république. Il donnoit à ce changement le nom de *coalition*, pour signifier que les deux Etats s'accroîtroient et se fortifieroient mutuellement en s'unissant. On reconnoît aisément son caractère au discours qu'il tint aux ambassadeurs Hollandois. » Le motif de ce dessein, leur dit ce » tyran hypocrite, est de mieux résister » aux ennemis de notre sainte réformation. La gloire de Dieu, que je me » suis proposée pour unique but de mes » actions passées, doit vous être un garant bien sûr de la pureté de mes intentions. «

Après cette singulière ouverture, qui fut reçue comme elle le méritoit, Cromwel fit renaître les anciennes prétentions de sa patrie à l'empire des mers. L'ayant acquise, selon lui, à la pointe de l'épée sur toutes les nations, elle

ne pouvoit souffrir qu'il parût sur l'Océan d'autre pavillon que le sien. En conséquence, les Anglois commencèrent les hostilités par la prise de deux cents vaisseaux; ce qui obligea les Provinces-Unies, pour protéger leur commerce, d'armer une flotte, qui fut aux ordres de Martin Tromp. Ce général, ayant rencontré quelques bâtimens de sa nation, poursuivis par une escadre Angloise, voulut les empêcher de tomber entre les mains de Black qui la commandoit. Celui-ci, sous prétexte d'exiger le salut, envoya trois volées de canons aux Hollandois, qui les essuyèrent avant de riposter. Ils auroient remporté tout l'avantage, si leur amiral avoit pu mettre en ligne ses vaisseaux, dont deux n'échappèrent même pas à l'ennemi (1).

Cependant, au bruit de ce combat, les habitans des provinces de Kent et

(1) Ce combat est du 26 mai 1652.

de Suffolk furent si alarmés, que plusieurs abandonnèrent leurs maisons, et vinrent au parlement représenter le danger auquel ils étoient exposés, leur pays étant le plus propre à faire une descente. Cromwel chercha à les rassurer : il écrivit à cette occasion à Black, cette lettre singulière : » Il y va » de votre honneur, et de celui de tous » vos braves capitaines, de renvoyer » ces grenouilles (les Hollandois) dans » leurs marais, et de ne pas souffrir » qu'elles nous importunent plus long- » tems par leur croassement (2). »

La populace, toujours insolente quand elle n'a rien à craindre, ne fut pas mue à Londres par les mêmes sentimens que les habitans de Kent et de Suffolk. Elle prit les armes, et courut tumultueusement à Chelsea, pour y mettre à mort les ambassadeurs Hollandois. Cromwel épargna à sa patrie

(1) Raguenet, vie de Cromwel.

la honte d'un pareil attentat. Il écouta patiemment les discours que de nouveaux envoyés des Etats généraux prononcèrent devant le parlement. Ils tâchèrent d'y faire sentir le danger que couroient les deux nations, en rompant les liens qui les unissoient, et annoncèrent que si cela arrivoit, la ruine de l'une et de l'autre étoit également inévitable (1). Le parlement, toujours l'organe de Cromwel, ne répondit que par des reproches. Il accusa les Etats généraux d'avoir armé cent cinquante vaisseaux, dans l'intention de ravir à la nation les anciennes prérogatives, les droits qu'elle avoit sur les mers : il ajouta que ces mêmes Etats n'avoient en vue que la destruction de ses flottes, qui étoient, après Dieu, l'unique barrière et le plus ferme rempart de l'Angleterre.

Durant le cours de ces négociations,

(1) Voyez la note LXII.

les armateurs de cette île continuoient leurs déprédations. Rien ne pouvoit leur être plus favorable que cet état d'indécision, qui a si souvent enchaîné toutes les forces de la Hollande. Enfin, Tromp eut ordre de mettre à la voile; mais une horrible tempête dissipa ses vaisseaux : elle l'empêcha de sauver la flotille des pêcheurs du hareng, que l'amiral Black prit toute entière. Les bâtimens qui lui payèrent le dixième de leur cargaison, furent renvoyés, et les autres, coulés bas (1). Irrités par ces malheurs, les Etats généraux ôtèrent le commandement de leur flotte au brave Tromp, qu'ils vouloient rendre responsable des caprices de la fortune. Ce général, qui, pendant quinze ans, avoit rendu des services signalés à sa patrie dans le commandement de ses armées de mer, eut beaucoup de peine à se garantir des insultes du peuple.

(1) Campbell. hist. nav. t. 2, p. 212.

Que d'injustices les républiques n'ont pas commises envers les grands hommes, à qui elles devoient leur salut et leur gloire !

Les forces navales de l'Angleterre furent mises sous les ordres de Black, le plus grand amiral qu'elle ait vu naître dans son sein. Quoique Drake lui en eût donné l'exemple, il passa cependant, parmi ses compatriotes, pour le premier qui eût appris aux marins à mépriser les forts et les batteries placés à l'entrée des ports et sur les côtes, pour en défendre les approches. Selon eux, Black inspira aux matelots un courage extraordinaire, et leur persuada qu'ils pourroient exécuter tout ce qu'ils oseroient entreprendre (1). L'exemple de Lucullus et du grand Condé ont montré que la nature peut seule créer des généraux de terre ; mais il paroissoit impossible qu'elle formât

(1) Clarendon, hist. de la rebellion, p. 681.

des amiraux sans le secours de l'expérience, quand Black parut. Il avoit cinquante ans, lorsqu'il prit le commandement des flottes de sa patrie, et n'avoit jamais servi sur mer avant ce tems-là (1).

Sa gloire, à la vérité, eût été moins grande, mais ses succès auroient été plus décidés, s'il n'avoit pas eu à combattre les Tromp, les Evertzen et les Ruyter. Ce dernier avoit déja commencé à se faire une grande réputation. Né dans l'indigence et de parens obscurs, il avoit passé sa première enfance à filer des cordes, pour gagner sa vie; ensuite il s'embarqua en qualité de mousse, devint successivement matelot, pilote, maître d'équipage, et capitaine d'un vaisseau de guerre. Ruyter fit, pendant dix ans, un grand nombre d'expéditions et de voyages. Il avoit résolu de quitter la marine et de vivre

(1) Voyez la note LXIII.

dans la retraite, lorsque les Zéelandois, ses compatriotes, le conjurèrent de prendre le commandement d'une escadre. Celle qu'on lui donna, n'étoit composée que de vaisseaux armés de trente à quarante canons (1), et montés d'un petit nombre de soldats et de matelots. Les Anglois avoient au contraire plusieurs bâtimens de soixante canons et de sept cents hommes d'équipage (2). L'impartial Hume reconnoît que tous les succès des forces Angloises étoient dus particulièrement à la grandeur de leurs bâtimens; avantage que toute l'habileté et la bravoure des amiraux Hollandois ne put compenser (3). La taxe des vaisseaux avoit mis le dernier roi en état de faire construire des navires d'une grandeur dont on n'avoit

(1) Le Neptune, de 28 canons et de 134 hommes d'équipage, étoit celui qu'il montoit.

(2) Basnage, annal. des Provinces-Unies, t. 1, p. 259.

(3) Hume, hist. d'Angl. t. 16, p. 123.

pas encore l'usage en Europe. Malgré leur supériorité, Ruyter attaqua, devant Plymouth *, les Anglois commandés par George Ayscue ; et après les avoir forcés à la retraite, il auroit brûlé ou enlevé dans ce port les vaisseaux de ses ennemis, si un vent de Sud-Est ne l'en eût empêché. Bodlei fut aussi battu dans la Méditerranée ** par les Hollandois. Van-Galen qui les conduisoit, quoique blessé à mort, eut encore le courage de monter sur le tillac, et d'y ordonner la manœuvre pour poursuivre les vaincus.

Les Anglois reparurent dans le canal, et Black se mesura avec Corneille de Wite, Ruyter et Tromp, tous trois devenus, de simples matelots, officiers généraux (1). Ce dernier avoit repris le commandement. Il y eut deux com-

* Le 16 août 1652.

** Le 18 octobre de la même année.

(1) Mém. de Witt, p. 150.

bats. * Dans le premier, l'amiral Anglois vint fondre, vent arrière, sur la flotte Hollandoise, qui ne put ni former l'ordre de bataille, ni se rallier. Néanmoins aucun bâtiment ne fut pris : les Anglois entrèrent dans un seul abandonné de son capitaine ; mais à la vue d'un canonier, qui, le boutefeu à la main, alloit le faire sauter, ils se retirèrent avec précipitation. Dans la seconde action, après un vif engagement, où quatre amiraux se battirent bord à bord, Black ayant été blessé, son escadre, quoique supérieure (1), prit chasse, et ne se déroba à la poursuite des ennemis, qu'à la faveur de la nuit : elle ne perdit que trois vaisseaux. Si l'arrière-garde des Hollandois eût secondé Tromp dans cette dernière action, il auroit remporté une victoire signalée. Ses ennemis prétendent que

* Le 29 novembre 1652.

(1) Il avoit quarante vaisseaux contre trente.

ce général, enflé de ce succès, continua sa route, après avoir mis à son grand mât un balai ou une branche de bouleau, pour montrer que son projet étoit de nettoyer toute la Manche de bâtimens Anglois.

Quoiqu'on fût mécontent en Angleterre de la conduite de Black, Cromwel lui rendit cependant justice, et assembla une flotte de soixante-dix vaisseaux, dont il lui donna le commandement. Celle de Hollande étoit aussi forte, et fut rencontrée entre Portland et Boulogne, ayant sous son escorte deux cents bâtimens marchands. Pour ne pas les mettre en danger, Tromp, qui avoit l'avantage du vent, sembloit devoir éviter l'action; néanmoins il s'y engagea, de peur que le vent ne vînt à changer. Après avoir divisé son armée en trois escadres, il fondit sur l'ennemi, dont les ténèbres de la nuit purent seules le séparer. Les Anglois ayant reçu le lende-

main * un renfort de seize vaisseaux, il rangea les siens en demi-lune, et fit passer son convoi du vent au milieu de sa flotte. Ce fut en cet ordre qu'il soutint tous les efforts de Black, qui auroient été fort vains, si quelques capitaines Hollandois n'eussent pas quitté leur poste. S'appercevant que les frégates ennemies pénétroient alors dans les brèches que ces lâches déserteurs avoient laissées, Tromp se forma de nouveau en bataille, et combattit encore jusqu'à la nuit, qui lui donna le tems de se remettre en ordre de retraite. Le troisième jour, malgré quelques canonades des ennemis, il rentra dans ses ports, n'ayant plus ni poudre, ni boulets, mais amenant avec lui presque tout le riche convoi qui avoit été confié à sa vigilance.

Les relations Angloises firent monter la perte des Hollandois à quarante bâtimens, dont huit coulèrent bas. Ceux-ci

* Le 19 février 1653.

n'en convinrent point, et réduisirent ce nombre à vingt-quatre. Selon eux, il en coûta aux Anglois douze vaisseaux, dont sept n'arrivèrent au port que pour y être condamnés. Tromp et Ruyter se disputèrent, dans ces trois célèbres journées, le prix de la valeur. Jamais on n'avoit vu un feu si terrible que celui qui sortit du vaisseau de ce premier amiral. On remarqua comme une chose extraordinaire qu'il eût tiré huit cents coups dans un jour, et qu'une seule pièce de fonte eût été déchargée soixante-dix fois (1). Tromp eut bientôt le plaisir d'apprendre que Black avoit hâté sa retraite, et étoit venu mouiller à l'île de Wight.

Ce général avoua que ses ennemis eurent, le premier jour, tout l'avantage, parce qu'ils étoient au vent. La lettre dans laquelle il rendoit compte de ces batailles au parlement, commençoit

(1) Mém. de Corn. Tromp, t. 1, p. 94.

en ces termes : » Dieu a combattu pour » nous contre un ennemi, que nous » avons totalement détruit en trois fu» rieuses rencontres. Deux jours aupa» ravant, nous étions en prière ; et le » dix-huit (1), nous remarquâmes que » Dieu nous apprenoit où ils étoient, » par ce texte de l'écriture qu'on lisoit : » *Pars demain, et va contre eux.* A peine » le chapitre, où se trouvent ces pa» roles, eut été expliqué, que nous » apperçûmes, avant l'aube, la flotte » ennemie, etc. « Ce langage d'une dévotion fanatique, étoit devenu alors celui des héros ; et sans hypocrisie, nul triomphe ne pouvoit être méritoire aux yeux de la nation Angloise. Elle ne put modérer sa joie, et fit servir à son triomphe les prisonniers Hollandois. Le parlement ordonna un jour extraordinaire d'actions de grâce.

Cromwel, ayant rejeté les proposi-

(1) Vieux style, c'est-à-dire, le 29 février 1653.

tions de paix que lui firent les Hollandois, voulut profiter de la victoire de Portland: il imagina de faire une tentative sur le Texel; mais elle fut infructueuse. Tromp, après avoir escorté une nombreuse flotte marchande, vola au secours de sa patrie avec quatre-vingt-dix-huit vaisseaux de guerre et six brûlots. Ils furent attaqués par Monck, qui avoit remplacé Black dans le commandement de la flotte Angloise. A la première rencontre, il ne remporta aucun avantage bien décidé. L'action commença à onze heures du matin, et continua jusqu'à neuf heures du soir, avec un acharnement égal de part et d'autre. La nuit empêcha les Anglois de se prévaloir de l'avantage du vent, lorsque les Hollandois le perdirent. Les premiers furent très-touchés de la mort du vice-amiral Déane, qui fut tué dans cette journée par un boulet de canon. De simple matelot, cet homme étoit parvenu aux grades supérieurs. Monck

l'avoit pris sur son bord pour lui servir de conseil, et il couvrit lui-même son corps d'un manteau, pour dérober à l'équipage une perte capable de le décourager (1).

A la seconde rencontre *, Monck, ayant le vent pour lui, fut plus heureux que dans la première. Le désordre s'étant mis parmi les vaisseaux Hollandois, les uns rompirent la ligne, ou s'abordèrent; d'autres mirent sans nécessité le feu à leurs propres brûlots, et se retirèrent. Tromp fit tirer sur les fuyards; mais il ne put les ramener au combat. Plusieurs tombèrent entre les mains de l'ennemi, ou coulèrent bas; presque tout le reste désemparé vint se réfugier derrière les bancs de Wielengen.

Le vainqueur se présenta devant le Texel, et répandit par-tout la consternation. Tromp, mécontent des mesures

---

(1) Gumble, vie de Monck, l. 1, c. 4.
* Le 13 juillet 1653.

des Etats, rejeta sur eux toute la faute de ses mauvais succès. Il se plaignit de la foiblesse des vaisseaux qu'on lui avoit confiés ; les Anglois en avoient dans leur ligne cinquante plus forts que celui monté par l'amiral Hollandois. Il assuroit que cette infériorité, jointe à celle des équipages, ne lui permettoit pas de se mesurer davantage avec les ennemis. Enfin il menaçoit, si on n'y remédioit pas au plus tôt, de ne plus reprendre le commandement des forces navales de la république. Le vice-amiral de Wite, non moins frappé de la situation critique des affaires, osa dire, dans une assemblée tenue à la Haye : » Les Anglois sont à présent nos maî» tres, et par conséquent ceux de la » mer (1). «

Le peuple ne se contraint, ni dans la prospérité, ni dans l'adversité. Celle qu'éprouvoient en ce moment les Hol-

(1) Annal. des Prov.-Unies, t. 1, p. 308.

landois, leur présageoit de nouveaux revers. Troublés par ce spectacle effrayant de l'avenir, ils ne cessoient de répéter que si la république avoit des forces, on devoit les employer à affranchir la mer du joug d'une puissance qui s'en attribuoit seule la domination, et qu'il y avoit tout à craindre de l'injustice cruelle de leurs voisins, si, après avoir versé tant de sang, on venoit à tomber dans l'impuissance de leur résister. La crainte des Hollandois n'étoit pas sans fondement; et pour le prouver, ils ajoutoient que les vaisseaux marchands étoient pris à la vue du Texel; que les flottes mal équipées n'étoient pas capables de se défendre contre les navires bien armés des Anglois; que la plûpart de ceux de Hollande avoient été criblés, désemparés, et dématés par le canon des ennemis; enfin, que pour comble de maux, la valeur de plusieurs capitaines n'avoit pu engager les autres à les seconder, ou du moins à ne pas les

abandonner au milieu des périls (1).

Le moyen le plus efficace pour calmer les esprits, étoit sans doute celui qu'employèrent les Etats généraux. Ils firent faire de nouvelles levées, et travailler avec tant d'activité dans leurs ports, qu'il en sortit bientôt une flotte de deux cents vingt voiles. Tromp n'en ayant qu'une partie, lorsqu'il partit du port de Zéelande, chercha à se réunir avec le vice-amiral de Wite, mouillé avec son escadre au Texel. La rencontre des Anglois devint un obstacle à ce dessein, et l'occasion d'un engagement qui ne se termina qu'à la nuit. Le vent ayant soufflé avec violence, les deux flottes se séparèrent. Aussitôt de Wite leva l'ancre, et tenta de sortir. L'obscurité étoit si grande, que les pilotes côtiers furent obligés d'allumer des lanternes ou des flambeaux, et d'aller sur des barques sonder jusques en pleine mer. Le vice-

(1) Vie de Corn. Tromp. t. 1, p. 34.

amiral échappa à tous les dangers, et effectua sa jonction en présence de l'armée Angloise, égale pour le nombre, mais toujours supérieure par la force des bâtimens à celle de Hollande. Cromwel avoit encore confié le commandement de sa flotte à Monck, qui ordonna à ses capitaines de ne donner ni recevoir aucun quartier; heureusement ces instructions barbares ne furent pas suivies : étoit-ce de sa part un simple acte de cruauté, ou un effet du désespoir ?

Son adversaire paroissoit être animé de ce dernier sentiment, lorsqu'il attaqua * la flotte Angloise. Il en rompit trois fois la ligne, et dégagea son contre-amiral, Goodson. Bientôt après, investi de toutes parts, ne pouvant voir ni le ciel ni la mer, et son armée étant dérobée à la vue par une épaisse fumée, presque enseveli dans des tour-

* Le 10 août 1653.

billons de flammes, Tromp se trouva abandonné des siens. » Il faut donc, » s'écrioit-il, que je périsse, puisque » personne ne vient à mon secours «. Au bout de six heures de combat, au moment qu'il animoit son équipage, et que, résolu d'aborder l'amiral Anglois, il s'avançoit pour ordonner quelque manœuvre, ce grand homme fut tué sur le tillac de son vaisseau. En expirant, il prononça ces mots : » Courage, mes enfans; pour moi j'ai achevé » ma carrière. «

Les Hollandois continuèrent d'arborer le pavillon amiral sur le bâtiment de Tromp, et Evertzen prit le commandement de la flotte : il fut lui-même si maltraité, qu'il se vit bientôt obligé de se faire remorquer jusques dans la Meuse. De son côté, Monck ne fut pas exempt de danger; deux brûlots s'étant attachés à lui, il étoit sur le point de sauter en l'air, lorsque l'action se ralentit tout-à-coup. La fumée s'étant

dissipée, les deux armées se trouvèrent dans un état qui montroit leur horrible acharnement. Toute la mer paroissoit couverte de corps morts, de débris, de carcasses de vaisseaux qui fumoient ou brûloient encore. Le reste de ces deux flottes n'offroit presque plus que des vaisseaux démâtés, et des voiles criblées de coups de canon (1).

La retraite d'Evertzen et celle de Ruyter qui l'avoit suivi dans la Meuse, n'ayant plus que son mât d'artimon, et se trouvant sans poudre et sans boulets, répandirent la terreur parmi les Hollandois. Pressés par leurs ennemis, qui venoient de recevoir des pêcheurs de nouvelles munitions de guerre, plusieurs prirent la fuite, et ne purent alors être arrêtés par les coups de canon que leur tira le vice-amiral de Wite. Il y en eut vingt-sept, ou selon d'autres

(1) Relation rapportée par le P. Hoste, Evolut. naval. p. 83.

trente coulés à fond. Six mille hommes perdirent la vie dans cette action, qu'un historien prétend avoir été beaucoup moins meurtrière, et moins funeste à la Hollande sa patrie. Il réduit toute sa perte à neuf bâtimens, cinq cents hommes tués, sept cents blessés, et autant de pris (1). Il ajoute que les ennemis perdirent onze navires de guerre pendant l'action, et qu'après ils furent obligés d'en brûler huit. Il est certain qu'ils se trouvèrent hors d'état de poursuivre les vaincus (2).

La plus grande perte de ces derniers fut sans doute celle de Martin Harpertsz Tromp. A l'âge de onze ans, embarqué sur le vaisseau de son père, il le vit emporter d'un coup de canon. Il ne cessa de crier : » Ne vengerez-vous donc pas » sa mort ? « en excitant l'équipage au combat dans lequel il fut pris. Obligé de

(1) Vie de Corn. Tromp. t. 1, p. 146.

(2) Clarendon, hist. de la Rebell. t. 6, p. 225.

de rester pendant trois ans au service de l'assassin de son père, le pirate Anglois qui l'avoit fait prisonnier, Tromp apprit auprès de lui le métier de la mer. De retour dans sa patrie, il parvint au commandement de ses flottes, et défit avec trente vaisseaux l'armée Espagnole, qui en avoit soixante-sept. Cette flotte s'étant refugiée derrière les dunes de Dunkerque, il l'y assiégea, et la réduisit à treize bâtimens, qui ne s'échappèrent pas sans peine. Cet exploit signalé, et beaucoup d'autres que ce général fit dans cinquante batailles navales où il se trouva, lui acquirent une grande réputation. Sa valeur, quoique froide, le portoit au milieu des armées les plus nombreuses; et il apprenoit, par son exemple, à en rompre la ligne. Nommé à la charge de lieutenant-amiral des Provinces-Unies, il n'en fut que plus modeste, et ne voulut jamais être appelé que le grand-père des matelots dont il étoit l'idole.

Les Anglois avoient eux-mêmes pour ce grand-homme une profonde estime. Dans l'espoir de profiter de la consternation que causoit sa mort, il se hâtèrent de réparer leurs vaisseaux, et de mettre une puissante flotte à la mer. Une violente tempête la dissipa, et les avaries qu'elle essuya furent si considérables, qu'il fallut la réarmer à grands frais, et pour cela augmenter les impôts. Cromwel craignit un mécontentement général, et pensa sérieusement à la paix (1).

Les Hollandois avoient perdu un grand nombre de bâtimens marchands, et la plupart de leurs assureurs étoient ruinés (2) ; d'ailleurs ils s'appercevoient que leurs ennemis avoient sur eux deux grands avantages, la force de l'échantillon de leurs vaisseaux, et une artillerie supérieure. Ils ne pouvoient

(1) Rapin Thoiras, t. 9, p. 63.
(2) Mém. de Witt, p. 161.

éviter ces fâcheux inconvéniens, que par de nouvelles constructions; et pour y travailler avec succès, il leur falloit le repos de la paix: ils en firent les premières ouvertures au parlement, qui, s'y refusa, les regardant comme des hommes mondains, dont la destruction étoit nécessaire, avant de commencer le grand ouvrage de subjuguer l'Antéchrist. Un pareil fanatisme ayant attiré à ce corps le mépris de toute la nation, il fut dissous. Cromwel, déclaré protecteur, dicta seul les conditions*. La plus humiliante étoit sans doute celle par laquelle les Hollandois s'engagèrent à ne prendre jamais le prince d'Orange, ni aucun de ses descendans, pour gouverneur ou administrateur de leurs provinces, et à ne donner jamais leurs voix pour l'élever à la charge de capitaine général: ce qui fut inséré, par les

* Le 15 avril 1654.

ordres du Protecteur, dans les registres publics *.

Cromwel auroit-il voulu par là briser le ressort le plus actif du gouvernement Batavique, afin de le réduire à une inaction favorable à ses desseins ambitieux? Une vue si profonde ne dirigea point sa politique, puisqu'il n'exclut du Stathoudérat que la seule maison de Nassau, contre laquelle il cherchoit à exercer sa haîne et sa vengeance. Pour troubler le commerce des Provinces-Unies, et le ruiner en le troublant, il vouloit stipuler dans le traité, en faveur des Anglois, le droit de visiter tous les vaisseaux marchands de Hollande. Quoique cette république eût refusé d'y consentir, elle prit néanmoins une résolution secrette (1) de ne pas s'y opposer d'une manière trop ouverte, c'est-à-dire, de tolérer cette avanie.

---

* Le 4 mai de la même année.

(1) Par un acte du 3 novembre 1655.

Elle envoya des ordres en conséquence: Ruyter n'oublia rien pour les faire révoquer (1).

La guerre que l'Angleterre faisoit alors à l'Espagne fournissoit de nombreux prétextes, et des occasions fréquentes à ces visites. Le Protecteur l'avoit entreprise, parce que, ne pouvant réussir à partager avec les Hollandois leur commerce, il espéroit s'emparer de celui des Espagnols, en leur enlevant leurs plus riches possessions dans le nouveau Monde. Cependant, loin de lui avoir donné aucun sujet de mécontentement, ils avoient au contraire cherché à lui plaire, et tâché de le mettre dans leurs intérêts. Ils furent le jouet de sa perfidie, et se virent attaquer de toutes parts sans aucune déclaration de guerre: à peine soupçonnèrent-ils l'objet de l'armement qu'on faisoit contre eux. Sa destination étoit

(1) Voyez la note LXIV.

un si grand mystère, qu'on crut d'abord qu'il avoit pour but d'aller piller Rome même, ou du moins l'église de Lorette: expédition qui auroit suffi pour faire canoniser Cromwel de son vivant par ceux de son parti. L'ambassadeur de la cour de Madrid ne s'y méprit pas, et lui demanda, au nom du roi son maître, ce qu'il exigeoit de lui: » Qu'il abo-
» lisse, répondit le Protecteur, l'inqui-
» sition dans ses Etats, et qu'il laisse
» aux Anglois une liberté entière de
» commercer aux Indes occidentales.
» Mon maître a deux yeux, repartit le
» ministre, et votre altesse voudroit les
» lui arracher tous deux. « Cromwel étoit du moins fort aise qu'on les fermât sur ses desseins ambitieux. Afin d'y réussir, il publioit qu'il équipoit une flotte pour veiller à la sûreté des mers, et en assurer l'empire à l'Angleterre (1).

Les instructions qu'il avoit données

(1) Mém. de Burnet, t. 1, p. 149.

à Pen et à Vénables, l'un commandant des forces de mer, et l'autre de celles de terre, montrent assez jusqu'où s'étendoient ses vues ambitieuses. Le principal objet étoit de s'établir dans la partie de l'Amérique, possédée par les Espagnols. Il y avoit, selon Cromwel, trois moyens pour y réussir ; le premier étoit de s'emparer de l'île de Saint-Domingue, ou de celle de Porto-Rico ; le second, de ne pas penser d'abord à la conquête de ces îles, mais de diriger l'entreprise contre une ou plusieurs places situées entre l'Orénoque et Porto-Bello ; enfin le troisième, qui regardoit également les îles et le continent, étoit de se porter sur Saint-Domingue ou sur Porto-Rico, et après s'en être saisi, d'aller investir Carthagène. Ce plan bien conçu étoit l'ouvrage de Thomas Gage, moine échappé des cachots de l'inquisition. Tout avoit été prévu, mais le choix de Vénables étoit mauvais. Ce général se laissa amuser à Saint-Do-

mingue, et en fut chassé avec perte. Il attaqua ensuite la Jamaïque, dont il prit la capitale. Le reste de cette île ne fut entièrement soumis que plusieurs années après cette première conquête, avec le secours des Flibustiers François (1).

On regarda néanmoins en Europe l'expédition comme manquée. La France s'en réjouit ; et Mazarin qui la gouvernoit alors, ne put s'empêcher d'avouer que s'il avoit connu toute l'étendue des projets du Protecteur, il auroit fait aussitôt la paix avec l'Espagne. Ce ministre vit très-bien qu'une pareille entreprise ne tendoit pas à moins que de mettre au pouvoir de l'Angleterre toutes les richesses du nouveau Monde (2). Les Espagnols, apprenant la tentative qu'on venoit de faire pour les leur en-

(1) Charlevoix, hist. de Saint-Domingue, t. 2, p. 26.

(2) Burnet, Mém. p. 152.

lever, saisirent par-tout les vaisseaux et les marchandises des Anglois. Ceux-ci perdirent plus de quinze cents bâtimens, et tout leur commerce avec cette nation passa entre les mains des Hollandois, qui le conservèrent long-tems (1). Il leur aida à réparer bientôt les pertes que la dernière guerre leur avoit causées (2). Cromwel n'avoit pas prévu un pareil évènement : il ne pensoit qu'à continuer avec vigueur les hostilités ; mais quantité d'officiers, convaincus de son injustice, prirent le parti de se retirer (3). Black lui resta fidèle, et il le chargea d'attendre aux Canaries le retour des galions du Mexique.

Obligé d'aller faire de l'eau, cet amiral laissa seulement en croisière le capitaine Stayner. Celui-ci rencontra six bâtimens Espagnols ; il en prit deux, en brûla deux autres, et força le

(1) De Witt, Mém. ch. 7, p. 193.
(2) Rapin Thoiras, hist. d'Angl. t. 9, p. 79.
(3) Hume, hist. t. 16, p. 203.

cinquième et le sixième à s'échouer. Dans un de ceux qui furent incendiés, Badajos, vice-roi du Pérou, périt volontairement avec sa femme et sa fille, ne pouvant se résoudre à leur survivre. Sur ces entrefaites, Black arrive, et prend la résolution de pénétrer dans la baie de Santa-Cruz, où les galions étoient défendus par six ou sept forts et de nombreuses batteries. Quelque avantageuse que fût cette position, il les attaqua, et les brûla tous. Quoique l'amiral Anglois fût entré dans cette baie à la faveur du vent, et qu'après quatre heures de combat, il eût réussi à forcer les Espagnols d'abandonner leurs vaisseaux déja tout en feu, il se trouvoit néanmoins encore exposé à toute l'artillerie de la côte; mais bientôt le vent changea, poussa son escadre en pleine mer, et laissa les Espagnols dans l'étonnement de cette heureuse témérité. Dans cette action, le frère de Black ayant montré de la lâcheté, fut démonté

de son vaisseau (1). Cet exemple remarquable coûta sans doute beaucoup à cet amiral, qui, étant tombé malade dans la traversée, mourut en rentrant à Plymouth *. Son corps fut transporté à Londres, et reçut par-tout les plus grands honneurs. On l'inhuma à Westminster dans la chapelle de Henri VII, parmi ceux des rois, contre lesquels il avoit toujours manifesté sa haîne. Ce fut le dernier outrage que leur fit Cromwel.

Cet heureux tyran mourut, après avoir reçu des mains des François l'importante place de Dunkerque (2), et lorsqu'il se promettoit d'exécuter contre l'Espagne les plus grandes choses. » Il » étoit très-propre, écrivoit Louis XIV » au comte d'Estrades, à les saisir opi» niâtrement, se trouvant une flotte

(1) Campbell. hist. nav. t. 2, p. 217.
* Le 17 août 1657.
(2) Voyez la note LXV.

» de cent soixante vaisseaux, que les » malheurs passés lui avoient valu, et » ayant augmenté ses forces de mer au-» delà de ce qu'avoient pu faire les rois » d'Angleterre. « Quelques années auparavant, la France avoit ressenti l'effet de cette supériorité. Ses vaisseaux qui alloient ravitailler Dunkerque, furent attaqués, et presque tous pris par le capitaine Hayton, qui commandoit une escadre Angloise dans la Manche. Loin d'en tirer une vengeance éclatante, Mazarin ne craignit pas de se couvrir d'opprobre, en concluant un traité d'alliance avec l'assassin du gendre de Henri IV, et le persécuteur de son petit-fils. Tout sembloit donc concourir aux desseins de Cromwel; il ne fut arrêté dans le cours de sa prospérité, que par son heureuse fortune, qui voulut le dérober aux complots que l'on commençoit à former de toutes parts contre son autorité. Il la devoit autant à ses rares talens qu'à ses forfaits inouis. Avec cette

énergie aussi nécessaire pour commettre de grands crimes, que pour faire de belles actions, que n'ose pas l'homme de génie, quand ses principes flottent au gré d'une ambition insatiable de pouvoir, et de la fureur convulsive de la renommée !

L'injure faite à la majesté royale est enfin vengée : Charles II monte sur le trône, triomphe de ses ennemis par sa clémence, se rend digne des acclamations de Londres, en lui pardonnant ses égaremens criminels ; et pour comble de gloire, laisse Richard, fils de Cromwel, mourir paisiblement dans la retraite. Non seulement ce prince refusa de persécuter les créatures de cet ennemi implacable de sa maison ; mais encore il sut profiter des réglemens utiles qu'il avoit faits, en les promulgant lui-même de nouveau. Tel est le fameux acte de navigation, auquel l'Angleterre doit ses richesses et sa puissance navale.

En faisant passer cet acte mémorable par son parlement, Cromwel n'eut d'abord d'autre dessein que de se venger des Hollandois ; et il paroît avoir consulté, dans cette occasion, plus sa propre haîne contre eux, que le bien général de sa nation. Il ne put cependant mettre ce réglement en vigueur, à cause de la guerre d'Espagne, qui l'obligeoit, malgré lui, de laisser la liberté aux négocians Anglois de se servir, comme auparavant, de bâtimens appartenans aux Provinces-Unies. Sans leur secours, plusieurs branches, tant d'importation que d'exportation, eussent alors été perdues.

Cette raison ne subsistant plus lorsque Charles monta sur le trône, il se hâta de faire autoriser l'important bill dont nous parlons, et de le confirmer bientôt après. Peut-être que ce prince fut encore bien aise de témoigner son ressentiment contre les Hollandois dans les dispositions de son édit. Il est donc

étonnant qu'ayant pour principe la haîne nationale, elles soient aussi bonnes que si elles avoient été dictées par la plus profonde sagesse (1). Mais l'animosité cesse quelquefois d'être aveugle, lorsqu'un puissant intérêt l'éclaire. Tel étoit celui que les Anglois avoient alors de diminuer les forces navales de la Hollande, la seule puissance qui pût les menacer dans leur propre île.

Charles II aimoit la marine, il en avoit prit le goût pendant son séjour en Hollande. Ses connoissances sur cet objet étoient même assez étendues pour un souverain ; il s'étoit occupé plusieurs fois de la théorie nautique. Par ses ordres et sous ses yeux, Brunkers avoit fait des expériences sur la qualité des bois propres à la construction des vaisseaux : ce prince parloit même très-

---

(1) Smith, de la richesse des Nations, l. 4, ch. 2. Voyez les Observations sur l'acte de navigation, à la fin de ce volume.

savamment sur cet art difficile (1). Non content d'en augmenter le nombre, il voulut rendre le service de mer recommandable, en y engageant la noblesse Angloise. Il créa son frère grand-amiral, et fit embarquer, comme simple matelot sur sa flotte, un de ses fils. Enfin, pour dédommager les officiers de la médiocrité de leurs appointemens, il leur accorda des permissions lucratives, et régla qu'ils auroient une portion considérable sur les prises.

Ce goût de Charles pour la marine sembloit s'être fortifié par la haîne qu'il avoit conçue contre les Hollandois. Le seul moyen de la satisfaire étoit d'augmenter ses forces navales, et de se mettre par là en état d'humilier ces maîtres de l'Océan. Sa fierté se trouvoit blessée, moins par les affronts qu'il en avoit autrefois reçus, et ne cessoit d'en recevoir dans la personne de son neveu,

(1) Burnet, Mem. t. 1, p. 184.

le jeune prince d'Orange, que par le ton qu'ils prenoient à son égard: » Ton » naturel, dit un écrivain Anglois, » à toutes les puissances maritimes, » parce qu'elles peuvent insulter par- » tout avec impunité (1). « Charles se flattoit d'achever par les armes, ce qu'il avoit commencé par l'acte de navigation, c'est-à-dire, d'élever sur les ruines du commerce de la Hollande, celui de sa nation. En exécutant ce dessein, il croyoit avoir un moyen efficace de lui plaire, mais ce qui le touchoit le plus, c'étoit d'en tirer de gros subsides. Le parlement lui accorda deux millions cinq cent mille livres sterlings pour les frais d'une guerre, dont quelques misérables querelles mercantiles furent le prétexte. Des actes précoces d'hostilité, sans aucune espèce de déclaration, en devinrent le

(1) Le chev. d'Alrymple, Mém. de la Grande-Bretagne, t. 1, p. 41.

le signal. Le chevalier Holmes se porta furtivement, avec une escadre Angloise, sur la côte d'Afrique, s'empara du Cap-Corse, de l'île de Gorée, se rendit ensuite dans l'Amérique septentrionale, à la nouvelle Belge, dont il fit la conquête (1). Ruyter ayant usé, quelque tems après, de représailles en Guinée, les Provinces-Unies virent aussitôt arrêter tous leurs bâtimens dans les ports d'Angleterre, et se plaignirent amèrement de cette violence. L'offre qu'elles firent de s'en rapporter sur la validité de ces prises, au jugement du parlement de Paris, mérite d'être remarquée (2). On imagine bien que ce tribunal ne convint pas aux Anglois, qui rejetèrent toute voie de conciliation.

Dans son manifeste, Charles se plaignit des préparatifs que les Hollandois fai-

(1) Hist. génér. des Voyages, t. 4, p. 53.
(2) Brandt, vie de Ruyter, l. 8, p. 375.

soient pour leur défense, tandis que lui-même pressoit les siens. Il alloit de port en port, observoit les progrès du travail, les hâtoit par ses libéralités et ses exhortations, moyens également efficaces de la part d'un roi. Cet armement lui coûta huit cent mille livres sterlings qu'il dut à son crédit, n'ayant pas encore touché les subsides dont j'ai parlé. A la vue de ces formidables apprêts, l'activité des Provinces-Unies ne fut point ralentie; en moins de deux ans, soixante-deux gros vaisseaux de guerre étoient sortis de leurs chantiers (1). Dans ce moment critique, elles se trouvèrent en état de mettre à la mer une flotte de cent trois bâtimens, soit de ligne, soit frégates, sept yachts, et onze brûlots (2), aux ordres du baron d'Opdam, de l'ancienne et illustre famille de Vassenaer.

---

(1) Mém. de Witt, t. 1, p. 323.

(2) Ou selon d'autres, cent douze vaisseaux, trente yachts, brûlots, etc.

Il avoit remplacé Martin Tromp dans la charge de lieutenant-amiral ; et quoique moins habile, il jouissoit néanmoins d'une assez grande réputation (1); d'ailleurs, secondé par Evertzen et le jeune Tromp, il pouvoit se mesurer sans crainte avec les Anglois. L'armée navale de ceux-ci consistoit en cent vaisseaux, dont plusieurs étoient à trois ponts. Le duc d'Yorck, frère du roi, en prit le commandement, ayant sous lui le prince Robert et le comte de Sandwich.

Les deux armées se rencontrèrent à la hauteur de Lestoff, près d'Yarmouth. Opdam ayant ordre, sous peine de la vie, de donner bataille, assembla son conseil, qui opina à la suspendre. L'infortuné amiral refusa d'y consentir, et sortit en prononçant ces mots : » Je serai demain couronné de » laurier ou de cyprès. « En effet, ce

(1) Voyez la note LXVI.

jour-là même * l'action commença à trois heures du matin, et dura pendant neuf heures consécutives. Ce ne fut qu'après midi que la victoire se déclara pour les Anglois, qui manœuvrèrent avec beaucoup d'habileté. Leur ligne étoit dans un ordre admirable, et jusqu'alors inconnu (1). Les Hollandois ne les imitèrent pas; leur défaite fut causée par l'imprudence d'Opdam, qui força de voiles pour joindre les ennemis, laissant derrière lui toute son armée. Tromp et Cortenaer le suivirent, et se trouvèrent engagés avec leur général au milieu des vaisseaux du duc d'Yorck, sur lesquels les capitaines Hollandois ne pouvoient arriver que les uns après les autres. Il en résulta une grande confusion dans leur ligne (2); Opdam n'avoit pu ni gagner le vent,

* Le 13 juin 1665.

(1) Hoste, Evol. nav. p. 42.

(2) Lettres et négociat. de Jean de Witt, t. 3, p. 338, 339.

ni remettre l'ordre, lorsqu'il périt avec son bâtiment qui sauta tout-à-coup en l'air. On soupçonna un de ses nègres d'avoir mis le feu aux poudres, pour se venger de quelques mauvais traitemens. Quatre autres navires furent embrâsés par un seul brûlot, et la plus grande partie de la flotte Hollandoise parut en un instant comme enveloppée dans un tourbillon de flammes, à travers lequel on voyoit plusieurs bâtimens couler bas. Dix-huit (1), montés de deux mille deux cents hommes, devinrent la proie du vainqueur. Il poursuivit, jusqu'à l'entrée du Texel, les débris de cette malheureuse armée, que le courage du jeune Tromp protégea dans sa retraite.

Une victoire aussi complette ne coûta au duc d'Yorck que trois vaisseaux, et la perte du brave Lawson,

---

(1) Ou seize, suivant les Mém. de Tromp, t. 2, p. 279, 280.

mort de ses blessures, et en qui ce prince avoit la plus grande confiance. Un succès si brillant causa beaucoup de joie dans toute l'Angleterre. Pour en conserver la mémoire, on y frappa plusieurs médailles, qui font assez bien connoître la disposition des esprits, et les prétentions de Charles II. On voyoit au revers de l'une la Grande-Bretagne personnifiée, avec ces mots : » Je revendique » la possession des quatre mers (1). « Sur une autre, le monarque Anglois étoit représenté dans un char de triomphe attelé de quatre chevaux marins : on appercevoit au loin une flotte, et l'exergue portoit ces paroles : » Et la » mer lui sera soumise (2). «

Le moment n'en étoit cependant pas encore arrivé : peut-être les Anglois le laissèrent-ils alors échapper ; du moins on prétendit qu'ils n'avoient pas su pro-

(1) QUATUOR MARIA VINDICO.
(2) ET PONTUS SERVIET.

fiter de leur victoire. Il est certain que s'ils avoient poursuivi les Hollandois jusques sur leurs côtes, ils auroient trouvé plusieurs de leurs vaisseaux délabrés et en désordre, qui étoient à la vue du Texel, où la marée basse les empêchoit d'entrer (1). Quelques écrivains protestans saisirent cette occasion pour accuser de négligence, ou même de lâcheté, le duc d'Yorck. Pendant le sommeil de ce prince, on fit prendre des ris et diminuer de voiles aux vaisseaux de sa flotte. Ceux de Hollande eurent par là le tems de se soustraire au péril imminent qui les menaçoit. Le duc parut à son réveil fort surpris d'une pareille manœuvre, et se contenta d'en disgracier les auteurs. Devoit-on conclure delà qu'un prince qui, tout couvert de sang, environné de morts ou de mourans, avoit abordé son adversaire, en disant froidement: » Il

(1) Mém. du comte de Guiche, t. 1, p. 110, 111.

» faut

» faut que je salue moi-même le sieur » Opdam, » fût coupable de lâcheté ? » Est-il croyable, dit un judicieux historien, que dans la poursuite des » vaincus, lorsque le plus lâche guerrier » prend courage, un général ait senti » défaillir le sien, et ait tourné le dos » à des ennemis qu'il n'a pas craint d'attaquer en face (1)? « L'état de son armée, qui, dans un combat aussi opiniâtre, avoit beaucoup souffert, fut la véritable cause de la retraite du duc d'Yorck ; d'ailleurs les bancs de sable et les bas fonds favorisoient celle des Hollandois, dont les bâtimens à varangue plate prenoient moins d'eau que ceux des Anglois.

Rejetant la cause de leur défaite sur la mutinerie des matelots de plusieurs vaisseaux, et sur la lâcheté de quelques capitaines, les Hollandois ne perdirent

(1) Hume, hist. d'Angl. t. 17, p. 103.

pas entièrement courage. De Witt le soutenoit par les ressources de son génie, et l'animoit par la chaleur de son ame; mais rien ne le seconda mieux que l'arrivée de Ruyter, qui revenoit de son heureuse expédition sur la côte de Guinée. Ses compatriotes avoient assez montré la confiance qu'ils avoient en ce grand homme, en le nommant, pendant son absence, lieutenant-amiral-général des Provinces-Unies. Il prit le commandement de leur flotte, composée de quatre-vingt-treize vaisseaux qui avoient été armés ou réparés après le combat de Lestoff, dans le court espace de deux mois.

Le pensionnaire de Witt s'embarqua sur cette flotte, et s'y montra aussi habile dans le métier de la mer, que s'il l'eût pratiqué dès son enfance. Ruyter n'en fut ni mécontent, ni jaloux; il se laissa même conduire par ce grand homme, qui, malgré la contrariété des vents, trouva moyen de sortir du

Texel (1) ; mais une horrible tempête dispersa, quelques jours après, ses vaisseaux, en fit périr plusieurs, et l'obligea à rentrer dans le port. Cet évènement favorisa les desseins des Anglois : ils insultèrent impunément, au mépris du droit des gens, une nombreuse flotte marchande à Berghen, dans le territoire même du roi de Danemark, Christiern IV.

Ce prince, oubliant les services que les Hollandois lui avoient rendus, en l'aidant à chasser de ses Etats les Suédois, joignit à cette ingratitude la plus noire perfidie. Ayant appris de Talbot, ambassadeur de Charles II auprès de lui, l'arrivée prochaine d'une riche flotte Hollandoise, venant des Indes orientales, il l'invita à se réfugier dans ses ports. De concert avec ce monarque, le ministre Anglois écrivit aux

(1) Pélisson, hist. de Louis XIV, t. 1, p. 406, 407. Hume, hist. d'Angl. t. 17, p. 113.

capitaines de sa nation, qu'ils pouvoient y attaquer leurs ennemis : il exigeoit seulement qu'on tînt un compte fidèle des prises, dont la moitié devoit revenir à Christiern. Le comte de Sandwich qui commandoit l'escadre Angloise, attendoit les articles de cette odieuse convention, lorsque les vaisseaux Hollandois entrèrent dans la rade de Berghen en Norwège. Il crut devoir aussitôt les attaquer ; mais le commandant ennemi, Bitter, avoit fait de si bonnes dispositions, et se défendit avec tant de valeur, que Sandwich se retira lui-même en désordre. Il parut alors se plaindre de l'asyle qu'on avoit accordé aux Hollandois : il leur auroit été inutile sans sa précipitation, qui priva le roi de Danemark du fruit de sa trahison (1). Ce prince mit bientôt le comble à sa

(1) Mém. de Burnet, t. 1, p. 447, 448. Hume, hist. d'Angl. t. 17, p. 107. Hist. génér. des Voyages, t. 11, p. 322.

honte, en concluant à la fois deux traités, l'un avec l'Angleterre, et l'autre avec les Provinces-Unies, en faveur desquelles il finit par se déclarer.

Pendant ce tems, les Hollandois réparèrent leurs vaisseaux, et ne tardèrent pas à faire partir une flotte de quatre-vingt-onze vaisseaux de ligne, douze frégates, treize brûlots et huit yachts. Monck, ce fidèle sujet, à qui Charles devoit son rétablissement, n'en avoit que soixante-dix-huit, à la vérité plus forts et mieux armés, mais dont les équipages n'étoient presque composés que de gens ramassés dans les boues de Londres, la peste ayant fait périr un grand nombre de matelots. Le prince Robert, avec vingt-cinq vaisseaux, étoit allé au devant d'une escadre Françoise, qui venoit se joindre aux ennemis. Malgré l'absence de ce prince, et contre l'avis d'Ayscue, l'impatient Monck résolut d'attaquer les Hollandois qui étoient à l'ancre; mais Ruyter;

leur général, fit à son approche couper les cables, et engagea aussitôt l'action. Le vent étoit si fort, que les Anglois ne purent se servir de leurs batteries basses, ni soutenir plus de trois heures le combat, où les Hollandois avoient encore un grand avantage, celui de charger leurs canons avec des boulets ramés, nouvelle invention qu'ils devoient au génie de Witt. Trois vaisseaux de la flotte Angloise furent coupés, ensuite pris. Le vice-amiral Barkeley en commandoit un, et y perdit la vie en le défendant. Le contre-amiral Harman, à travers les flammes dont il étoit entouré, ayant apperçu les grapins d'un brûlot qu'on lui envoyoit, les coupa et s'en débarrassa. Deux autres s'approchèrent successivement de lui: ranimant le courage de ses gens, Harman manœuvra si bien, qu'il se tira encore de ce danger, quoique son bâtiment fût désemparé, et eût sa poupe embrâsée. De quatre cents hommes

d'équipage, il ne lui en resta que quarante (1).

Monck crut devoir s'éloigner; mais ce ne fut que jusqu'au lendemain, où il revint à la charge avec un nouveau courage, sans avoir plus de succès. Tromp s'étant engagé trop avant, auroit été pris, si Ruyter ne l'eût pas dégagé. Ce général fondit avec tant d'impétuosité sur les vaisseaux Anglois, qu'il les mit en fuite. Le sien se trouva cependant, si maltraité, qu'il fut obligé de se retirer, et de laisser le commandement à Van-Nès, qui continua l'action. La flotte Angloise, après cinq heures de combat, ne dut son salut qu'au calme; et réduite à vingt-huit navires, elle chercha à se réfugier dans la Tamise. Le lendemain elle fut poursuivie vivement, et l'amiral Ayscue eut le malheur d'échouer son bâtiment à

(1) Basnage, annal. t. 1, p. 774. Mém. de Guiche, t. 2, p. 67.

trois ponts, et le plus beau de l'armée (1), sur le Galper, banc de sable à l'entrée de cette rivière. Il vouloit s'y défendre ; mais les gens de son équipage le forcèrent à amener son pavillon. Les Hollandois remirent ce navire à flot, et le brûlèrent ensuite par ordre de Ruyter qui étoit arrivé à tems pour en sauver l'équipage.

La nuit du troisième au quatrième jour *, le prince Robert rejoignit avec sa division Monck, qui se trouva avec soixante-onze vaisseaux avoir affaire contre soixante-quatre ennemis (2). Ruyter gagna l'avantage du vent, et pressa si fort dans la journée les Anglois, qu'ils profitèrent d'une brume pour se retirer. Elle parut extraordinaire à cette latitude, et dans un des jours les plus longs de l'année : on vit le ciel très-

(1) Le Royal-Prince, de 96 canons.

* Le 14 juin 1666.

(2) Mém. et négoc. de Witt, t. 3, p. 482.

serein, se couvrir en un quart-d'heure d'épaisses vapeurs (1). Les Anglois eurent dix vaisseaux brûlés ou coulés à fond : onze tombèrent au pouvoir des Hollandois dans ces quatre actions différentes.

Il en coûta aux vainqueurs trois vaisseaux brûlés et quatre coulés à fond. Plus de vingt furent démâtés, sans qu'aucun se rendît. Tromp y signala son courage, changea six fois de vaisseau, et se jeta avec tant d'acharnement sur les ennemis, qu'ils demandoient avec surprise, » s'il y avoit plusieurs » Tromps dans l'armée Hollandoise » (2). » Ruyter en le dégageant, ne parut penser qu'au salut d'un homme, devenu son ennemi par l'animosité des factions, mais cher à sa gloire, parce qu'il en étoit le rival. Ce général fit pa-

(1) Mém. du comte de Guiche, t. 2, p. 105.
(2) Lettre du comte d'Estrades à Louis XIV, du 17 juin 1666.

roître un sang-froid et une intrépidité qu'on ne sauroit trop admirer. Si tous ses capitaines eussent suivi son exemple, et fait également leur devoir, la flotte des Anglois étoit entièrement détruite. Ruyter, voyant que le brouillard les déroboit à sa poursuite, se contenta de dire : » C'est Dieu qui les » sauve, et qui, ne voulant pas ache- » ver de les perdre, les a seulement » corrigés de leur présomption. » La véritable modestie est toujours accompagnée de beaucoup de simplicité. Celle du héros Hollandois n'a peut-être point d'exemple. » Le lendemain de la vic- » toire, dit le comte de Guiche, je le » trouvai balayant sa chambre, et don- » nant à manger à ses poules (1). «

Cependant cette fière nation ne s'avouoit pas vaincue : elle se glorifioit même de ce que sa flotte avoit conservé toute la nuit ses fanaux allumés,

(1) Ses Mém. t. 2, p. 110.

tandis que celle de Hollande avoit eu les siens éteints (1). Charles fit réparer promptement ses vaisseaux, en augmenta le nombre, et donna ordre à Monck, créé duc d'Albermale, et au prince Robert, ses amiraux, d'engager une nouvelle action. Leurs forces consistoient en plus de cent voiles, et étoient supérieures à celles des Hollandois, qui n'avoient que soixante-douze navires de guerre et dix-neuf brûlots. Ceux-ci, maîtres de la mer, croisoient à l'entrée de la Tamise, lorsque Monck parut. Son vice-amiral, Thomas Allen, fit d'abord plier l'avant-garde de l'ennemi, où le vaisseau de Bankert qui la commandoit ayant coulé bas, jeta la confusion (2). Sur ces entrefaites, Tromp attaqua la division de Smith, la battit, et la poursuivit si loin, qu'il

(1) Mém. de Guiche, t. 2, p. 115.
(2) Lett. et négoc. de Witt, t. 3, p. 534.

se sépara du centre de l'armée où combattoit Ruyter. Les Anglois cherchèrent aussitôt à l'envelopper, et il soutint leurs efforts jusqu'à la nuit.

Le lendemain * au point du jour, l'amiral Hollandois se trouva avec sept ou huit vaisseaux environné de toute la flotte Angloise, rangée en croissant sous le vent et à l'arrière : elle fit sur lui un feu terrible. Ruyter eut bien de la peine à déterminer ses gens à se battre; ils étoient épuisés de fatigue, et couchés sur le tillac. Le brave Van-Nès fut toujours à ses côtés, et le seconda parfaitement. Mais Tromp ne reparut pas; poursuivi à son tour jusqu'au Texel, il ne reçut pas un seul coup de canon de la part des ennemis, qui vouloient par là le rendre suspect d'intelligence avec eux. Son général, après avoir évité deux brûlots, et se voyant pressé de toutes parts, s'écria plusieurs fois :

* 25 juillet 1666.

» Faut-il que je sois assez malheureux » pour que de tant de boulets qui passent » sur ma tête, il ne s'en trouve pas un » seul qui puisse m'atteindre (1)? « Partout il cherchoit la mort, et par-tout elle le respecta. Enfin un sentiment plus réfléchi, celui de l'amour de la patrie, l'emporta dans son cœur sur cet héroïsme aveugle : il ne pensa bientôt plus qu'au salut des siens, en les conduisant au port. Semblable au lion assailli par une nombreuse troupe de chasseurs, il ne céda qu'à la force, étant aussi terrible dans sa retraite, que redoutable au premier choc. Informé de ses exploits, Louis XIV écrivit lui-même aux Etats généraux, » que Ruyter avoit agi de » cœur et de tête; qu'il avoit fait des » choses qui surpassoient les forces hu- » maines. J'estime plus sa retraite, » ajoutoit ce prince, que s'il avoit ga- » gné la bataille, ayant résisté avec huit

(1) Brandt, vie de Ruyter, p. 378.

» vaisseaux contre vingt-deux des plus » grands d'Angleterre, et aux deux ami» raux. «

La France prenoit alors quelque intérêt aux succès de cette guerre : elle venoit de se déclarer en faveur de la Hollande, et ne cessoit de lui promettre de réunir ses forces navales aux siennes. Cette jonction n'eut cependant pas lieu, parce que le roi vouloit laisser épuiser ces Puissances belligérantes, pour retirer seul tout l'avantage de leur querelle. Un de ses ministres, Lionne, lui avoit donné ce conseil, que la saine politique avouoit : mais il falloit alors ne se déclarer ni pour l'une ni pour l'autre des nations ennemies, et sur-tout ne pas offrir des secours qu'on n'étoit pas résolu de fournir.

Quoique la victoire de Monck fût complette, ayant coûté aux Hollandois vingt vaisseaux, ce général voulut néanmoins en retirer d'autres avantages : en conséquence il détacha une escadre

sous les ordres de Robert Holmes, pour insulter les ennemis chez eux. Cet officier s'approcha du Texel, et brûla dans le port de l'île d'Ulie deux vaisseaux de guerre et cent cinquante bâtimens marchands. Profitant ensuite de la marée, il fit une descente dans l'île de Schelling, livra à la fureur des flammes la ville capitale, en ravagea le territoire, et causa une perte de plus de six millions à ses malheureux habitans. La plupart étoient Mennonistes ou Anabaptistes ; fidèles à leurs principes, ils s'enfuirent à son approche, et préférèrent leur ruine à une défense achetée au prix du sang de leurs frères. Les Hollandois avouèrent qu'une bataille perdue leur auroit moins coûté que cette expédition (1). Ils en auroient essuyé de plus grands dommages, si une pluie violente n'eût pas empêché

(1) Basnage, annal. des Provinces-Unies, t. 1, p. 784.

Holmes de s'emparer à Ulie des riches magasins de leur compagnie des Indes.

Cette nouvelle disgrâce n'abattit point le courage de Witt, toujours ferme dans les revers (1); mais il augmenta le nombre de ses ennemis. Dans la crainte qu'il ne succombât, Louis XIV fit sortir sa flotte que les Anglois semblèrent respecter (2). Trois vaisseaux seulement qui s'en étoient écartés, tombèrent au milieu d'eux. Ils résolurent de s'ouvrir un passage, et combattirent tout un jour contre sept ennemis, dont deux furent démâtés; les cinq autres ne s'emparèrent que d'un seul, commandé par la Roche, chef d'escadre de grande réputation, qui étoit près de couler bas (3). Cependant les François s'étant avancés jusqu'au pas de Calais, ne purent

---

(1) Lettre du comte d'Estrades au roi, du 22 juillet 1666.

(2) Rapin Thoiras, t. 9, p. 246.

(3) Lettres et négoc. de Witt, t. 3, p. 606, 607.

rencontrer les Hollandois, qu'une tempête avoit empêchés de se battre avec le prince Robert, dont Monck s'étoit séparé avec plusieurs vaisseaux par ordre de Charles, au moment qu'il alloit engager une action. Ruyter auroit profité de cette circonstance, s'il ne fût pas tombé malade. Le chagrin de ne pouvoir se réunir à l'armée navale de France, avoit déja altéré sa santé. La Feuillade, chargé de prendre des arrangemens avec lui pour cette jonction, lui ayant dit » que la flotte du roi iroit contre vent » et marée ; que monsieur de Beaufort » en avoit reçu l'ordre (1) «, Ruyter prit ce propos à la lettre, et en fut très scandalisé. Sa maladie força les Hollandois à rentrer dans leurs ports.

La peste qui s'étoit alors manifestée à Londres, et l'incendie de cette ville tempérèrent la joie de tant d'évènemens heureux. Le parlement n'accorda

(1) Mém. de Guiche, t. 2, p. 151.

même qu'avec peine un nouveau subside pour continuer la guerre, et Charles se détermina à entamer les négociations de la paix. Le progrès en fut arrêté par des difficultés que de Witt fit naître, pour trouver l'occasion de venger sa patrie, et de triompher lui-même de ses ennemis particuliers. L'imprudent monarque la lui fournit bientôt, en ordonnant de désarmer ses vaisseaux, et d'en licencier les équipages. Le moment étoit favorable, et le pensionnaire ne le laissa point échapper. Il conçut le dessein hardi de détruire les principales forces navales de l'Angleterre. Un profond secret et une activité incroyable en assuroient l'exécution, dont Ruyter fut chargé. Il appareilla * avec soixante-dix vaisseaux et seize brûlots. Une division de cette flotte, aux ordres de Van-Gent, s'avança à l'embouchure de la rivière de Roches-

* Le 6 juin 1667.

ter, et s'empara du fort de Sherness. Dans cette conjoncture, Ruyter arrive avec le reste de l'armée, et se joint à son vice-amiral. Poussé par la marée et le vent d'Est, il remonte jusqu'à Chatam. Après avoir rompu une forte estacade qui traversoit le Medway, détruit trois vaisseaux qui la défendoient, et passé au travers de ceux qu'on avoit coulés bas dans le lit de cette rivière, il parvient à Upnor, s'empare du château, prend et brûle plusieurs gros navires de guerre, les plus forts de la marine Angloise; quatre autres sont détruits à Blackwall, et neuf à Woolwich. Le brave Douglas en commandoit un: il refusa de l'abandonner, et aima mieux périr dans les flammes, que de devoir son salut à une fuite nécessaire, disant que jamais un Douglas n'avoit quitté son poste sans ordre (1).

Des magasins et une grande quantité

(1) Mém. de Temple, t. 2, p. 41.

de munitions navales deviennent la proie des Hollandois ou celle des flammes. La consternation se répand sur les côtes. Charles pense à se retirer au château de Windsor, et à quitter Londres: cette capitale craint même de voir enlever sa tour, et incendier ses fauxbourgs qui étoient sans défense. On se hâte de couler à fond plusieurs bâtimens au milieu de la rivière: on établit des batteries en différens endroits. Toute la milice est sous les armes; mais Ruyter n'ose profiter de ses premiers succès (1): il se retire, et sort de la Tamise. Il se contente d'aller détruire quelques vaisseaux dans la baie de Harwich et à Torbay, après avoir mis en fuite l'amiral Spragh. Les villes de Portsmouth, de Plymouth et de Darmouth, les îles de Wight, de Jersei et de Guernesey sont menacées d'une attaque.

Arrivé à la hauteur des Sorlingues,

(2) Mém. du comte de Guiche, p. 390.

l'amiral Hollandois invite le duc de Beaufort, qui commandoit les forces maritimes de la France, de se joindre à lui. Cette union ne pouvoit manquer d'être funeste aux Anglois (1); mais Louis écoutoit alors la voix foible de la modération, et sa politique n'avoit pour objet que de maintenir l'équilibre entre les deux nations rivales. Son amiral, Beaufort, après avoir donné quelque espérance à Ruyter, finit par refuser de se rendre à ses pressantes sollicitations, sous prétexte qu'il n'avoit reçu aucun ordre de sa cour, et que l'on étoit sur le point de conclure la paix (2).

Toutes les difficultés qui s'opposoient à sa conclusion s'évanouirent alors, et les articles en furent signés bientôt après à Breda *. Ils assurèrent de nouveau à l'Angleterre l'honneur du pa-

(1) Hume, hist. d'Angl. t. 17, p. 137.
(2) Voyez la note LXVII.
* Le 31 juillet 1667.

villon. On y stipula que les vaisseaux de guerre, et les navires marchands des Provinces-Unies salueroient les bâtimens de la marine royale, en abaissant la grande voile et le pavillon du grand mât. Par ce traité, Charles acquit les possessions Hollandoises dans le continent de l'Amérique septentrionale, connues depuis sous le nom de New-York et de nouveau Jersei. La perte de ces belles et fertiles provinces ne fut point compensée par la cession de l'île, tant disputée et si peu importante, de Poleron dans les Indes. Surinam resta aux Hollandois qui venoient d'en faire la conquête. En prolongeant la guerre, ils auroient pu obtenir des conditions plus avantageuses ; mais la durée des hostilités ruinoit leur commerce, et il fallut souscrire aux articles qu'on leur proposoit.

La réconciliation parut sincère, et Charles entra dans la triple alliance dont le but étoit de conserver entre les

Provinces-Unies et la France, cette célèbre et si inutile barrière qu'avoient imaginée la foiblesse et la méfiance, toujours inséparables. Cependant, au milieu des réjouissances qu'on fit en Angleterre à l'occasion de la paix, le lord Clifford, ministre et confident du monarque Anglois, laissa échapper un mot qui découvroit bien les intentions secrettes de ce prince: » Malgré toute » cette joie, il faut, s'écria-t-il, que » nous ayons encore une guerre contre » la Hollande. « En effet, on négocia bientôt avec Louis XIV, qui avoit juré la perte de cette république, auparavant son alliée. Des offenses qu'il falloit oublier, des injures qu'il devoit ignorer, l'avoient étrangement irrité: il ne put étouffer son ressentiment, qui troubla le repos de l'Europe.

La colère du monarque François s'accordoit trop avec l'animosité de Charles II, pour que ces deux rois tardassent long-tems à s'unir par les liens

d'un traité. Les articles en furent tenus secrets : Louis y achetoit la destruction des Hollandois aux dépens de l'empire des mers, et assuroit à son allié la possession des îles de Walkren, de Cassante, de Worne, de Gorée et de Minorque, des ports de l'Ecluse et d'Ostende; il lui promettoit de l'aider à se rendre maître des possessions Espagnoles de l'Amérique (1). Quels sacrifices! quelles conséquences ne pouvoient-ils pas avoir! Minorque et Ostende devoient être livrées, au cas seulement que de nouveaux titres ou droits sur la monarchie d'Espagne vinssent à échoir à l'allié de Charles, qui promettoit de les soutenir alors de toutes ses forces. C'étoit toutefois aux frais de Louis, qui fournit encore l'argent pour commencer la guerre dont nous allons parler.

Ce subside n'empêcha cependant pas le roi d'Angleterre de faire banque-

(1) Extr. des Mém. manusc. de Barillon.

route aux étrangers et à ses propres sujets. Shaftsbury en donna le conseil pernicieux, et Lauderdale fit un long discours pour en prouver la justice et la nécessité (1). Av[illegible] de l'effronterie et de la bassesse, [illegible] cherche-t-on pas à justifier! L[illegible]lique même est quelquefois un m[illegible] dont les souverains abusent pour tromper les hommes, en adoptant les principes de ces courtisans qui, trafiquant sans cesse de leur honneur, ne mettent aucun prix à celui de leur prince ou de leur nation.

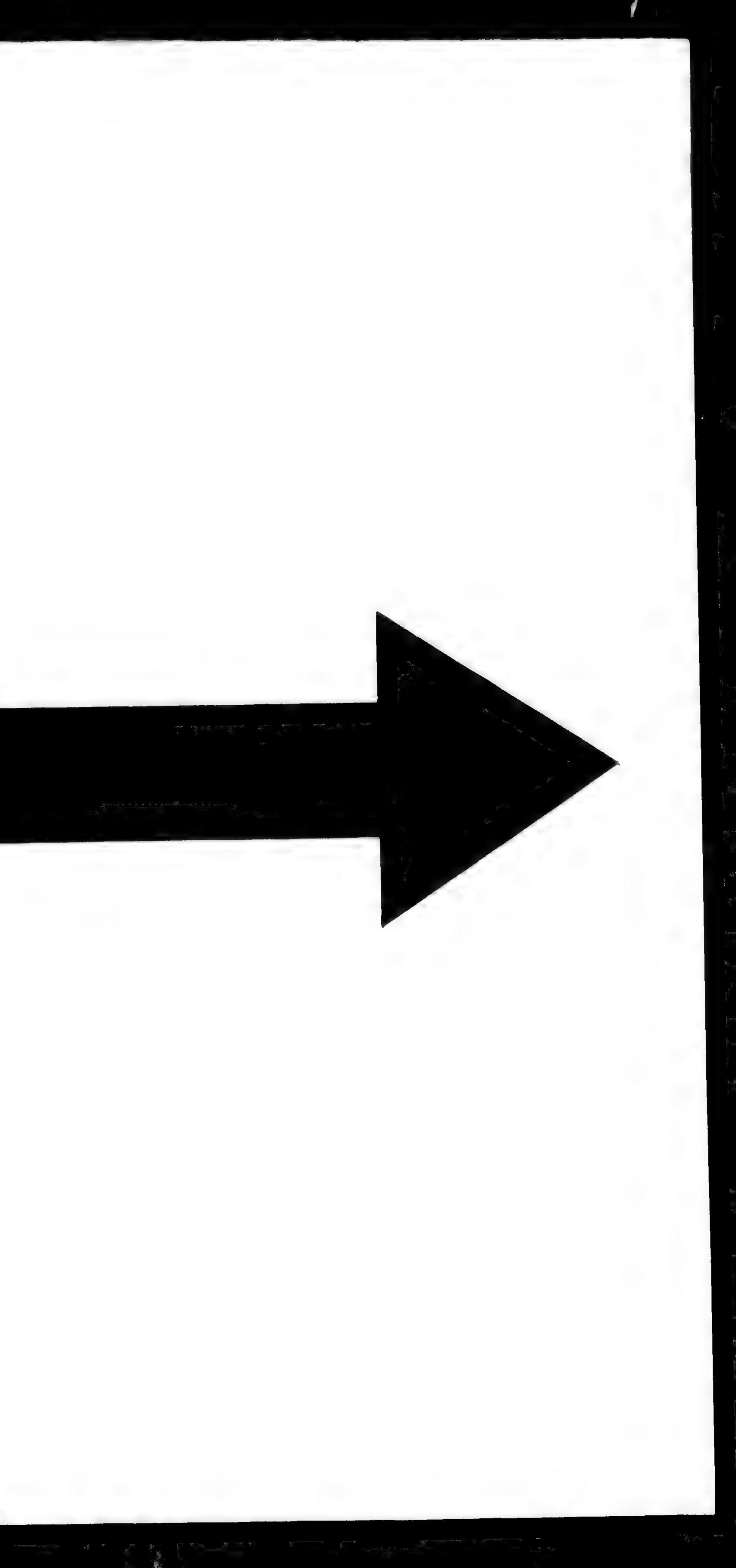
Les premières hostilités de la part des Anglois furent sans aucune déclaration. A la hauteur de l'île de Wight, ils attaquèrent * avec douze vaisseaux de ligne et cinq frégates, la flotte Hollandoise de Smyrne, composée de soixante-dix bâtimens marchands, et qui n'étoit

(1) Mém. de Burnet, t. 1, p. 619, 620. Mém. de Temple, p. 15.

* Le 24 mars 1672.



[redacted]



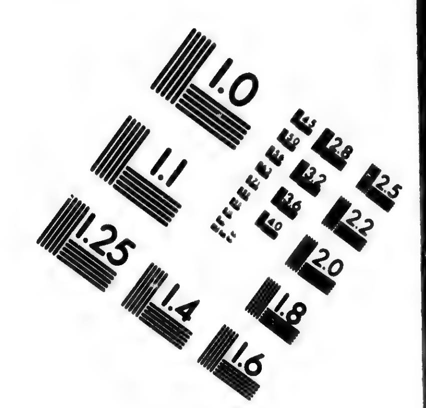
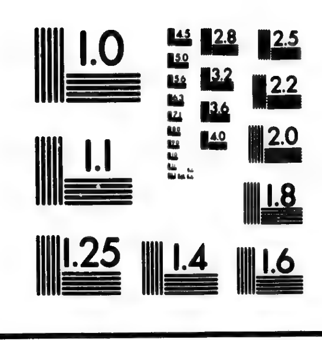
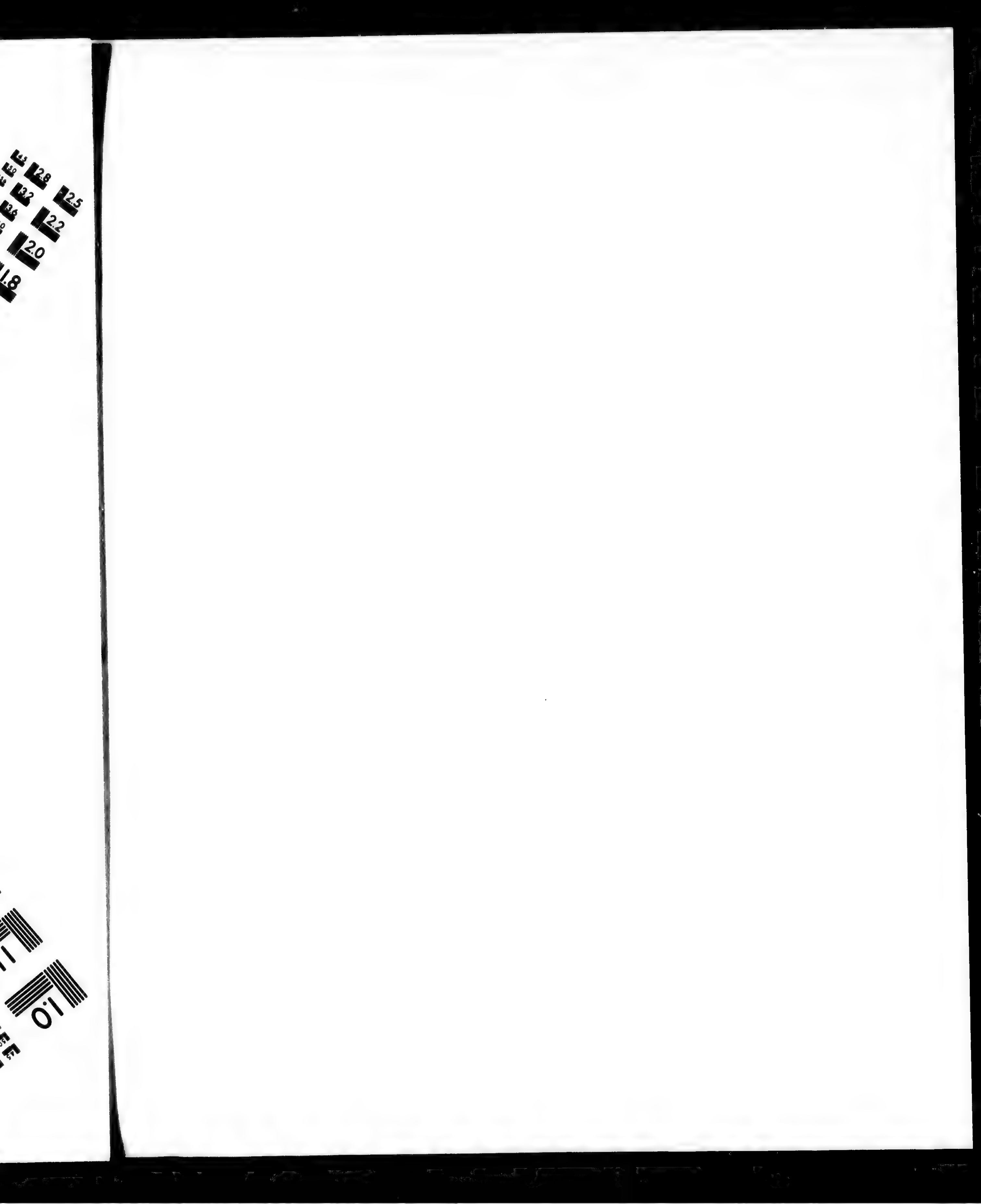


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



escortée que par cinq petits vaisseaux de guerre. Les capitaines se défendirent et manœuvrèrent si bien, qu'ils ne perdirent que deux bâtimens de leur convoi. Quelques jours après cette insulte infructueuse, Charles publia son manifeste, où il regardoit comme une *insolence inouïe* de vouloir lui disputer l'empire de la mer, en lui refusant l'honneur du pavillon, une des premières prérogatives des rois ses prédécesseurs, et la dernière dont son royaume devoit se défaire (1).

Les Anglois n'approuvoient cependant pas cette nouvelle guerre, et le parlement étoit peu disposé à accorder des subsides au roi. Pour en obtenir, le lord Chancelier prononça un discours, dans lequel il répéta souvent ce mot de Caton si connu, et dont une haîne aveugle n'a cessé de faire de ridicules et barbares applications, *delenda est Carthago*:

(1) Voyez la note LXVIII.

il faut détruire Carthage (1). Les prédicateurs de Hollande ne manquèrent pas de le commenter, afin d'exciter le peuple à la défense de ses foyers. De pareils sermons étoient aussi propres à fomenter son animosité, que la découverte qu'on fit ensuite du complot d'un Ecossois nommé Frazer. Envoyé d'Angleterre à Amsterdam pour y détruire tous les magasins et les arsenaux de l'amirauté et de la compagnie des Indes, il se préparoit à les incendier avec des pots à feu, lorsqu'il fut trahi par un de ses complices, et saisi. On le rompit vif, après qu'il eut tout avoué.

Cette manière odieuse de nuire à ses ennemis n'avoit été sans doute ni imaginée, ni approuvée par Charles (2). Toujours criminelle, souvent infructueuse, et jamais impunie, elle ne peut

(1) Mém. de Temple, p. 80.

(2) Le duc d'Yorck en est accusé dans la vie de Corneille Tromp, t. 2, p. 470.

être employée que par des ministres assez coupables pour trahir les véritables intérêts de leurs maîtres, ceux de leur honneur. Le monarque Anglois étoit jaloux de conserver le sien, quoiqu'il aimât moins la gloire que le plaisir. Il ne tarda point à faire de puissans efforts: il avoit rappelé tous les matelots ses sujets qui s'étoient engagés dans les pays étrangers, et il travailloit sans relâche à rassembler un grand nombre de vaisseaux. On en composa une flotte dont son frère, le duc d'Yorck, eut le commandement, et qui fut jointe à celle de France, aux ordres du comte d'Estrées, et forte de quarante-huit vaisseaux. Elles étoient mouillées ensemble à Solebay, lorsque Ruyter parut avec quatre-vingt-onze navires de guerre, et quarante-quatre brûlots. Les Anglois les prirent d'abord pour des bâtimens charbonniers; mais en les voyant approcher, ils reconnurent leur erreur, coupèrent leurs cables, et ap-

pareillèrent en désordre *. Le comte de Sandwich ayant voulu auparavant engager le duc d'Yorck à lever l'ancre, ce prince lui avoit répondu: » Vous pen» sez plus à votre propre conservation, » qu'à l'honneur du roi (1). » Le comte commandoit l'avant-garde, il s'avança aussitôt pour soutenir les premiers efforts des ennemis, et sauva par là l'armée, en lui donnant le tems de se mettre en ligne. L'action générale commença entre d'Estrées qui avoit l'avantage du vent, et l'escadre de Bancker dont quelques vaisseaux furent désemparés. La conduite des François, dans cet engagement, ne fut pas exempte de reproches, leur lenteur ayant été trop en contraste avec leur vivacité naturelle. Le calme qui survint, rendit le combat meurtrier entre Ruyter et le duc d'Yorck, qui fut obligé de changer

* Le 7 juin 1672.

(1) Mém. de Burnet, t. 1, p. 653.

deux fois de bâtiment. Peut-être auroit il lui-même été pris, et toute sa division écrasée, si le chevalier Jordan n'avoit pas volé à son secours. Le brave Sandwich ne fut pas si heureux ; déja fort maltraité, et ayant perdu une grande partie de son équipage, il combattit jusqu'au moment que son vaisseau, atteint par un brûlot, sauta en l'air. Piqué du propos offensant de son général, il avoit résolu de périr ; c'est pourquoi il ne pensa point à changer de bord avant cette catastrophe. Le vice-amiral Van-Gent qui l'avoit attaqué avec toute sa division, fut tué au premier choc. La nuit sépara les deux flottes. Ruyter se retira derrière les bancs de Zéelande, sans être poursuivi. Sa plus grande perte fut celle de ses brûlots, qui se consumèrent inutilement, à l'exception d'un seul. Si ce général ne remporta pas une victoire bien décidée, il eut du moins tout l'honneur de cette journée, où, quoique très-inférieur, il résista

aux forces navales de l'Angleterre et de la France.

Les conquêtes rapides de Louis XIV avoient tellement consterné les Hollandois, qu'ils n'osèrent jamais faire ressortir leur flotte. Leurs ennemis crurent le moment favorable pour effectuer une descente : ils parurent sous voile à la vue du Texel ; mais un reflux, qu'on regarda comme extraordinaire, les empêcha de s'en rapprocher. Il dura, au grand étonnement des habitans mêmes de la côte, plus de douze heures* : ce qu'on n'avoit jamais vu, suivant quelques historiens ignorans et crédules ; ou du moins, ajoutent-ils, on n'en peut citer aucun exemple. Ce retard de la marée n'est cependant pas rare, à la nouvelle lune, sur les côtes de Flandres, sur celles de Kent et d'Essex. Ce fut précisement le tems que les Anglois et leurs alliés choisirent mal-àpropos pour

* Le 14 juillet 1673.

leurs opérations. Une violente tempête acheva d'en déranger le plan, et sauva la Hollande d'un péril très-imminent.

Depuis sa fondation, cette république n'avoit pas été dans une crise aussi violente. Menacée d'une destruction totale, elle n'en attendoit que le moment. Louis XIV le laissa échapper, et le prince d'Orange en profita pour anéantir la faction de Louvestein, dont le pensionnaire de Witt étoit le chef. Son frère, Corneille de Witt, après avoir été indignement mis à la question, fut massacré avec lui au milieu d'Amsterdam avec tant d'impunité, qu'ils sembloient l'un et l'autre avoir été égorgés par autorité publique. Parvenu fort jeune à la place de grand pensionnaire de Hollande, Jean de Witt avoit cette énergie de sentimens et ce courage d'ame plus nécessaires dans l'administration d'une république, que dans celle de tout autre gouvernement. Son amour constant pour la liberté de sa

patrie, et son dévouement éclairé à ses véritables intérêts, se manifestèrent toujours dans sa conduite. Il rendit d'abord la paix à l'Etat, rétablit son crédit et ses finances, resserra l'union de quelques provinces déchirées par des dissentions, négocia habilement avec les puissances du Nord, dans des circonstances délicates, et soutint la guerre contre l'Angleterre par ses conseils. Son activité naturelle et les ressources de son esprit lui fournirent des moyens pour réparer de fréquentes pertes, et balancer les avantages d'un ennemi dont il prévoyoit l'agrandissement. Il s'apperçut le premier que sa prépondérance maritime deviendroit un jour aussi funeste au commerce de ses concitoyens, que l'autorité du Stathouder le seroit à leur indépendance. Cette dernière crainte, et non une haîne héréditaire, comme on l'a faussement supposé, l'engagea à faire promulguer l'édit perpétuel. Les partisans de la

maison d'Orange ne lui pardonnèrent pas cette démarche, et il finit par être la victime de leur animosité. Quoique ses assassins ne fussent pas recherchés, l'ingratitude céda bientôt au sentiment impérieux de l'estime, et à cette vénération juste, mais tardive, dont il n'est jamais au pouvoir de l'envie ou de la haîne de priver la mémoire des grands hommes.

Un des premiers soins du prince d'Orange, après la mort de Jean de Witt, fut de rappeler Corneille Tromp. Ce brave officier vivoit dans la retraite, depuis que les Etats généraux avoient blâmé sa conduite, dans la dernière action où il s'étoit trouvé sous les ordres de Ruyter. Des sentimens de haîne ou de jalousie avoient semblé jusqu'alors animer ces deux amiraux; ils les abjurèrent, dès que le salut de leur patrie l'exigea. La flotte qu'on leur confia, n'étoit composée que de cent voiles: elle devoit protéger une opéra-

tion importante, celle de boucher l'entrée de la Tamise. Mais l'arrivée du prince Robert avec cent cinquante bâtimens, força les Hollandois de renoncer à leur projet chimérique, et d'appareiller * des bancs de Schoonevelt où ils étoient mouillés.

Les deux flottes furent bientôt en présence. Le prince Robert eut affaire à Ruyter, qui, le pressant de toutes parts, l'auroit mis en danger, s'il n'avoit pas été obligé d'aller au secours de Tromp. En le voyant arriver, celui-ci s'écria : » Courage, mes enfans, voilà » le meilleur de nos amis qui vient nous » secourir. Je jure de ne jamais l'aban- » donner. « Tel doit être le langage des héros à l'égard de leurs rivaux ou de leurs anciens ennemis. Tromp avoit eu cependant le bonheur inouï de se battre, pendant six heures, sans perdre un seul homme. Il soutint, tout ce tems-là, les

* Le 28 avril 1673.

efforts de Spragh, qui à son tour vivement assailli par les deux amiraux Hollandois, auroit succombé, si le prince Robert et d'Estrées ne fussent pas venus le dégager. Ils forcèrent l'ennemi à la retraite, qu'il fit en bon ordre. Plusieurs brûlots, de part et d'autre, sautèrent en l'air fort inutilement. Il y en eut un auquel les Anglois mirent le feu, près du vaisseau de Ruyter. L'équipage se sauvoit dans la chaloupe, et on alloit la couler bas, lorsque ce général l'empêcha, en disant: » Laissez » échapper ces malheureux, ils ne sont » plus en état de nous faire du mal. «

La flotte Hollandoise fut réparée en peu de jours, et se mit en mer pour joindre celle des alliés, moins forte qu'auparavant. L'action commença tard *, et se prolongea dans la nuit; ce qui la rendit fort indécise. Les Anglois et les Hollandois accusèrent à l'envi les uns

* Le 14 juin.

des autres, mais par des motifs différens, les François d'avoir cherché à ne point se battre. Cependant ils avouèrent que la plus grande perte en hommes étoit du côté de ces derniers. Leurs alliés, se méfiant d'eux, avoient eu soin de les placer de manière qu'ils essuyassent tout le feu de l'ennemi (1).

Le lendemain de ce second combat, le prince Robert vouloit encore en venir aux mains; mais son conseil s'y étant opposé, il employa quelque tems à se réparer. A peine eut-il mis à la voile, que Ruyter le joignit *. L'avant-garde de celui-ci, aux ordres de Bancker, attaqua le comte d'Estrées, dont le contre-amiral, Martel, se bâttit avec intrépidité. Cinq vaisseaux s'attachèrent à lui, et il s'en débarrassa. Ossory, pour n'avoir pas exécuté le signal de son général, se trouva séparé du centre de l'armée

---

(1) Hume, hist. d'Angl. t. 17, p. 302.
* Le 11 août 1673.

Angloise avec toute sa division. Le prince Robert se vit alors exposé à un feu terrible : il y répondit très-bien, se dégagea avec habileté ; et après s'être rallié à Ossory, il vint au secours de Spragh, près d'être accablé par Tromp. Ce prince n'arriva cependant point assez tôt pour sauver la vie à son vice-amiral, qui, en changeant de bord, fut submergé dans sa chaloupe par un coup de canon. Les Anglois défendirent son bâtiment avec tant de valeur, qu'ils l'empêchèrent de tomber au pouvoir des ennemis. Les Hollandois faisoient des efforts incroyables. Ruyter donnoit par-tout l'exemple. Tromp monta jusqu'à quatre vaisseaux différens. Ils avoient mis la flotte Angloise dans une position critique, lorsque les François, qui étoient tombés sous le vent, arrivèrent enfin, et épargnèrent à leurs alliés la honte d'une défaite.

Quoique par ces trois batailles navales, les Hollandois eussent garanti leurs

côtes d'une descente (1), et assuré la rentrée de la flotte des Indes, ils n'en étoient pas moins réduits à un état déplorable. Ils avoient essuyé de grands revers, et de Witt ne vivoit plus. Leur accablement auroit eu des suites funestes, si Charles II, cédant aux volontés de sa nation, ne les eût pas fait secrètement encourager. Il les exhorta à se défendre, et s'excusa même auprès d'eux du progrès de ses armes. Une pareille contrariété dans la conduite d'un prince, ne peut se trouver qu'en Angleterre. D'ailleurs les secours d'argent qu'on y recevoit de Louis XIV, n'étoient pas proportionnés à la dépense qu'exigeoit l'entretien des flottes. Les Anglois disoient qu'elles étoient plutôt affoiblies que fortifiées par la jonction des François; que les matelots combattoient avec peu de vigueur, parce qu'ils se défioient plus de ces alliés, qu'ils ne

(1) Basnage, annal. t. 2, p. 425.

redoutoient leurs ennemis. La menace que l'Espagne faisoit de déclarer la guerre, alarmoit encore les négocians intéressés dans le commerce de la Méditerranée. Tout concouroit (1) donc à faire desirer une paix, qui devoit être le salut des Provinces-Unies.

Elles avoient déja ordonné de mettre en pièces le monument de l'expédition de Chatam (2); elles députèrent ensuite au roi, pour implorer sa clémence: c'est le seul terme que la triste situation des Hollandois permet ici d'employer. La jalousie et la haîne contre la France y rendirent les Anglois sensibles. Un grand nombre suivit en pleurs le carrosse des ambassadeurs. La cour fut obligée de les faire venir à Hampton-court, pour les dérober à la vue du peuple. Sa compassion en devint plus vive, et ses vœux pour la paix plus

---

(1) Mém. de Temple, p. 3.
(2) Le vaisseau le Royal-Charles.

ardens. Le parlement en pressoit la conclusion, et il n'étoit point disposé à accorder de nouveaux subsides pour continuer une guerre dans laquelle les négocians avoient déja essuyé des pertes considérables. L'expédition du vice-amiral Evertzen venoit de leur causer beaucoup de dommages en Amérique, où il avoit insulté leurs colonies, et pris un grand nombre de pêcheurs de Terre-Neuve. Pendant le cours des hostilités, deux mille sept cents navires Anglois étoient tombés au pouvoir des corsaires ennemis, sur-tout de ceux de Flessingue, qui se distinguèrent beaucoup, dans ce siècle, par leurs heureuses courses et leur courage.

L'humiliation des Hollandois, et le rétablissement du prince d'Orange, qui devint dans la suite si funeste à la maison de Charles II, paroissoient devoir satisfaire ce monarque; cependant il signa, malgré lui, les articles du

traité de Westminster *. On y régla que le salut seroit rendu à ses vaisseaux dans toute l'étendue des quatre mers qui environnent les îles Britanniques, c'est-à-dire, depuis le cap Finisterre, jusqu'à la pointe du milieu de Staten-Island en Norwège (1). Les Provinces-Unies s'obligèrent encore à lui compter la somme de deux millions de florins, en quatre paiemens égaux. Cette dernière condition étoit celle qui touchoit le plus Charles. Pendant tout le cours de son règne, ce monarque ne cessa d'être tourmenté d'un besoin si pressant d'argent, qu'on pourroit l'appeler indigence. Il le contraignit à vendre Dunkerque, et à abandonner Tanger : deux places importantes aux yeux d'une nation jalouse d'assurer et d'étendre son commerce.

Depuis le traité dont il vient d'être

* Le 16 février 1674.

(1) Voyez la note LXIX.

question, la puissance navale des Hollandois s'affoiblit successivement : elle n'a pu résister aux forces navales de Louis XIV, qu'en s'unissant avec l'Angleterre. Une politique prévoyante condamnoit cette ligue plus offensive que défensive ; mais la vengeance l'approuvoit, et l'intérêt du moment l'exigeoit. En falloit-il davantage pour aveugler les Etats généraux ?

La faction d'Orange fit alors oublier les principes salutaires que de Witt s'étoit efforcé d'établir. Ce grand homme avoit toujours pensé que les Provinces-Unies ne devoient contracter aucune alliance avec les Anglois, qu'à la dernière extrémité, et seulement lorsqu'elles se verroient menacées par un voisin puissant et ambitieux. Ce sage politique avoit même craint que toutes les fois que le repos de sa patrie dépendroit du roi d'Angleterre, ce prince ne fût pour elle l'allié le plus tyrannique : enfin de Witt étoit persuadé que si jamais ses

compatriotes s'unissoient avec la nation Angloise par quelques traités, dans la vue de faire des conquêtes, au lieu de n'avoir pour unique objet que leur propre sûreté, ils finiroient par être la victime de cette folle démarche (1).

(1) Voyez la note LXX.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

OBSERVATIONS

SUR

L'ACTE DE NAVIGATION.

Ce fameux acte, s'écrie-t-on, porte l'empreinte du cœur et de l'ame de Cromwel; il fut fondé sur l'oubli des droits et des intérêts des nations; il offre une suite de réglemens injurieux et attentatoires à la liberté publique, comme aux propriétés de tous les peuples. De pareilles déclamations offensent sans rien prouver. Loin de m'y livrer, je vais examiner, avec autant d'impartialité que d'attention, les principaux articles et les dispositions essentielles de cet édit.

ARTICLE I.

A compter du premier jour de décembre mil six cent soixante, il ne sera exporté ni importé aucunes denrées, ni marchandises dans toutes les colonies appartenantes ou qui appartiendront à Sa Majesté ou à ses successeurs, en Asie, Afrique et Amérique, que dans des vaisseaux bâtis en pays

de la domination d'Angleterre, ou qui appartiendront réellement aux sujets de Sa Majesté ; et des uns et des autres, le maître et les trois quarts des matelots au moins seront Anglois. Les contrevenans seront punis par la saisie et confiscation de leurs vaisseaux et marchandises, &c.

L'exemple de cette prohibition générale avoit été donné au monde entier par les Espagnols. On sait jusqu'à quel point ils ont poussé la jalousie par rapport au commerce exclusif de leurs colonies. De même les Hollandois et les Portugais n'admettoient aucune nation à partager avec eux les richesses de leurs établissemens. L'Angleterre ne faisoit donc, dans l'acte de navigation, qu'imiter les autres puissances commerçantes. Ce n'est point ici le lieu d'examiner les désavantages ou l'utilité de ce système prohibitif. Il suffira d'observer que si les Anglois avoient laissé l'exportation et l'importation de leurs possessions, libres et sans entraves, tandis que ni l'une ni l'autre n'étoient permises par leurs voisins ou leurs rivaux, ils auroient eu à craindre que ceux-ci ne se fussent bientôt enrichis à leurs dépens, et n'eussent recueilli sans peine le fruit de leurs labeurs. Sans cesse épuisée par de nouvelles émigra-

tions, la Grande-Bretagne eût alors vu diminuer chaque jour sa population, sans pouvoir en réparer les pertes par son propre commerce.

Mais, pour enrichir une partie d'une grande nation, peut-on appauvrir l'autre partie, et la tenir dans la servitude? Empêcher cette dernière de faire, des productions de son sol, l'usage auquel elles sont propres, et d'employer son bien ou son industrie de la manière qui lui est la plus avantageuse, n'est-ce pas une infraction du pacte social, et une violation manifeste des droits les plus sacrés de l'humanité? Des engagemens tacites, réciproques, fondés sur des besoins, consacrés par le tems, peuvent seuls justifier un procédé qui paroît d'abord aussi illégal qu'odieux. Dans son origine, une colonie est un enfant qui, après avoir acheté par sa soumission les soins de sa mère patrie, s'engage ensuite à lui donner ses denrées, et à ne recevoir que d'elle sa subsistance et ses besoins. Cette condition est plus ou moins dure, plus ou moins permanente, suivant la nature du terrain où les Colons se sont transportés. Par exemple, dans les îles de l'Amérique, qui ne produisent aucune des choses de première nécessité, l'engagement

que la métropole contracte envers leurs habitans, de leur fournir ses blés, ses vins, ses draps, &c. en échange de leur sucre, de leur café, de leur indigo, &c. est aussi juste que durable, pourvu qu'elle n'en abuse jamais par des monopoles ou des prix excessifs. Il n'en est pas de même des établissemens du continent de l'Amérique septentrionale, où la nature n'a laissé à ses cultivateurs rien à envier des productions de l'ancien monde. Lorsque les liens de ces derniers tendoient tous les jours à se dissoudre par les progrès de leur population, ils ne pouvoient donc être resserrés ou maintenus que par l'abrogation successive des réglemens prohibitifs, suivant les circonstances. Peut-être l'Angleterre auroit-elle alors été dommagée de ce sacrifice inévitable par le fruit des liaisons étroites dont ce relâchement de sa part auroit été la première et la principale cause.

ART. II.

Il est encore ordonné qu'aucune personne née hors des Etats de Sa Majesté, qui ne sera pas naturalisée, ne pourra exercer, après le premier jour de février 1661, aucun commerce pour lui ou les

les autres, dans lesdites colonies, sous les peines ci-dessus mentionnées, &c.

En défendant aux personnes qui n'étoient pas naturalisées de faire le commerce de ses colonies, le parlement vouloit prévenir les transgressions de l'acte de navigation : mais il n'empêchoit pas ses colons, quoique étrangers, de trafiquer avec les habitans de la Grande-Bretagne. Une pareille défense auroit été le plus grand obstacle à la population de l'Amérique septentrionale, qui a reçu dans son sein un si grand nombre d'émigrans de toutes les nations, François, Allemands, Suédois, etc.

ART. III.

Aucunes marchandises produites ou fabriquées en Afrique, en Asie, ou en Amérique, ne seront importées en aucun pays et terres de l'obéissance de Sa Majesté, que dans les vaisseaux tels que ci-dessus, sous peine de saisie et de confiscation, etc.

ART. IV.

Les marchandises et denrées d'Europe ne pourront être apportées en Angleterre par d'autres vaisseaux que par ceux qui sortiront des ports des pays où se

fabriquent les marchandises et croissent les denrées, sous les peines ci-dessus exprimées.

Le premier de ces deux articles est une suite nécessaire des précédens, et une conséquence naturelle du système que l'Angleterre adoptoit par rapport au commerce de ses colonies, qu'elle se réservoit exclusivement. Le second n'a d'abord été fait que pour empêcher les Hollandois d'être les facteurs de ce royaume, comme ils l'étoient alors de tout l'univers. Malheureusement il tend à en isoler les nations, et à diminuer les relations entr'elles. Les Anglois n'ont pas cependant retiré tout ce qu'ils s'étoient promis de ce dernier article. Ils ont par-là perdu chez eux la concurrence dans les marchés, et chez les autres l'avantage du change. Sans cette prohibition, les productions de leur sol, et les ouvrages de leurs manufactures se vendroient plus cher au dehors, les marchandises étrangères se donneroient au dedans à meilleur compte. Le bénéfice du fret ne peut les dédommager des pertes qu'ils font par ce réglement, sur les ventes et les achats.

Une loi prohibitive trop étendue et trop rigoureuse ne sauroit long-tems être mise

en exécution, sans qu'on soit obligé d'y déroger. C'est ce qui est arrivé à l'acte de navigation sur plusieurs articles. Les inconvéniens de celui dont nous venons de parler font aisément sentir qu'il avoit besoin de nombreuses exceptions. L'Angleterre en a admis quelques-unes. L'argent peut être importé dans ce royaume, ainsi que la cochenille, sur des vaisseaux étrangers. On a encore permis aux étrangers d'y faire le commerce d'exportation et d'importation du nord, réservé auparavant aux seuls Anglois, à condition toutefois de partir de leurs propres ports.

ART. V.

Le poisson de toutes espèces, et même les huiles et fanons de baleine, qui n'auront pas été pêchés par des vaisseaux Anglois, et seront apportés en Angleterre, ... paieront doubles les droits d'entrée mis sur les marchandises étrangères.

Cette entrave ne parut pas suffisante à Charles II pour s'assurer de l'avantage des pêches ; il défendit quelque tems après l'importation de tout poiffon pêché par des étrangers. Georges I excepta de cette dure prohibition le stockfisch, l'anchois, l'esturgeon et quelques autres. On a depuis em-

ployé des moyens plus efficaces pour augmenter cette branche précieuse de commerce. Des gratifications ont été accordées, une de trente schelings par tonneau, pour les bâtimens employés à la pêche du hareng, et une de deux livres sterlings pour les navires dont le port excède 200 tonneaux, allant à celle de la baleine dans les parages du Groënland.

On a plus fait encore pour multiplier les pêcheurs; on a dérogé au principal article de l'acte de navigation, en accordant aux colonies de l'Amérique septentrionale la liberté illimitée des pêches, et d'en exporter le produit dans toutes les parties de l'Europe, situées au-delà du cap Finisterre. Une pareille permission a eu tout l'effet que l'on devoit en attendre: le nombre des vaisseaux Américains a toujours été depuis en croissant; et la pêche de la Nouvelle-Angleterre étoit, avant la dernière guerre, une des plus considérables du monde. A cette même époque, celle de la baleine, qui jusqu'alors avoit langui en Angleterre, devenoit florissante dans ses colonies, et commençoit à occuper beaucoup de bâtimens. Ce changement étoit dû à la sagesse des réglemens du parlement. Ils obligeoient les navires des Anglo-Amé-

ricains qui alloient à cette dernière pêche, 1°. à n'être construits que depuis deux ans; 2°. à partir avant le premier de mai, et à ne pas quitter le détroit de Davis, ou les côtes du Groenland, avant le 20 août. On l'avouera sans peine, aucun peuple n'a si bien entendu la législation maritime que les Anglois. Elle tend toujours chez eux à multiplier le nombre des matelots et à en aſſurer la subsistance. L'article ſuivant en est encore une preuve convaincante.

ART. VI.

Il ne sera permis à aucun étranger, à moins qu'il ne soit naturalisé, de conduire le moindre bâtiment, et de le charger ou ſaire charger de quelques marchandises que ce soit, dans un port d'Irlande ou d'Angleterre, pour le porter en un autre endoit des Etats de Sa Majesté, ... sous les mêmes peines de saisie et de confiſcation.

Il s'agit ici du commerce de port à port ou cabotage, qui, après les grandes pêches, est la meilleure pépinière des gens de mer; il a même un grand avantage sur tous les autres, en ce qu'il détruit beaucoup moins cette espèce d'hommes si précieuse, et qu'il en ſavorise plus la population. On a encore

remarqué que ceux qui veulent en embrasser la profession, choisissent pour faire leur première tentative l'occasion d'un voyage qui ne les éloigne pas long-tems de leur pays. Plus ces occasions reviennent souvent, plus elles engagent les jeunes gens à essayer le métier de la mer, ensuite à s'y adonner entièrement.

La nécessité de favoriser et d'entretenir par toute sorte de moyens le cabotage en Angleterre, ne peut échapper à des yeux attentifs. La forme irrégulière de cette île prolongée du sud au nord, et où la nature s'est plue à creuser plusieurs golfes et une infinité de baies, d'anses, de ports; sa position relative aux îles circonvoisines, enfin la difficulté de ses communications intérieures, rendent celles qu'offre la mer aussi fréquentes qu'indispensables. Sans le secours de ces dernières, comment les parties éloignées de l'Ecosse pourroient-elles commercer avec Londres, et les provinces méridionales? Ce ne seroit du moins qu'avec beaucoup de peines, et à grands frais. Ecoutons sur ce sujet M. Smith: » Un grand chariot conduit » par deux hommes et tiré par huit chevaux, » dit ce judicieux écrivain, met environ six » semaines à porter de Londres à Edimbourg,

» et à rapporter d'Edimbourg à Londres le » poids d'environ quatre tonneaux de mar» chandises : un vaisseau monté par six ou » huit hommes, et faisant voile entre les » ports de Londres et de Leith, porte et » rapporte souvent, dans le même espace de » tems, des marchandises du poids de deux » cents tonneaux ; ainsi, dans le même espace » de tems, six ou huit hommes peuvent me» ner & ramener par eau, d'un de ces ports » à l'autre, autant de marchandises que cin» quante grands chariots conduits par cent » hommes, et tirés par quatre cents che» vaux. Par conséquent les deux cents ton» neaux de marchandises voiturées par terre, » au meilleur marché, de Londres à Edim» bourg, renchérissent nécessairement, du prix » de la nourriture de cent hommes pendant » trois semaines, de celui de la nourriture » de quatre cents chevaux, et, ce qui est » presque équivalent à cet objet, des frais de » ces quatre cents chevaux, de ceux de cet atti» rail et des cinquante chariots ; au lieu que » la même quantité de marchandises trans» portées par eau ne renchérit que de l'entre» tien de six ou huit hommes, de celui d'un » vaisseau de deux cents tonneaux, et de l'é» valuation du risque supérieur à courir, ou

» de la différence de l'assurance du trans-
» port par eau, à celle du transport par
» terre. S'il n'y avoit donc entre Londres
» et Leith d'autre communication que par
» terre, on ne pourroit voiturer de l'une à
» l'autre que des marchandises dont la va-
» leur seroit très-considérable en proportion
» de leur poids. Il n'y auroit entre ces deux
» places qu'une très-petite partie du com-
» merce qu'elles font ensemble actuellement,
» et par conséquent qu'une très-petite partie
» de l'encouragement qu'elles donnent au-
» jourd'hui mutuellement à leur industrie(1). «

A portée d'entretenir et de faciliter ces communications maritimes de la Grande-Bretagne, ou de les diminuer et de les rompre suivant leur intérêt, les Hollandois auroient donc été les maîtres du commerce de ce royaume; ils auroient nourri à ses dépens une prodigieuse quantité de matelots, si l'acte de navigation n'eût pas interdit à ce peuple économe et actif, le cabotage. C'est pour ainsi dire sa première nourrice et sa ressource la plus assurée. On peut juger du profit qu'il auroit retiré de celui des côtes d'Angleterre, par le seul article du charbon

(1) De la richesse des nations, l. 1, chap. 3.

de terre, dont le transport y occupe annuellement 8000 hommes et 1500 bâtimens.
» Trois des ports voisins des principales mines
» de ce charbon, dit le chevalier Nickolls ;
» Witheharen, Newcastle et Swanzey en
» Galles, sont devenus les magasins dont
» toute l'Angleterre et l'Irlande tirent leur
» consommation : Newcastle fournit toute
» la côte orientale jusqu'à Portsmouth ;
» Swanzey, la côte occidentale jusqu'à Du-
» ronshire et les environs : Witheharen four-
» nit l'Irlande. Cette seule branche de com-
» merce n'emploie pas moins de quinze cents
» vaisseaux de cent jusqu'à deux cents ton-
» neaux, entretient un corps de matelots
» réputés les plus habiles, qui, dans des
» circonstances pressantes, forme une res-
» source prompte et toujours assurée. La
» Tamise seule distribue les charbons qu'elle
» reçoit, dans Londres et dans neuf pro-
» vinces ; les autres rivières qui vont à la mer
» servent chacune à proportion de son cours.
» D'autres mines plus voisines de Londres
» n'ont point été ouvertes, pour ne point
» diminuer cette branche de commerce mari-
» time, l'école des matelots et de la marine
» Angloise, qui est le vrai boulevart et la
» gloire de la nation : des richesses si mul-

» tipliées ont mérité à ces mines le nom des » *Indes noires* (1). « Le chevalier Nickolls rapporte encore dans une note, qu'en joignant à cet article ceux des autres transports, on trouve, par un calcul modéré, plus de 100,000 matelots que le commerce de l'Angleterre seule de port à port emploie.

Loin de blâmer cet article concernant le cabotage, et de le regarder comme injuste, nous ne saurions trop y applaudir. C'est aux sujets de chaque État que doit naturellement appartenir tout le profit d'une navigation destinée à entretenir une correspondance journalière entre ses provinces maritimes, et à tirer de l'une ce qui manque à l'autre. Osons le dire, toute nation qui n'adoptera point le systême de l'Angleterre, relativement au commerce de transport, se trouvera bientôt dépourvue de matelots, et rendra ses côtes désertes.

ART. VII.

Tous les vaisseaux qui jouiront de toutes les diminutions faites et à faire sur les droits de la douanne, seront les vaiſſeaux bâtis en Angleterre,

---

(1) Rem. sur les avantages et les désavant. de la France et de la Grande-Bretagne par rapport au commerce, etc.

ou ceux qui étant de construction étrangère, appartiendront aux Anglois, les uns et les autres ayant au moins le maître et les trois quarts de l'équipage Anglois, etc.

L'art de construire les vaisseaux marchands avec autant de solidité que d'économie, a appartenu presque de tous tems aux Hollandois. A la vérité la jalousie nuit souvent mais elle nous éclaire quelquefois sur nos intérêts. Les Anglois ne se contentèrent pas d'envier à la Hollande ses riches chantiers, ils cherchèrent aussi à en élever dans leur propre pays. L'acte de navigation les y obligea, soit en exemptant, comme on vient de le voir, les vaisseaux bâtis dans leurs ports, des droits dont les étrangers étoient chargés, soit en exigeant beaucoup de formalités, que nous ne croyons pas devoir rapporter (1), pour constater l'achat des navires que les peuples voisins pouvoient avoir fournis aux sujets de la Grande-Bretagne. Ces entraves n'ont pas été infructueuses; les habitans de Shorcham, d'Ipswich, d'Harmouth, d'Hull, de Whitby et

(1) Voyez encore les Stat. de Guillaume III, an. 7 et 8, chap. 22, etc.

de Newcastle font actuellement construire la plus grande partie des bâtimens marchands dont se servent les Anglois ; ils n'étoient même pas chers avant la guerre présente, à cause de la concurrence des colonies de l'Amérique septentrionale, où la cherté de la main d'œuvre étoit compensée par le vil prix des bois (1). Quoique leur qualité n'ait pas été jusqu'à présent fort bonne, et que les vaisseaux qui en ont été constuits ne soient pas de longue durée, il est cependant certain que leur nombre a fait diminuer beaucoup, en Angleterre, le prix du fret ; ce qui est regardé, avec raison, comme une des principales causes des progrès du commerce de ce royaume.

Lorsque l'Angleterre n'avoit qu'un petit nombre de bâtimens, la défense de n'y employer qu'un quart de matelots étrangers étoit sage, les nationaux devant être préférés à ceux-ci ; mais depuis, l'extension de son commerce étant sensible, elle exigeoit pour le soutenir, qu'on abrogeât cet article de la loi. Il falloit alors attirer dans son sein des étrangers qui, étant assurés d'y

---

(1) L'importation en fut encouragée par des gratifications. Stat. de George II, an. 2, chap. 35.

gagner leur vie, ne pouvoient manquer tôt ou tard de s'y fixer, et d'en accroître la population. C'est pour cette raison que, dans la treizième année de George II, le parlement déclara que les trois quarts de l'équipage, soit des bâtimens marchands, soit des vaisseaux de guerre, pourroient être à l'avenir composés d'étrangers (1), auxquels il accorda même le droit de naturalisation, après deux ans de service. Pendant tout le cours de la pénultième guerre, l'Angleterre a ressenti les heureux effets de ce réglement, sans lequel elle n'auroit pu ni armer ses escadres, ni continuer son commerce.

ART. XIV (2).

Il sera permis aux vaisseaux Anglois de charger en Espagne les marchandises des Canaries et autres colonies d'Espagne, et en Portugal celles des Açores et autres colonies de Portugal.

---

(1) Dans la quatrième et cinquième année de Guillaume et de Marie, on avoit déja accordé cette permission aux pêcheurs de la baleine.

(2) L'article VIII concerne l'importation des marchandises de Russie et de Turquie, conformément aux principes établis; et les autres articles, jusqu'à celui-ci, assurent ou expliquent ce qui précède.

On s'apperçoit sans peine, dans cet article, des vues que les Anglois avoient déja sur le commerce de ce dernier royaume et de ses colonies dont ils vouloient s'attirer toutes les richesses. Ils ambitionnoient aussi celles d'Espagne ; mais les Hollandois avoient profité de la guerre que Cromwel avoit déclarée à cet Etat, pour les y supplanter. » L'Espagne a perdu toutes ses forces maritimes » par nos guerres, disoit de Witt, et après » la paix nous y avons apporté toutes les » marchandises des Anglois et des Orientaux. Tous les havres d'Espagne ne sont » pratiqués que par les vaisseaux de notre » nation. Les Espagnols ont si peu de matelots et de bâtimens, qu'ils se sont servis » ouvertement de nos navires pour aller aux » Indes occidentales, malgré leur extrême » jalousie qui ne leur permettoit pas autrefois d'y laisser passer aucun étranger (1).

Les Anglois ne pouvoient encore avoir assez de vaisseaux pour commercer par eux-mêmes dans toutes les parties du monde, et l'acte de navigation ne devoit pas sitôt être suivi à la rigueur. Trois ans après la promulgation de cet édit, le comte d'Estrades assuroit,

(1) Mem. de Witt. c. 7.

» qu'il n'étoit point encore exécuté, parce » que les Anglois mêmes qui font, disoit-il, » le trafic du Levant, des Canaries et du » Nord, trouvent plus de ménage, de bonne » foi et de sureté à charger leurs marchan- » dises sur les vaisseaux Hollandois que sur » ceux de leur nation; et par cette raison » l'on dissimule cette infraction, parce qu'on » la trouve irrémédiable (1). » L'habile négociateur se trompe ici; c'étoit la disette de bâtimens, comme nous venons de l'observer, et le manque de fonds, qui engageoient alors l'Angleterre à avoir recours aux Hollandois. D'ailleurs il n'étoit guères possible que la confiance qu'on avoit depuis long-tems en eux cédât tout de suite à l'intérêt national.

L'effet le plus sensible de l'acte de navigation fut à la vérité d'augmenter bientôt le nombre des bâtimens marchands; sous le règne de Charles I, on n'en comptoit dans ces Etats que trois, du port de 300 tonneaux, tandis qu'avant la mort de Charles II, on y en trouvoit plus de quatre cents de cette force (2); mais cela ne suffisoit pas encore

(1) Lettre à M. de Colbert, du 8 novembre 1663.
(2) Child, Traité du commerce, p. 68.

pour supplanter tout de suite les Hollandois. Dès qu'un peuple s'est mis en possession d'un commerce, il n'est pas facile de le lui ôter. Suivant la remarque de l'abbé Dubos, » le commerce est une rivière que l'on re- » tient aisément dans son lit, si l'on apporte » quelque soin pour entretenir les digues qui » l'y contiennent; mais il faut des soins in- » finis, des dépenses immenses, et beaucoup » de tems pour l'y faire rentrer, quand elle » a franchi ses bornes, et pris un autre » cours (1). «

ART. XVII (2).

Tout vaisseau François qui, après le vingtième d'octobre 1660, abordera en quelque lieu d'Angleterre et d'Irlande que ce soit, pour y embarquer ou débarquer des passagers et marchandises, paiera au receveur du roi cinq schellings par tonneau, et le port dudit vaisseau sera estimé par l'officier du roi. Lesdits vaisseaux François ne pourront sortir du port ou havre, avant d'avoir payé ledit impôt, qui continuera tant que l'impôt de cinquante sous

---

(1) Intérêts de l'Angleterre mal entendus, p. 58.

(2) Les articles XV et XVI renferment quelques exceptions sur lesquelles je ne crois pas devoir m'arrêter.

par tonneau sera levé sur les vaisseaux des sujets de Sa Majesté, et même trois mois après qu'il aura été supprimé.

On avoit d'abord permis aux vaisseaux François de transporter des vins, des eaux de vie, etc., dans les états de S. M. B., mais en les chargeant de droits si onéreux, que cette prétendue liberté différoit peu d'une prohibition réelle. On va plus loin dans cet article, en mettant des entraves jusqu'au simple transport des passagers. C'est vouloir en quelque sorte briser les liens de la société; malheureusement tout réglement exclusif, toute loi prohibitive y tendent sans cesse par leur nature et leurs effets.

L'imposition de cinquante sous par tonneau, qui sert ici de prétexte à Charles II, lui devoit paroître d'autant plus juste, qu'elle avoit été établie d'après les principes qui venoient de lui dicter l'acte de navigation. Elle tendoit à empêcher les étrangers de faire tout le commerce maritime de la France, au préjudice de ses propres habitans. Une petite partie étoit entre les mains des Anglois; et la plus considérable, sur-tout le cabotage, avoit passé aux Hollandois (1). Pour encou-

(2) Mém. de Witt, p. 189.

rager ses sujets, Louis XIV les exempta de ce même droit de fret, en 1662, c'est-à-dire l'année où commença à être mis en exécution le fameux acte dont nous parlons. Mais ce dix-septième article fut abrogé, en vertu du onzième du Traité de navigation et de commerce entre ce prince et la Reine Anne, le 11 avril 1713.

ART. XVIII.

Après le premier avril 1661, les sucres, tabacs et autres marchandises provenantes du crû de nos colonies, n'en pourront être apportées en Europe, que dans les lieux de l'obéissance de Sa Majesté, où l'on sera obligé de débarquer lesdites marchandises, sous peine de saisie et de confiscation (1), etc.

Sans une exacte observation de cet article, il est certain que l'Angleterre n'auroit pas pu tirer un grand avantage de ses colonies; elles auroient même fini par lui enlever tout le commerce des pays méridionaux de l'Europe. Leurs vaisseaux y portant directement

(1) Par le dix-neuvième et dernier article, les vaisseaux partant d'Angleterre doivent donner caution d'y rapporter les marchandises qu'ils chargent dans les colonies, etc.

les denrées du nouveau monde, n'auroient jamais craint d'avoir pour concurrens des marchands qui étoient obligés de transporter d'abord, à grands frais, leur café, leur sucre, etc., en Angleterre, et d'y payer les douanes, et ensuite de fréter d'autres bâtimens pour envoyer ces mêmes denrées en Espagne ou en Italie.

En tems de guerre, que d'obstacles n'offroit pas l'exécution de cette loi! Comment des négocians, qui essuient des pertes considérables, ou qui paient de grosses assurances, et qui sont contraints de rehausser le prix de leurs denrées, pouvoient-ils, soit en Amérique, soit en Europe, soutenir la concurrence des colons? Aussi vit-on les vaisseaux de ceux-ci, trente ans après la publication de l'acte de navigation, pendant la guerre qui fut terminée par le traité de Ryswick, passer jusques dans la Méditerranée, pour y porter les marchandises de l'Amérique aux ennemis de leur métropole, & à la vue même de ses escadres. Ils ont continué à faire ce commerce toutes les fois que de nouvelles hostilités les favorisoient, & empêchoient le parlement de veiller à l'observation rigoureuse des anciens réglemens.

Il a fallu nécessairement les modifier, et

y déroger, à mesure que les progrés des colonies ont été plus sensibles, ou quand leurs besoins l'ont exigé. Sur les représentations des Insulaires de l'Amérique, ce dernier motif engagea, en 1739, le parlement à leur permettre d'envoyer leur sucre où ils voudroient. Mais les restrictions dont cette permission fut accompagnée, jointes à la cherté de cette denrée dans les trois royaumes, en empêchèrent l'effet. Les habitans de la Caroline furent autorisés par un Bill, sous le règne de George II, à exporter leur riz dans toute la partie de l'Europe située au-delà du Cap Finisterre. Par un autre acte de la huitième année du même roi, ce privilége a été rendu commun à ceux de la Géorgie. L'exportation du merrein, des bois légers et ouvrés, et en général de tous ceux qui ne sont pas nécessaires aux constructions navales, étoit aussi devenue libre. Enfin on introduisit la distinction des denrées et marchandises dénombrées dans l'acte de navigation, d'avec celles qui ne l'étoient pas, et dont le débit à l'étranger cessa d'être prohibé. On a même été plus loin : dans les tems ordinaires il a été défendu de vendre les blés de l'Amérique septentrionale dans les marchés de la Grande-Bretagne.

On dérogeoit donc insensiblement aux principaux articles de l'acte de navigation, soit en les annullant, soit en les expliquant d'une manière favorable à la liberté du commerce. Par cette conduite, on évitoit une secousse violente et subite. Mais des vues de despotisme se sont bientôt opposées à l'exécution d'un plan que la politique pouvoit concevoir sans effort, puisqu'il étoit analogue à l'ordre naturel des choses, & réglé sur le cours ordinaire des événemens. Pourquoi l'interrompre, en hâtant une révolution que le tems amenoit nécessairement, & qui n'étant plus convulsive, cessoit presque d'être nuisible? Avant qu'elle fût arrivée, les négocians auroient trouvé un nouvel emploi à leurs capitaux, & de nouveaux moyens pour exercer leur industrie.

Quelle gradation, demandera-t-on, le législateur devoit-il observer dans ces abrogations sucessives? Quelles entraves étoit-il obligé de lever les premières? Ces deux questions sont faciles à résoudre, quand on n'est pas aveuglé par des préjugés mercantiles. Les dernières barrières qu'il falloit abattre étoient sans doute celles du commerce exclusif des matières de luxe, parce que moins contraires à la félicité publique, on auroit moins cherché à les franchir. Les progrès

de la population indiquoient ensuite la gradation des différens changemens devenus chaque jour plus nécessaires à l'état des colonies qui annonçoient depuis long-tems leur séparation inévitable.

Loin de la prévoir, Charles II agissoit comme si les colonies ne dussent jamais se plaindre des rigueurs de leur métropole. Ce prince fit passer, la vingt-deuxième et la vingt-troisième année de son règne, deux bills à son Parlement, qui défendoient aux vaisseaux revenant de l'Amérique de porter leurs cargaisons autre part que dans les seuls ports d'Angleterre. Ce ne fut que George II qui permit, en 1733, d'importer en Irlande les marchandises des colonies Angloises, excepté le sucre, le coton, le tabac, l'indigo; etc., les fourures, le cuivre et les mâtures. Quelles entraves! N'étoit-ce pas encore vouloir se séparer de l'Irlande? On a accordé à cette île, de nos jours, une plus grande liberté de commerce; mais celui avec les nations voisines est toujours dans le même état à l'égard de l'Angleterre, qui ne peut contracter avec elles de nouveaux traités sans déroger à l'acte de navigation, ou sans l'abroger presque entièrement. Pour l'y obliger, auroient-elles dû l'imiter? Je ne puis le penser.

L'abbé de Mably, après avoir loué les dispositions de l'acte de navigation, ajoute : » Si la France, bien plus riche de son propre » fonds, s'étoit conduite par les mêmes prin- » cipes, quelles richesses ne posséderoit-elle » pas (1)? « C'est par cette même raison, que cette puissance avoit intérêt d'ouvrir tous ses ports, et d'y attirer les autres nations que l'Angleterre repoussoit des siens par un motif contraire. Il falloit favoriser les négocians étrangers, sans nuire toutefois à son propre commerce. L'établissement des ports francs réunissoit ce double avantage. Pourquoi la France n'en multiplia-t-elle pas alors le nombre dans l'Océan, au lieu de se contenter de celui de Dunkerque, dont elle sentoit l'utilité? Par-là tous les vaisseaux de l'univers se seroient rendus en foule dans ses propres ports. L'Angleterre se seroit bientôt vue forcée de révoquer son fameux bill ; et la Hollande auroit en même tems cessé de se peupler et de s'enrichir aux dépens de la France.

Les Anglois ayant défendu à tous leurs vaisseaux de charger d'autres marchandises que celles qui croissent ou se fabriquent

(1) Droit public de l'Europe, t. 2, p. 269.

chez les peuples auxquels elles appartenoient, dès lors la Hollande n'a presque plus eu aucun commerce ouvert avec les trois royaumes Britanniques. A la vérité elle peut y importer des épiceries et des toiles ; mais elle doit s'attendre à perdre le trafic des premières ; les entreprises de ses rivaux dans l'Inde l'en menacent depuis long-tems. Celui des secondes est fort restreint par les soins qu'ils ont eus d'encourager chez eux la culture du lin, et les manufactures auxquelles on l'emploie. Ils gagnent encore seuls le fret et la commission de ce qu'ils fournissent aux Provinces-Unies. Celles-ci se dédommagent cependant de toutes ces pertes, et soutiennent la balance du change, par les intérêts des fonds publics qui leur sont dus, et par les opérations lucratives de la banque.

Ces avantages sont le fruit de leur économie, que l'acte de navigation n'a pu leur ôter. Si, en promulguant ce fameux bill, l'Angleterre eût voulu seulement montrer aux autres Etats qu'ils y gagneroient de commercer immédiatement entre eux, et de se passer d'agens dont le gain tourneroit au profit de ceux à qui ils vendent, et de qui ils achètent, on auroit applaudi à ses vues ; peut-être même en auroit-on profité jusqu'à

un certain point ; mais l'envie de s'enrichir elle-même, suggéra seule ce dessein à cette puissance. Non contente d'éloigner de ses ports les Hollandois, elle a cru pouvoir les supplanter dans le commerce d'économie. Elle s'est trompée, parce que les autres peuples ont toujours été convaincus » qu'il » vaut mieux, dit l'illustre Montesquieu, » avoir affaire à une nation qui exige peu, » et que les besoins du commerce rendent » en quelque façon dépendante ; à une na- » tion qui, par l'étendue de ses vues ou » de ses affaires, sait où placer. toutes » ses marchandises superflues ; qui est riche » et peut se charger de beaucoup de den- » rées ; qui les paiera promptement ; qui » a, pour ainsi dire, des nécessités d'être » fidelle ; qui est pacifique par principes ; qui » cherche à gagner, et non pas à conquérir : » il vaut mieux, dis-je, avoir affaire à cette » nation, qu'à d'autres toujours rivales, et qui » ne donneroient pas tous ces avantages (1). «

Occupés de les ravir à la Hollande, les Anglois firent peu d'attention au mécontentement de leurs colonies sur la publication de l'acte de navigation. Elle souleva néan-

(1) Esprit des Lois, L. XX, Chap. VIII.

moins la Caroline, la Virginie, et le Maryland. Leur mésintelligence seule empêcha l'effet d'une confédération projetée pour défendre la liberté de leur commerce. Cet édit fut donc la cause de facheuses divisions qui en présageoient d'autres plus importantes. L'abbé Dubos paroît être le premier qui les ait annoncées. Ce politique, s'exprimant comme s'il étoit Anglois, dit : » les tentatives qu'il nous faudra faire dans la suite » pour réduire les colonies à la juste obéissance qu'elles doivent à l'Etat qui les a » établies, n'aboutiront peut-être qu'à les » faire soulever, quand elles auront appris » qu'elles peuvent se passer de nous (1). «

(1) Les intérêts de l'Angleterre mal entendus dans la guerre présente (celle de la succession.) Seconde édition, Amsterdam, 1704, p. 73. A la page 217, l'abbé Dubos assure que si les Anglois faisoient des conquêtes sur l'Espagne, dans l'Amérique, elles leur échapperoient avant dix ans. Ce dernier passage ne regarde donc point les colonies Angloises, comme on l'a faussement avancé.

NOTES ET PREUVES.

I. On trouve dans la Chronique d'Eusébe une suite chronologique des peuples qui ont passé pour avoir été les maitres de la mer, avant la bataille de Salamine : ils sont au nombre de dix-sept. Le nom de quelques-uns ne se lit plus dans les manuscrits de cet auteur. Je vais rapporter ce catalogue suivant l'édition de Scaliger.

I.	Les Lydiens régnèrent sur la mer	92 ans.
II.	Les Pelasges	75.
III.	Les Thraces	19.
IV.	Les Rhodiens	23.
V.	Les Phrygiens	25.
VI.	Les	40.
VII.	Les Phœniciens	
VIII.	Les Ægyptiens	
IX.	Les Milesiens	
X.	Les Cariens	
XI.	Les Lesbiens	69.
XII.	Les Phocéens	44.
XIII.	Les	

XIV. Les . . . .
XV. Les Naxiens . . . . . 10.
XVI. Les Erétriens . . . . . 7.
XVII. Les Æginètes . . . . . . 20.

Il y auroit là-dessus beaucoup d'observations à faire ; je crois devoir les supprimer : il suffira de remarquer que les Crétois, sous le règne de Minos ; les Syracusains, sous celui de Gélon, sont encore reconnus pour avoir été les dominateurs de la mer. Les Tyrrhéniens le furent aussi long-tems. Les Carthaginois et les anciens Marseillois jouirent encore du même empire avant l'époque dont j'ai parlé. Mais ni les uns ni les autres ne se rendirent alors redoutables que dans quelques parages particuliers de la méditerranée.

II. Marin Sanuti nous a conservé des détails précieux sur la forme, les dimensions, l'approvisionnement, &c. des galères au tems des croisades. C'est lui qui nous apprend le nombre d'hommes dont l'équipage de ces bâtimens étoit alors formé. *Cæterùm si caperetur pro consilio quòd Galeæ armarentur remis ad quatuor pro banco, quod aliquando est probatum, et laudabile potest esse, ut est dictum, consulen-*

dum est, ac etiam faciendum quod prædicta gens tota in XL. galeis, et prædicto navigio non munito decenter poneretur; hoc est quod prædictæ galeæ XX ex magnis, ex magnâ formâ, portabunt et regent benè ultrà homines CCC; aliæque, ex mediâ formâ galeæ XV portabunt et regent benè CCCC homines: aliæque galeæ minores quinque, portabunt et regent à CCLX hominibus, usque; ad CCLXX rationabiliter. Quarum quælibet galearum prominori CC habebit remiges et XX. Stando pro banco quolibet remiges quatuor ex prædictis: ac ex his aliquos dimittendo, ubi fuerint dimittendi. Secret. Fidel. crucis lib. ij, p. iv, c. 21.

Cependant on voyoit assez fréquemment des galères qui portoient plus d'hommes. Nous lisons qu'une flotte Vénitienne de treize navires, chargée de 7000 personnes, c'est-à-dire de 540 par bâtiment, fit naufrage près de l'ile de Chypre, comme le rapporte Albert d'Aquilée dans son Hist. de Jérusalem, l. ix, c. 23. Joinville fait mention d'un vaisseau dans lequel 800 hommes entroient. Vie de Saint Louis, page 130. » Le passage des Pélerins, » dit le savant abbé Papon dans sa nouvelle » Histoire de Provence, étoit alors d'un très » grand revenu. Les templiers et les chevaliers » de Saint Jean avoient obtenu des Vicomtes » de Marseille, il y avoit déja plusieurs

» années, le droit de faire cette espèce de » trafic. Chacun des deux ordres pouvoit » faire partir deux fois l'année un vaisseau » qui contenoit jusqu'à 1500 pélerins, sans » compter les marchands, les hommes d'é- » quipages. « Tome ij. pag. 299. Ce fait se trouve consigné dans une charte des archives du prieuré de Saint-Gilles. Il est encore confirmé par ce passage de Guillaume de Tyr. *Navis quædam mille quingentos peregrinos deferens, apud Damiatam, in finibus Ægypti, flatibus acta sinistris, confracta est....* Ad. an. 1182 ... L. 22. C. 14. On verra dans la suite de cette histoire, un autre exemple de bâtiment qui transportoit cette même quantité d'hommes, dans celui que Richard-Cœur de Lion prit sur les Sarrasins.

III. Pour prouver ce qu'on a avancé sur la conduite des Vénitiens, il faut rapporter quelques endroits de la harangue d'Hélian. » Ils se disent, s'écrioit cet ambassadeur, « les maîtres et les seigneurs de la mer, » bien qu'elle doive être commune à toutes » les nations, ou du moins appartenir à V. » M. impériale, au préjudice de tous les autres » princes. Et comme s'ils étoient les maris » de Thétis, ou les femmes de Neptune, ils

» ont accoutumé d'épouser la mer tous les » ans, en y jetant une bague. Chose inouie » que d'épouser les élémens. L'histoire nous » apprend que les Tyriens, les Carthaginois, » les Rhodiens, les Athéniens, les Romains, » et ce fameux roi Xerxès, ont été très- » puissans en mer, et très-habiles dans la » science de la marine, comme le sont en- » core aujourd'hui les Génois; mais il ne se » trouve point que jamais aucun prince, ni » aucune république aient eu, ni la vanité ni » la témérité d'épouser la mer. Il n'y avoit » que les Vénitiens capables d'une si grande » folie et d'une telle arrogance, comme gens » qui ont hérité de l'avidité et de la cruauté » de leurs pères. C'est une invention digne de » ces baleines insatiables, de ces infâmes » corsaires, de ces impitoyables Cyclopes et » Poliphêmes qui assiègent la mer de tous » côtés, et qui y sont maintenant plus à » craindre que les monstres marins, les bancs, » les écueils, et les tempêtes. Les Ragusois » en peuvent rendre un bon témoignage, » eux qui ont été contraints de se jeter, » par désespoir, entre les mains des Turcs, » et d'en acheter la protection par un tribut » annuel, pour se mettre à couvert de l'op- » pression et des insultes continuelles des

« Vénitiens, qui ont si bien faits, par leurs
» cruels et injustes édits, qu'ils ont séparé
» les deux rivages de la mer Adriatique, l'Ita-
» lique d'avec celui de Dalmatie, bien que
» l'un ait tant de connexion avec l'autre, que
» sans la communication de tous les deux
» ensemble, la navigation est impossible.
» Outre que toutes leurs pirateries l'ont ren-
» due si dangereuse, que l'on aime mieux
» aller parmi les bancs et les écueils de la
» mer de Sicile, que de traverser l'Adriati-
» que; et que les Italiens, nés pour la mer,
» sont aujourd'hui plus contens de la re-
» garder, que de s'en servir et d'en jouir,
» de peur de s'exposer aux violences des Vé-
» nitiens.

» Car combien de barques, de navires,
» de vaisseaux marchands ont-ils été pris,
» pillés et vendus par ces détestables pirates!
» Combien ont-ils saccagé de villes et de
» provinces qui florissoient par le commerce!
» Je lasserois votre patience, si je voulois
» raconter toutes les fourberies, les traverses
» et les persécutions qu'ils ont faites aux
» marchands chrétiens à Alexandrie, en Sy-
» rie, en Asie, en Grèce, en Afrique, et
» dans toutes les mers des Infidèles, où ils
» n'ont jamais pu souffrir que les autres na-

» tions portassent leurs marchandises. Ils ont » toujours traversé et empêché, autant qu'ils » ont pu, les croisades et les guerres saintes. » Témoin le pape Pie qui, comme il étoit » fort zélé pour la religion, mourut de dé» plaisir de ce que le sénat de Venise avoit » fait échouer une semblable entreprise que » l'on étoit sur le point d'exécuter. Rhodes » étoit assiégée par mer et par terre par les » Turcs; quel secours y ont-ils envoyé? pas » une seule barque; de sorte que si elle n'eût » été défendue vigoureusement par ses che» valiers, et puissamment secourue par les » Génois, elle n'eût pas manqué de tomber, » comme Constantinople, entre les mains » de ces infidèles. Les Vénitiens, pour avoir » Constantinople, tantôt portoient par mer » des armes et des munitions aux Turcs; tan» tôt ils les amenoient de l'Asie en Thrace » par le Bosphore, n'ayant rien épargné » pour venir à bout de leur ambitieux des» sein. Constantinople étant fort pressée par » mer et par terre, l'empereur Constantin » dépêcha secrètement des courriers au gé» néral de la flotte Vénitienne, pour le prier, » au nom de Dieu, et de la Vierge patrone » de cette capitale, de lui envoyer seulement « deux vaisseaux, par compassion d'une ville

» qui étoit le siége de l'empire d'orient et
» d'un patriarcat. Le général Vénitien ré-
» pondit à cela, que ce n'étoit pas la cou-
» tume de sa république, de défendre le bien
» d'autrui; que si l'empereur vouloit se mettre
» entre leurs mains, et leur abandonner sa
» ville, il étoit prêt d'aller avec toute sa flotte,
» pour en faire lever le siége; qu'il plaignoit
» le misérable sort des Chrétiens, et en res-
» sentoit de la douleur; mais qu'il avoit
» un ordre exprès du sénat d'en user ainsi,
» et qu'il n'y pourroit contrevenir, sans dan-
» ger de perdre la vie. Cependant Constan-
» tinople est prise, et se met au pillage, à
» la vue de la flotte Vénitienne, d'où l'on
» entendoit les cris et les gémissemens des
» femmes et des enfans que l'on y égorgeoit
» sans pitié. Les Vénitiens ayant donc perdu
» l'espérance qu'ils avoient de se rendre les
» maîtres de cette ville impériale, voulurent
» dumoins en avoir les dépouilles et les ri-
» chesses. Ils achetèrent des Turcs tout ce
» qu'il y avoit de plus précieux; ils en char-
» gérent leurs vaisseaux; et par une espèce
» de triomphe, ils emportèrent à Venise les
» reliques et les débris de l'Empire Romain.
» Ne vous étonnez donc pas, malheureux
» Vénitiens, si personne ne vous porte com-

» passion, et ne veut vous secourir, puisque » vous n'avez jamais voulu donner secours » à personne, non pas même à une ville » qui étoit consacrée à la mère de Dieu. Ne » savez-vous pas que telle est la vicissitude des » choses du monde? Vous êtes demeurés » sans amis et presque sans argent. Il faut » maintenant que vous périssiez à votre tour, » à la vue de tous les princes, vous qui avez » bien eu le cœur et la dureté de voir périr » Constantinople sans vous remuer; qui avez » vendu aux Turcs tant de villes de Thrace, » de la Macédoine, de la Grèce et de la Dal- » matie, lesquelles s'étoient fiées sur votre » foi, qui n'est qu'une foi de Carthage et » qu'une perfidie africaine; vous qui avez » abandonné tant de pauvres Chrétiens à ces » Barbares, et qui avez été les marchands de » leur sang et de leur liberté. De quels termes » userai-je pour plaindre votre extrême mal- » heur, Jérusalem, et celui de toute la terre » sainte, qui gémit sous la tyrannie des Ot- » tomans? Mais je ne veux pas en être cru » tout seul; croyez-en le Biondo, dont les » annales sont dans l'approbation universelle.

» Saladin, Sultan d'Egypte, assiégeoit Jé- » rusalem. Au bruit de ce siége, quantité de » seigneurs, résolus de mourir pour la dé-

» fense de la religion, vinrent à Venise avec
» des troupes, et y louèrent des vaisseaux,
» pour passer en Syrie. Les Vénitiens ayant
» reçu leur argent par avance, feignirent en
» chemin que les vents étoient contraires,
» et exposèrent toute cette armée en Dal-
» matie, pour s'en servir à réduire Zare, et
» les autres villes soulevées de cette province.
» Cependant le Sultan prit Jérusalem, non
» pas par la faute des Chrétiens, comme
» beaucoup de gens se le sont imaginé,
» mais par la malice et la trahison des Vé-
» nitiens. Qui est-ce qui, au récit de tant de
» crimes, n'auroit pas de l'indignation contre
» eux? Les Génois n'ont jamais manqué d'en-
» voyer leur flotte au secours des Chrétiens
» d'orient, non plus que les Pisans, tant
» que leur ville a été florissante. Mais les
» Vénitiens ont été de tout tems fourbes,
» traîtres et cruels. Je ne veux point rapporter
» ici bien des choses que je pourrois dire
» touchant le Sophi de Perse, dont ils ont
» obligé les ambassadeurs qu'il envoyoit
» aux Princes chrétiens, à l'occasion de la
» rude guerre qu'il fait aux Turcs, de retour-
» ner sur leurs pas. Je passe sous silence ce
» qu'ils ont fait à Emmanuel, roi de Portu-
» gal, dont ils ont traversé tous les géné-

« reux desseins, en dépit de ce qu'il ne les a
» pas voulu associer au commerce des Indes,
» jusqu'à envoyer au Sultan d'Egypte des
» ouvriers de leur arsenal, et toutes les autres
» choses nécessaires pour construire des vais-
» seaux, et équiper une flotte contre les Por-
» tugais. «

IV. Jean-Sans-Terre s'exprime dans son édit en ces termes : » En contre sur la mer auscunes
» nefs ou vesseaux chargés, ou voiles qui ne
» veuillent avaler et abeisser leurs triefs au
» commandement du lieutenant de roi, ou
» de l'admiral du roi, ou de son lieutenant ;
» mais combattant en contre ceulx de la
» flote, que s'ils puent estre pris, qu'ils soient
» réputés comme ennemies, et leurs nefs,
» vesseaux et biens pris et forfaits, comme
» bien des ennemies, tant soit que les mais-
» tres ou possesseurs d'iceux voudroient venir
» après, et alléguer mesme les nefs, vesseaux
» et biens estre biens d'amies du roi nostre
» seigneur, et que la manie étant en iceulx,
» soient chastiés par emprisonnement de leurs
» corps par leur rebellité, pour discrétion. «

V. Les villes des cinq ports sont Hastings, Romney, Hith, Douvres, et Sandwich

villes qui jouïssoient de plusieurs priviléges, et étoient obligées, par leur charte, d'équiper cinquante-sept vaisseaux pour le service du roi.

VI. Edouard Ier. enjoint dans son édit à tous ses officiers : » espécialement de retenir » et maintenir la souvereigneté que ses an- » cestres royes d'Engleterre soloyent avoir » en ladite mier d'Engleterre, quant à l'a- » mendement, déclaration et interprétation » des loix par eux faits à gouverner toutes » maners des gentz passantz par ladite mier. «

VII. L'original de cet arrêt, en faveur de la souveraineté maritime d'Edouard, auroit mérité d'être conservé avec autant de soin que de vénération. Cependant on ne le trouve plus dans les archives de la tour de Londres, où Buroughs, Coxe, Selden, &c. assuroient dans le dernier siècle l'avoir vu. M. de Bréquigny n'a pu découvrir cette pièce dans les recherches exactes qu'il a faites à la tour de Londres, par ordre du gouvernement de France. Long-tems avant lui, le laborieux Rymer paroit n'avoir pas été plus heureux, ou l'avoir rejetée comme un titre supposé.

VIII. On lit dans le 46e. chapitre de la

chronique de Flandres, » que l'admiral de » la mer, sire Regnaud de Grimaude, qui » adonc gouvernoit le navire du roi de » France, étoit arrivé à *Zéelande;* « et dans le chapitre suivant, » que cet *admiral* (qui » plus de la mer savoit que les autres) prit » les Flamans à l'advantage : et ne purent » les Flamans souffrir l'*estour.* « Ce peuple ne disputoit donc point au roi de France le droit de nommer un amiral. Ce combat naval se donna en 1303, avant la bataille de Mons-en-Puelle.

.... Parmi les pièces manuscrites que M. de Bréquigny a rapportées de la tour de Londres, il s'en trouve une relative à ces premières hostilités maritimes entre les sujets de Philippe le Bel et ceux d'Edouard. Il a bien voulu me la communiquer ; je crois devoir la rapporter fidellement, et je n'en retrancherai que quelques détails inutiles sur les vaisseaux pris par les Normans. Cette pièce adressée à Edouard, commence en ces termes : « Ce sont les grevances ou damages » qu'eux les Normans ount faits à vos gens » de.... de Baionne, d'Irlande & d'ailleurs » de la marine d'Engleterre, et les respons » qu'eux vos dites gens vous ount fait sur

» les choses dount vous les avez chargés. «

» Et apres meismes eux Normans, vindrent » à Ryaunt sur Gerounde, et trovèrent illegues quatre bateaux de Bayonne et les... » et enfundcerent desous l'ewe, et occisirent » VI hommes de Bayonne à terre. Quant les » outrages dessus dits furent faits, novelles » vindrent de C... Burdeaux as mariners d'Engleterre, d'Irlande et de Bayonne, et monstrerent le outrage et le fait au conseil de » Burdeaux Iter d'Engoleime, meintenant le » conestable, fesoit assembler les mariners » d'Engleterre, de Bayonne, d'Irlande, de » Normandie et de Bretaigne que là furent » et là s'entrevirerent tous les mestres que » de cel eure en avant nul ne fieunt à autres » grevance ni damage; et si nul alast contre » celi serement, tous les autres lui coururent » sus tant que le trespa fust amen deau partir » de Burdeaux, les neefs d'Engleterre et de » Bayonne allerent es parties où eles furent » frettées par cincs, par sis, par quatre, si « comme eles furent chargées, les unes devant » les autres après come gents de pees. A meismes cel eure, IIIIxx neefs de Normandie » demorerent à Burdeaux, et se chargerent de » vins; et quant les neefs furent chargées, ne » se voloient partir nul de autre, mais tantôt

» dresserent leur chasteaux devant et derere,
» et chastel sur le mast, et leur baneres, si
» come gents de guerre; et en cele manere
» isserent hors de Gerounde, enseimble sin-
» glerent devant la Rochele, et troverent en
» un lieu que est appelle la Pertuse de An-
» tioche, une neef de Bayonne, chargée de
» dras et des autres marchandises venans de
» Flaundres; ladite neef assailerent et pris-
» trent les mariners, et les marchands de
» Burdeaux et de Bayonne ocistrent, les
» biens pristrent et roberent à lour gref
» damage de M. M. M. libres, et la neef
» enfundrerent en la mer. Après meismes
» l'an avant dit, les Normans troverent gent
» de Bayone à la Tour de Vylein; et ocis-
» trent XX hommes. Après meisme l'an
» meisme ceux Normans à la chaere en la
» Bay ocistrent XII hommes de cinc ports
» d'Irlande. En meisme l'an une neef d'Irlande
» de la ville de Ros, vint chargée de grains
» et de leynes à la ville de Roan en Nor-
» mandie, et le mestre de la neef vendi en
» meisme la ville les grains et les leynes pur
» V cent liv. et quand il sigla vers son pays
» Normaun li assaillerent devant Cherbourg
» et la nef pristrent et ocistrent les mariners
» et un garson pendirent à la vergue del tref

» et les V cent liv. pristrent, et menerent la
» neef en la havenne de Caen, à tout le
» garsoun pendu.

» Aprés en l'an XXI, le roi de France
» envoie un soen chivalier à Burdeaux, et
» fesant soner trompes, et la pées fist crier
» entre la gent le roi de France et la gent
» le roi d'Engleterre, et defendi de par le roi
» de France, sur vie et sur membre et sur
» forfaiture des terres et chasteaux, que nul
» ne feist damage, moleste, ne grevaunce à
» la gent du roialme d'Engleterre, d'Irlande....
» A meisme cele heure, sire Edmond vostre
» chier frere fust à la cours de France et en-
» tendi coment la pees fust comaundée; par
» quoi il manda à sire Estevene de Pene-
» cestre notre gardein, qil entendi que vos
» gens de la marine d'Engleterre, de Bayone
» et d'Irlande poeient seurement aller a Bur-
» deaux et ailleurs en le poer de France, fe-
» sans marchandises, ausci come ils soloient
» faire; et sur cette asseurté, vostre gent
» de la marine d'Engleterre, de Bayone,
» d'Irlande, alerent leurs marchandises fe-
» sans, à Burdeaux et ailours, come gents
» de pees, en la seurté avant dite; et ja la
» pees criée vostre gent de la marine de
» Bayone, d'Engleterre et d'Irlande furent

» à Burdeaux pur charger ; et Normands
» ayant ce entendu, firent une flote de III
» cent neefs et de plus, et partirent la flote
» en trois, c'est assavoir à le isle de Baas
» une partie, la seconde à Seint Maheu, la
» tierce à Pennarc. Quant les neefs chargées
» retornerent vers l'ostel là où eles estoient
» frettées, et si come les dites neefs vin-
» drent come ceus qu'entendirent estre en
» pees, la flote des Normands avant dis les
» neefs de votre roialme de Bayone et d'Ir-
» lande assaillerent felonousement, et en-
» contre l'avant dite pees criée ; LXX neefs
» pristrent si come les neefs vindrent par V,
» par VI, par X ; les biens et les chasteaux
» robberent, les marchans et les mariners
» ocistrent, et des neefs fesoient lour vo-
» lonté, et ce damage leurs firent à la moun-
» tance de XXm. liv. d'essterlings et de plus,
» sans la gent mort. Encore dedens l'avant
» dite pees criée à Saint Malon de Lyle
» avoient XX neefs de Bayonne, Normans
» pristrent les deux neefs et les biens rob-
» berent à la mountance de M. M. liv. et
» pristrent LXX hommes, et les uns pen-
» dirent et les autres escorcherent et les
» pendirent par lours guiers de messe, et
» pendirent matins juste les Cristiens, en

» despi de la Cristienté et de vous et de vos
» hómes. «

» Sire, totes ces anguisses et grevances
» nous avant dis avoms reçu par la gent de
» Normandie, à leur tort, à qi rien n'avons
» trespacé, qar tousjours notre Gardein nous
» defendi de par vous qi nous ne faisons
» damage ne grevance à la gent de roi de
» France; mes vos gents dessus dits avoient
» mestier de alier à lour marchandises au
» Reks es par parties de Burdeaux, et se
» purvirent d'alier ensemble enterement come
» gent de pees et garnis pour la doute des
» Normands, en aventure si ascune gent
» ler voloient assailer, que eus se puissent
» defendre et garder de peril et de tous da-
» mage come devant avoir resu et si entere-
» ment; et en cele manere partirent de Por-
» tesmue lendemein du jour de Saint Jourge
» que passé est, et siglerent taunt ques à la
» Saint Maheu en Bretaigne et en celes par-
» ties demorerent, que avant ne poerent alier
» par defaute de vent; et à meisme cele
» heure, la navie de Normandie fust assem-
» blée à la riviere de Cheraunte, au pount
» de Taneney, et là se chargerent des vins
» chacun neef la moitié de soun charge; parce
» qu'ils voloient alier legerement pur grever

» vos gents de la navie d'Engleterre, de
» Bayone et d'Irlande, lesquels furent en la
» costere de Bretaigne, et les Normans bien
» les savoient. Les Normands se hastirent tant
» come ils poeyent de issir hors de la rivere
» de Charaunte, et sitost come les Normands
» furent hors de la rivere, ils avoient vent
» à soheit de alier à la costere de Bretaigne
» là où vos gents furent ausnkrés et là le ven-
» dredi prochein devant la Pentescoste que
» passé est en c'est an, vindrent Normands
» ô CC neefs bien eskipées de gents d'armes,
» Chasteaux hordis devant et derrere, chas-
» teaux au somet de chascun mast baneres
» desploiées de rouge sendal, chascune banere
» de X aunes de large et XXX de lonc, les-
» queles baneres sount appelées bancauns, et
» la gent d'Engleterre les appelent Stre-
» meres; et celes baneres signifient mort
» sans remede et mortele guerre en tous les
» lius où marines sont; et en cele fourme
» et en tele manere Normands vindrent sur
» vos gents et les assailerent felonousement
» en contre la pees avant criée. Vos gents se
» defendirent, et Dieu par sa grace leur dona
» victoyre de leurs ennemis en eux meismes
» defendant, come ceux que ne poeient en
» autre manere eschuere la mort; et totes ces

» choses sount faites par fait de guerre com-
» mencée et continue, par Normands; et
» notoires sount et aptes compasses et faites
» felonousement et countre votre gent des
» deus pees criées; et parce que les'Normands
» par lour outrager et par leur coulpe ount
» commencé et continué ladite guerre, et
» ount envahi et assailli vostre gent ove signe
» de guerre mortelle, c'est assavoir de ledit
» Bancau; et vostre gent ount fait ce qils ount
» fait, en eux defendant et come il est dit
» par desus.... nous dioms par les choses
» et raisons desus dis, qe nous ne sums tenus
» faire restitution ne amende si nulle chose
» eit esté faite ou prise par nous en ladite
» guerre, qar il ést usage et ley de meer,
» que des choses faites ou prises sur meer
» en guerre, meismement óu ledit Bancau
» soit levé, ne doit estre fait restitution n'a-
» mende d'une partie ne d'autre que cele
» banere levée. C'est usage et ley du roialme
» d'Engleterre, que si un hôme feit un mort
» ou autre chose semblable en soi defen-
» dant, il n'est tenus de ce, ne en tems de
» pees ne de guerre. Dounc, Sire, vos barons
» des cincs ports et tous les autres de la ma-
» rine de vostre roialme d'Engleterre et de
» vostre seignurie, vous prient que tort ne

» fource leur soit fait ; qar eus serount tous » jours prest de feire et receivre droit en » vostre Court, par agard de leur Paers, » countes et barons, solonc la loy de ma- » rinage, quant deveront et là ils deveront. » Et, chier Seigneur, vos Barons des cincs » ports, et tous les autres de la marinage, » vous sont sermentés countre tous que pour- » ront vivre et morir, et si vous plest qil » vous sovigne coment vous estes sermentés » à vostre poeple de tener les endroitures so- » lonc les loys et les custumes et les fran- » chises que vos ancestres Roys d'Engle- » terre ount donées et vous meisme granté » confermé. Et sois le conseil le Roi bien » avisés que si tort ou grevance leur soit » fait en autre manere contre droit, plus » tôt gerperont femes et enfans et quant » qil ount, et irrount pur chacier par la » meer là où ils cuideront leur preu faire. «

Il paroit que ces représentations n'eurent pas tout l'effet qu'on en attendoit. Aussi en fit-on de nouvelles, ou plutôt on présenta à Edouard un nouvel état des prises faites par les Normands. Nous ne le rapporterons point, parce qu'il ne contient aucun détail intéressant. Il est à la suite de ce qu'on vient de lire, copié sur un rôle

en parchemin, avec ces mots au dos : *Principium guerre in mari Anglie, tempore avi domini nostri regis.*

Les historiens Anglois se sont plu à exagérer toutes ces déprédations des Normands, et la haîne nationale semble leur avoir dicté les expressions dont ils se sont servis. Thomas Walsingham dit : *fervebat igitur furor Gallicorum ; et dum sitiunt Anglicorum sanguinem, multotiens damna gravia intulerunt*, p. 58. Henri Knyghton ne parle pas avec plus de modération : *sic per mare navigantes, nullam faciebant differentiam inter canem et Anglicum.... ex tunc homicidiis vacabant, et congressionibus mutuis, utrinque sanguinem sitientes cum naufragiis et rapinis.* Ch. VI. Les écrivains François n'ont pas épargné davantage leurs ennemis. *Per mare et terram*, dit Guillaume de Nangis, *nequiter impugnare, innumeros ex ipsis crudeliter occidendo, capiendo et detinendo, et naves eorum quàm plurimas frangendo, et illorum superstites cum bonis et mercibus in Angliam transvehendo.* (Chron. ad an. 1292.) Philippe le Bel, en citant Edouard à comparoître en personne à Paris devant la Cour des Pairs, publia une espèce de manifeste, dans lequel on trouve beaucoup de détails sur les injustices, les meurtres, les violations fréquentes du droit des gens,

et les brigandages que commirent les Anglois avant la déclaration de guerre. Voyez Rymer, *Fæd. Convent. etc. tom. 1, p. 617.*

X. Le fret et la solde des équipages des vaisseaux de Philippe le Bel, montèrent à 600,000 livres tournois, somme alors très-considérable. *Lettr. pat.* de l'an 1295, adressées à Jean d'Harcourt et à Mathieu de Montmorenci.

XI. La prise de Portsmouth est de l'an 1336, et celle de Southampton de 1337. Thomas Walsingham, pag. 136 et 146. Cette dernière année Edouard prit le titre de roi de France; mais il ne déclara la guerre qu'en 1339.

XII. Les lettres d'Edouard III, adressées à ses deux amiraux, Barthélemi de Burgliers, et Gautier de Mauny, se trouvent encore au dépôt de la tour de Londres. On observera que depuis le règne d'Edouard I, il y avoit deux amiraux en Angleterre; l'un du nord, et l'autre de l'ouest. Sous Henri IV, le duc de Clarence fut amiral des deux départemens, *admirallus utriusque partis*; ensuite le comte de Sommerset prit le titre d'amiral d'Angleterre, *admirallus Angliæ.*

XIII. Le récit de Froissard suppose même un plus grand nombre de bâtimens, » et convint » les Anglois endurer grand'peine ; car leurs » ennemis étoient quatre contre un. « L'auteur des chroniques de France, se contente de dire, que Philippe avoit plus de cent vingt gros vaisseaux, sans les hanguelots ou barques.

XIV. Jean Villani s'exprime en ces termes sur les forces navales de Philippe et d'Edouard: *Gli anni di Cristo 1340, il dì di san Giovanni adi 24 di Giugno, il buono Adoardo Terzo Re d'Inghilterra arrivò in Fiandrâ al porto della Suma con 120 cocche armate; ivi su due mila cavalieri gentili huomini, e popolo infinito con molti arcieri Inghilesi, e trovvovi l'armata del Re di Franchia ch'erano da 200 cocche con 30 tra galee di Genovesi, e barche armate a remi, delle quali era Amiraglio Barbavara di Porto Veneri grande corsale, il quave havea fatto grande danno in mare sopra gl' Inghilesi, e Guasconi, e Fiamminghi*, etc. l. 11, c. 109.

XV. Crabe étoit un officier qui s'étoit élevé par son seul mérite, comme Robert de Avesbury nous le fait connoître en parlant de

lui et de son collègue. *Rex verò convocatis ad se domino Roberto de Morle, amirallo suo, et quodam nauta cognominato Crabb, &c.* pag. 55.

XVI. » Là commença, dit Froissart, la » bataille dure et fière des deux côtés. Archers » et arbalestriers commencèrent à traire roi- » dement l'un contre l'autre; et gens d'armes » approchérent et combattirent main à main » asprement : et pour mieux advenir les uns » aux autres, ils avoient gros croqs et ha- » rets de fer tenans à chaînes; si les jetoient » ès nefs l'un dans l'autre, et les attachoient » ensemble. Là eut mainte appertisse d'armes » faite, et mainte suite prinse et rescousse. «

XVII. L'auteur de la chronique de Flandre raconte que, » quand Barbevaire les apper- » çut (qui estoit en ses galées) il dit à l'ad- » miral et à Nicolas Bahucet : Seigneur, voici » le roi d'Angleterre, à toute sa navie, qui » vient sur vous. Si vous croyez mon conseil, » vous vous trairés en haute mer; car si vous » demourez cy (parce qu'ils ont le vent, et » le souleil, et le flot de l'eau davantage) ils » vous tiendront si court, que vous ne vous » pourrez aider. Adonc, dit messire Nicolas » Bahucet (qui mieux le sçavoit mesler d'un

» compte faire, que de guerroyer en mer) de
» huit qui que se parte d'ici, si les attendrai-je,
» et prendront notre adventure. A quoi, res-
» pondit Barbevaire : puisque vous ne voulés
» croire mon conseil, je ne me veux mie
» perdre. Je me trairay en mes quatre galées
» hors de ce trou; et tantost se meit hors du
» havre. Incontinent aprés on veit venir la
» grande flotte du roi d'Angleterre, etc. «
C. LXXVIII, p. 153.

XVIII. » Bahuchet ne voulut oncques souffrir
» gentilhomme ou bon sergent, parce qu'il
» lui sembloit qu'ils vouloient avoir trop
» grands gages; et pour avoir bon marché,
» prit pauvres poissonniers et pauvres mari-
» niers, et de telles gens feit son armée. «
Chron. de Flandre, pag. 152. — *Id.* Chron. de
France, t. III. f°. III.

XIX. Parmi plusieurs pièces essentielles
que Robert d'Avesbury a rapportées dans
son histoire d'Edouard III, on trouve la
lettre de ce prince, qui rend lui-même
compte de sa victoire à ses sujets, et dont
je crois devoir rapporter une partie : *Scitis*
» *autem, immo vos et alios fideles nostri quadam*
» *participatione sensistis, quantis fuimus et sumus*

» *guerrarum lacessiti turbinibus, et velut in mari magno procellosis fluctibus agitati. Sed licet sint mirabiles elationes maris, mirabilior tamen in altis dominus, qui procellam convertens in auram, jam inter tot adversa clementissimè nos respexit. Nam cùm pridem ordinassemus passagium nostrum necessarium versus partes Flandriæ, dominus Philippus de Valesio, persecutor noster infestissimus, hoc prævidens, classem maximam navium armatarum quam in expugnationem nostram, nostrorumque fidelium misit, ut vel sic nos caperet, vel nostrum transitum impeditus, ardua negotia, quæ prosequimur, fuissent penitùs in ruinâ: quinimmo nos et nostri fuissemus verisimiliter confusioni magnæ subjecti. Sed Deus misericordiarum, videns nos in tantis periculis constitutos, graciosius et citius, quam humana racio judicare poterat, misit nobis magnum navale subsidium, et insperatum numerum armatorum, ac semper ventum prosperum juxta votum, et sic, sub spe cœlestis auxilii, et justiciæ nostræ fiducia, dictum portum navigio venientes, invenimus dictam classem et hostes nostros ibidem paratissimos ad prælium in multitudine copiosâ; quibus, in festo nativitatis sancti Johannis-Baptistæ proximo præterito, ipse spes nostra Christus Deus per conflictum fortem et validum nos prævalere concessit, factâ strage non modicâ dictorum hostium, captâ*

» eciam quodammodo totâ dictâ classe cum læsione » gentis nostræ modicâ respectivè, sicque tutior de » cætero patebit transitus nostris fidelibus supra » mare, et alia bona plurima sunt ex hoc nobis et » nostris fidelibus verisimiliter proventura, de quo » spes pulcherrima jam arridet. « Rob. de Avesb p. 57.

XX. Louis de la Cerda, prince des îles Fortunées, comte de Talmond et amiral de France, étoit frère aîné du connétable Charles de la Cerda qui fut assassiné par le roi de Navarre. Ils descendoient l'un et l'autre des rois de Castille, par l'infant Ferdinand, fils d'Alphonse X, et étoient petit-fils de Saint-Louis par leur grand'mère Blanche de France. Louis ne garda sa commission d'amiral, que depuis le 13 mars 1341, jusqu'au 28 décembre de la même année. *Anselme*, Hist. Généal. tom. VII, pag. 751.

XXI. Selon Froissard, les Anglois s'écrièrent à la vue des vaisseaux de Louis d'Espagne, » Seigneurs, armez-vous et ordonnez; car veez cy Génois et Espagnols qui » viennent. « Lors, continue cet historien, » sounèrent les Anglois leurs trompettes,

» et mirent leurs pennons au vent, armoyés » de leurs armes, avecque la bannière, l'or- » donnèrent bien et sagement. »

XXII. » Tellement, dit d'Argentré, que » l'Anglois ne pouvoit avoir nouvelles lettres » ni secours de son pays, qui ne fût détroussé » par le dict d'Espagne. » Cet historien diffère de Froissard sur le nombre des vaisseaux que le général Espagnol avoit sous ses ordres. *Voyez* Hist. de Bretagne, l. 5, c. 16.

XXIII. Walsingham s'exprime sur ce combat en ces termes : *Et facti atrocissimo conflictu, multi læsi sunt ex utrâque parte; nam tam fervens erat bellum, tam crebra vulnera inflicta ex omni parte, quod ab illo prælio vix aliquis evasit illæsus... In hoc conflictu dum Hispani timidi et superbi, atque fidentes in robore suo et strenuitate dedignantes se reddere jussu Edwardi, omnes mirabiliter perierunt, alii ferro cæsi, alii aquis submersi*... p. 160. Le récit de Robert d'Avesbury, pag. 185, diffère peu de celui de Walsingham.

XXIV. Ces détails sont tirés du manuscrit du roi, c. 6271 des manuscrits latins, et dont M. de Bréquigny donne la notice dans

le recueil que l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres est chargée de faire imprimer. Cette entreprise exécutée par les ordres du roi, fait autant d'honneur aux lumières du ministre, M. le baron de Breteuil qui en a conçu le projet, qu'elle sera utile aux progrés des lettres, sur-tout à la connoissance de l'Histoire de France, dont il restoit encore bien des monumens oubliés ou cachés dans la poussière des bibliothéques.

XXV. Dans une lettre du 8 juillet 1355, adressée aux principales villes maritimes d'Angleterre, Edouard s'exprime en ces termes : *Pro certo didiscimus quod inimici nostræ Franciæ cum galeis et navibus proficiscuntur ad navigium nostrum comburendum, destruendum, et regnum, si poterunt, invadendum*, etc. MS. de la Tour de Londres.

XXVI. Les François devoient donner 600 florins d'or par mois, pour chaque vaisseau de 50 à 200 tonneaux, monté de 100 hommes, suivant une ancienne convention passée entre Philippe de Valois et Ægide de Boccanègre, grand amiral de Castille, le 25 janvier 1346. Ce général Génois, qui avoit rendu de grands services à l'Espagne par ses victoires sur le

Maures en 1341, crut ne devoir servir en France qu'en qualité d'amiral. *Voyez* du Tillet, pag. 399. Dans le traité d'alliance conclu entre Charles V et Henri roi de Castille, le 19 juillet 1368, ce dernier promet de fournir le double de vaisseaux, et que son amiral sera toujours aux ordres du prince son allié. Celui-ci conserve le droit de faire commander les siens par un amiral particulier et indépendant de l'autre. Ce traité renferme plusieurs articles remarquables. Nous n'en rapporterons que ce qui suit : *Volumus quod quamdiu dicti admiralli comitivè navigabunt in simul, quidquid super inimicos tam in terrâ quam in mari acquisiverint, inter ipsos dominos admirallos per medium dividetur æquali portione distribuendâ secundum morem et consuetudinem regnorum Franciæ et Castilliæ prædictorum. Si verò contingat, quod per ipsos sic in simul comitivè navigantes aliquis de sanguine regali Angliæ aut Petrus inimicus noster qui se olim regem Castilliæ usurpativè nominavit captus fuerit, ad arbitrium, ordinationem et voluntatem fratris nostri, primogeniti nati et nascituri charissimi regis primogeniti aut primi regni hæredis suorum nostrique aut filii nostri primogeniti nati aut nascituri captivus tenebitur, in simulque poterimus, una cum dicto fratre nostro carissimo super expeditione et deliberatione dict*

captivi ordinare prout ambarum partium placuerit voluntati. Quippe cum dicti admiralli non comitivè, sed particulatim navigabunt, quidquid eorum alter tam in mari quam in terrâ acquisiverit, erit suum absque parte alteri admirallo faciendâ, et hoc secundum consuetudinem regnorum Franciæ et Castilliæ prælibatam.

XXVII. » Les Espagnols se servirent d'un » artifice, qui pour lors étoit assez rare, pour » brûler les grosses ramberges du comte de » Pembroc; ils jetèrent à l'eau de petits ba- » teaux tout remplis de bois, qu'ils avoient » graissé d'huile et d'autres ingrédiens pour » en rendre la matière plus combustible. Ils » avoient entr'eux des plongeons expérimen- » tés dans l'art de conduire ces sortes de » barques, et de les faire couler toutes brû- » lantes et allumées sous les grosses ram- » berges, auxquelles le feu de ces bateaux » venant à se communiquer, y causoit un » embrasement dont il étoit impossible de » se garantir. « Anc. mém. du XIVe. siècle, ou mém. de du Guesclin, c. XXXIII. On conçoit difficilement comment ces plongeurs pouvoient conduire ces barques et les faire brûler sous l'eau. Au reste l'usage des brulots étoit venu de l'orient, où l'on en trouve le pre-

mier exemple sous le règne de Léon le Grand. Genseric, roi de l'Afrique, brûla, avec des vaisseaux qu'il remplit de bois et de matières sèches, et laissa voguer au gré des vents, toute l'armée des Grecs. *Théophan.* hist. p. 100. On ne voit pas que dans l'océan on se soit jamais servi de feux artificiels connus sous le nom de feu grégeois; sur lequel il faut consulter les remarques de Ducange sur les Mémoires de Joinville, et sur l'histoire composée par Villehardouin, et les observations de M. de Maiseroy, à la suite de sa traduction de la Tactique de l'empereur Léon.

XXVIII. Christine de Pisan nous fait connoître les succès et la supériorité des François sur mer, en ces termes : » Le navire » que le roi Charles tenoit sur mer, comme » dit est, par maintes fois dommagia moult » les Angloiz, et gaigna sur eulx nefz et ber» ges, et autres vaisseaux qui leur portoyent » vivres et marchandises, gaignerent prisons » et maintes richeces, en ardirent partie, et » aussi aucunes foiz perdoyent les nostres, » mais plus gaignoyent; aucunes foiz cour» royent jusques en Angleterre, boutoyent » feu ès villes, prenoyent prisons ainsi que

» coustume est de faire en tel cas : une grosse » ville nommé Laire prisdrent et ardirent » et toute pillièrent où avoit grans richeces, » et ainsi souvent par mer et par terre s'entre- » batoyent Françoiz et Angloiz, où avenoit » de diverses aventures. « Hist. de Charles V, c. 38. On doit observer que par le navire du roi, Christine entend l'armée navale de Charles V. Froissard dit, vinrent *à grand navire*, c'est-à-dire avec une grande flotre.

XXIX. Les noms de ces villes d'Angleterre sont altérés dans le texte de Froissard, c. CCCXXVII ; mais ces fautes disparoîtront dans la belle édition qui est actuellement sous presse au Louvre, et dont le soin est confié à M. Dacier de l'académie des Belles-Lettres, savant éclairé, et critique judicieux.

XXX. En 1330 Edouard avoit donné ordre de choisir dans tous les ports, et dans tous les lieux situés sur les côtes de la mer, toutes les personnes propres à monter les vaisseaux destinés à passer des troupes en Guienne, d'arrêter tous les navires qu'on jugeroit propres et nécessaires ; et en cas qu'ils fussent chargés de marchandises, de les décharger et les envoyer à Portsmouth.

Lettre manuscrite de ce prince, au dépôt de la Tour de Londres.

XXXI. Walsingham dit que le comte de Buckingham mit à la voile de Sandwich, *propter Gallos observantes maris semitas, et propter paucitatem navium quæ non plures ex eis transvehere poterant*, p. 259.

XXXII. L'auteur des chroniques de France ajoute que les François ne rapportèrent aucun profit de cette expédition en Ecosse, *mais seulement que vaillance et hardiesse*, t. 4, f. LX. Jean de Vienne, qui en avoit la conduite, jouissoit alors d'une grande réputation. Christine de Pisan l'appelle *le bel et bon chevalier, vaillant et sage messire Jehan de Vienne, amiral de France*. Hist. de Charles V, c. XXV.

Il ne faut point confondre ce Jean de Vienne, seigneur de Rollans et de Clairvaux, avec Jean de Vienne, seigneur de Pagny, célèbre par la défense de Calais en 1346. Il étoit de la même famille que le premier qui fut pourvu de la charge d'amiral le 27 décembre 1373, et tué à la bataille de Nicopolis, le 26 septembre 1396. *Anselme*, Hist. gén. T. VII, p. 793, 794.

XXXIII. On faisoit, dit Froissard, » ban-

» nières, pennons, estronnères de cendaux, » si belles que merveille seroit à penser. On » peignoit les mats des nefs du fond jusques » en comble : et or couvroit on les plusieurs, » pour mieux richesse et puissance monstrer, » de feuilles de fin or : en dessus, on y fai- » soit les armes des seigneurs auxquels les » nefs se vendoient, et par spécial il en fut » dit que messire Guy de la Trimoille fit » très- richement garnir la navire où son » corps devoit être; et coustèrent les nou- » velletez et les peintures qu'il y fit, plus de » 2000 francs. » Part. III, c. XXXVI.

XXXIV. » Onc puis que Dieu créa le » monde, on ne veit tant de nefs, ne de gros » vaisseaux ensemble ... du port de Seville » jusques en Pruce, ne demeura gros vaissel » sur mer où les François peussent mettre » leur main et arrest, &c *Froissard*, T. III, c. XXXVI.

XXXV. Les Hollandois et les Zélandois disoient, quand on les avoit levés et retenus : » Si vous voulez que nous soyons à » vous, et avoir notre service, il faut nous » payer tout sec; autrement nous n'irons » nulle part. Là étoient-ils payés, dont ils

» furent sages, avant qu'ils partissent, ne » vousistent partir de leurs havres ne de » leurs maisons. » Froissard, t. III, c. XXXVI.

XXXVI. » Et étoient les excusations apparemment vaines et frivoles..... Les manières que tenoit le duc de Berry n'étoient » que mocqueries et dérisions, et étoit on » très-mal content, et en disoit-on plusieurs » méchantes paroles. « Juven. des Ursins, pag. 58. L'auteur de la chronique de Flandres expose les raisons du duc de Berry en ces termes : » que c'étoit grande simplesse au » roi, qui n'estoit encore qu'un enfant, d'entrer en mer par tel tems, et descendre en » un pays pauvre, mal aisé à guerroyer où » nul d'eux ne savoit le chemin : que, quand » encore ils auroyent tous pris terre à bon » port, les Anglois ne les combattroyent » point, s'ils ne vouloyent; et cependant » on n'oseroit laisser les pourvences derrière, » sous peine d'estre penduts : qu'il n'y avoit » pas si longue traite entre France et Angleterre, qu'elle ne se peust faire plustôt » en cœur d'esté qu'en cœur d'hiver : que de » mille cinq cents vaisseaux qu'ils pouvoyent bien avoir pour lors, ils n'en trouveroyent ja trois cents ensemble d'une vue

» par tel tems, au dict même des mari-
» niers, &c. « Ch. XIII, p. 32.

XXXVII. Les Dieppois avoient reconnu les côtes d'Afrique depuis le Cap-Verd jusqu'à Rio-sexto, sur la côte de Malaguette, dès l'an 1364. Ils fréquentèrent la côte d'or, et naviguèrent au-delà du Cap des trois Pointes en 1380. Ce fut en 1383, qu'ils battirent le fort de la Mine. Leur commerce fut très-florissant pendant plusieurs années, et ne commença à déchoir qu'en 1410, quatre ans seulement après que les Portugais eurent paru sur la côte d'Afrique, et qu'ils se furent avancés jusqu'au Cap-Verd.

XXXVIII. » Au vrai dire, messire Olivier
» de Clisson ne faisoit ne nuit ne jour que
» soutiller, comment il peust sortir contraire
» et dommage aux Anglois.» *Froissard*, c. LXIV. Ceux-ci, pour se venger, avoient coutume d'appeler le connétable *le Boucher de Clisson.*

XXXIX. La révolte des Gallois ayant éclaté en 1400, les François se préparèrent l'année suivante à la soutenir; mais ils ne s'engagèrent par un traité que le 14 Juillet 1404. Il fut ratifié par Owen, le 12 Janvier 1405. *Rymer*, p. 365, 389, tom. VIII. C'est dans

cette dernière année que le maréchal de Montmorency vint dans le pays de Galles.

XL. Henri V » envoya ses commis en » Hollande et Zéelande, lesquels, moyen» nant qu'ils assuroient ceulx à qui les dictes » navires étoient, de estre bien payés, leur » promirent de livrer et bailler ce que besoin » leur en seroit. « *Monstrelet*, chap. CVI.

XLI. Harollost, Hareflu, etc. estoit, *dit Monstrelet, la clef sur la mer de toute la Normandie .... le souverain port de toute la Duché Normandie.* Chron. tom. I, chap. CLXIII. Nos rois avoient fait autrefois de cette ville leur principal arsenal maritime, et avoient été déterminés dans ce choix, autant par son heureuse position à l'embouchure de la Seine, que par l'étendue et la sûreté de son port, où l'on voyoit deux grands bassins, l'un pour les galères, et l'autre pour les vaisseaux. Il est depuis long-tems comblé, et des troupeaux paissent aujourd'hui à l'endroit où des flottes entières restoient jadis à l'ancre.

XLII. A l'occasion de ce passage, Philippe de Commines fait ces réflexions : » Or regar» dés donc avec quelle difficulté un roi d'An-

» gleterre peut passer en France ; et quand » le roi nostre maistre eut entendu le fait de » la mer, aussi bien qu'il entendoit le fait de » la terre, jamais le roi Edouard ne fust » passé au moins en ceste saison : mais il ne » l'entendoit point ; et ceux à qui il donnoit » authorité, sur le fait de la guerre (de » mer) y entendoient encore moins. » Mem. liv. IV, c. V.

XLIII. Après avoir parlé des forces navales de Louis XII, dans la Méditerranée, son historien, Claude de Seissel ajoute : » Et du » costé de la mer Occéane, les pays de Bre» taigne, de Poictou, de Normandie et de » Picardie, qui sont à la lisière de ladicte » mer, sont soubz l'obéissance dudit roi » Loys, lequel à présent y met grands car» raques, galères, et autres navires de guerre, » bien armées et équipées, qui seront prestes » à tous affaires ; pourquoi il ne faict à doub» ter qu'icelui roi ne soit plus puissant et » mieux pourveu en toutes lesdictes deux » mers, soit pour assaillir ou pour défendre, » que jamais roi qui fust en France, et que » nul autre prince ni seigneurie du monde. « Lorsque Louis XII voulut secourir les Vénitiens contre les Turcs, il joignit ses vais-

seaux à ceux d'Anne de Bretagne, sa femme. Le principal bâtiment de l'escadre étoit *la Charente*, dont Jean d'Auton, historien de ce prince, parle en ces termes : » C'est à savoir la grande nef ou carraque, nommée *la* » *Charente*, l'une des plus advantaigeuses pour » la guerre de toute la mer. Pour descrire » la grandeur, la largeur, la force et ecqui- » paige d'icelle, ce seroit pour trop alonger » le compte, et donner merveilles aux oyans. » Quoy que ce soit, elle estoit armée de » 1200 hommes de guerre, sans les aydes de » deux cents pièces d'artillerie, desquelles » y en avoit quatorze à roues, tirans grosses » pièces de fonte et boulets serpantins, avi- » taillée pour neuf mois, et avoit voisle tont » à gré; que en mer n'estoyent pyrates ny » escumeurs qui devant elle teinssent le vent. « Hist. de Louis XII, c. XLV. Cette flotte fut au levant, sous les ordres de Philippe de Ravestain; et au retour de l'expédition qu'elle fit à l'île de Mételin, elle essuya près de celle de Cerigo, une violente tempête, dans laquelle périrent les vaisseaux *la Pensée*, monté de 700 hommes, et *la Lommeline*, de six cents

XLIV. M. de Bréquigny, dont l'étendue des

connoissances égale sa facilité à les communiquer, et qui semble prendre un plus vif intérêt aux ouvrages des autres, qu'à ceux dont il nous enrichit, a tiré du *Musæum* de Londres un manuscrit sauvé de l'incendie de la bibliothéque Cottonienne. C'est un recueil de pièces qui ont été fort endommagées par le feu, parmi lesquelles on trouve une lettre d'Edouard Echyngham sur le combat d'Howard et de Prégent. Elle est écrite en anglois de ce tems, et difficile à entendre, à cause de son ortographe vicieuse. Malgré ces obstacles, M. de Bréquigny a bien voulu en faire la traduction que nous publions avec autant de plaisir que de reconnoissance. On observera en la lisant qu'il y a des lacunes en divers endroits, occasionnées par les flammes. Il paroît même qu'en reliant les feuilles éparses et demi-brûlées de ce manuscrit, on en a transposé quelques-unes.

» Les nouvelles d'ici sont si chagrinantes, » que j'ai peine à vous les écrire. Mais vous » m'avez témoigné tant de bonté, sur-tout » en me procurant l'honneur de recevoir une » lettre du roi, que je me détermine à vous » raconter ce qui s'est passé sous mes yeux.

» Vendredi, 22 d'Avril, six galères en- » nemies et quatre fustes donnèrent à travers

» une partie de la flotte du roi, coulèrent » à fond le navire que commandoit Compton, » et heurtèrent si violemment une des nou- » velles barques royales, commandée par » Etienne Bull, qu'elle pensa être submer- » gée. Alors les chaloupes prirent une des » fustes, et les autres avec les galères en- » trèrent dans la baie de Whitfond près du » Conquet, où elles restèrent samedi tout » le jour. La nuit suivante, Mylord amiral » commanda 6000 hommes pour débarquer » entre la baie et le Conquet, et prendre ainsi » les galères par derrière. Mais lorsque nous » abordions, Mylord amiral apperçut un bâ- » timent qui venoit de ce côté, et abandonna » son projet. Le capitaine ennemi ayant fait » passer ses gens dans les bâtimens vivriers, » notre amiral envoya ordre aux capitaines » de ses grands vaisseaux de revenir sur leurs » pas, de rejoindre la grande flotte devant le » port de Brest, et d'y rester toujours, de » manière que la flotte françoise n'y pût » entrer.... Le jour de St. Marc, 25 Avril, » notre amiral commanda quatre capitaines » pour tenter avec lui l'abordage des galères. » Les dispositions se firent vers les quatre » heures après midi... William Sidney et quel- » ques autres devoient attaquer les galères

» à l'aide des barques légères. Il n'y avoit » pas assez d'eau pour les vaisseaux, les ga- » lères s'étant retirées entre deux rochers. » Elles étoient d'ailleurs défendues par des » retranchemens des deux côtés, garnis d'ar- » tillerie; de sorte que ni bateaux ni vais- » seaux ne pouvoient approcher sans passer » sous le feu de ces retranchemens, et essuyer » une grêle de traits et de balles.

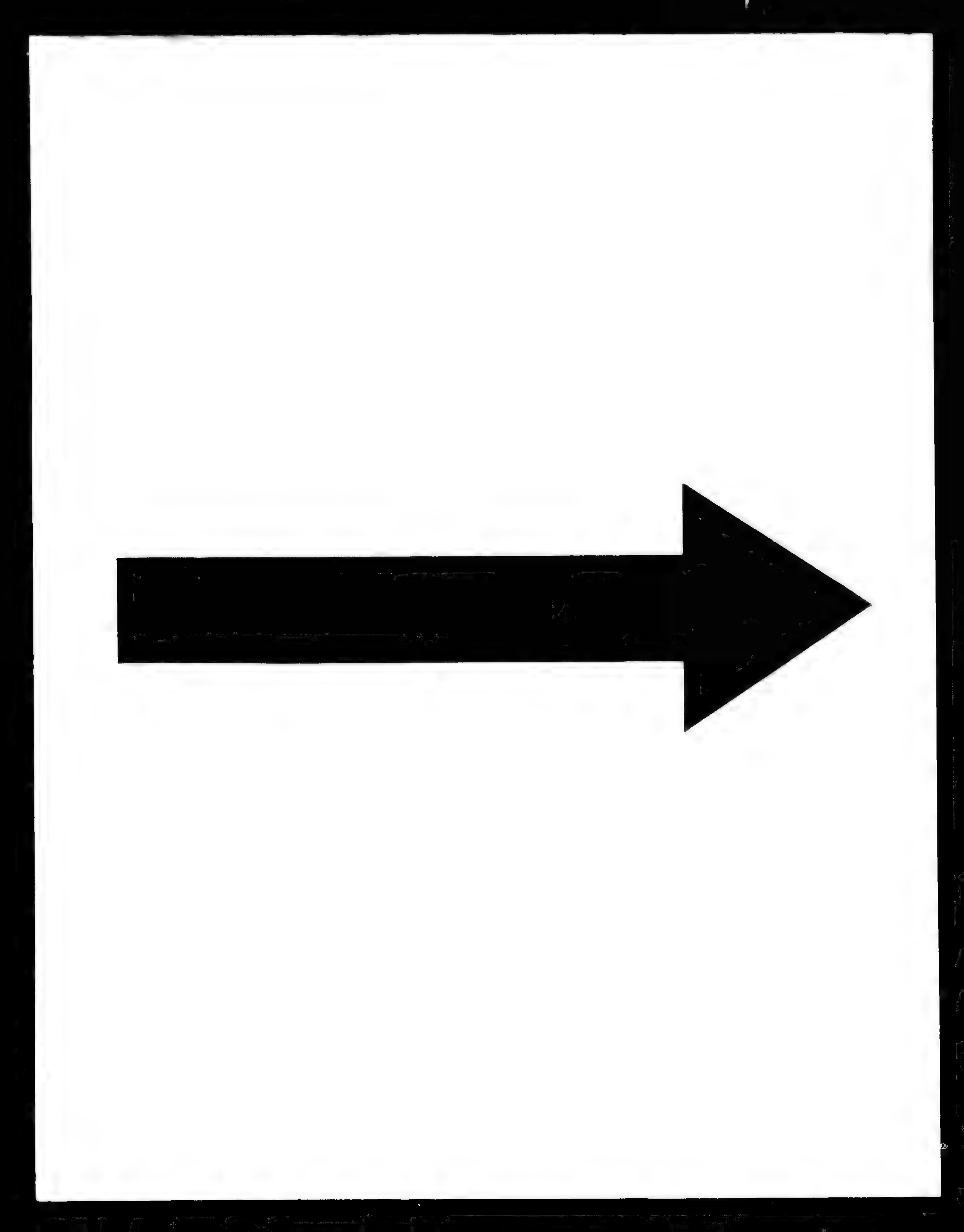
» Mylord amiral, malgré ces obstacles, » s'obstina dans son dessein, sans qu'on pût » l'en dissuader. Il aborda la galère que com- » mandoit Prégent (1), et sauta sur le gail- » lard d'avant, Charrau, Espagnol, et seize » autres avec lui. Quinze avoient attaché au » cabestan de leur bâtiment, le cable de l'ancre » qu'ils avoient jetée dans la galère Fran- » çoise pour s'y accrocher, afin de filer ce » cable dans le cas où le feu prendroit aux » galères. Mais, soit qu'il eût été coupé par » les ennemis, soit que ses propres gens » l'aient lâché pour éviter l'artillerie des ga- » lères et des retranchemens, dans l'instant » où Mylord amiral sauta à l'abordage, sa » galère s'éloigna, le laissant dans la galère » même où il fut assailli à coups de piques

(1) L'auteur le nomme toujours Preyer John.

» moresques, et se précipita dans la mer, » selon le rapport d'un matelot qui, blessé » en dix-huit endroits, se jeta dans une » chaloupe et se sauva.

» Un domestique de Charrau raconte de » même [illegible]nement, et ajoute que quand » son m[illegible] amiral eurent sauté dans » la galè[illegible]mie, son maître l'envoya » chercher son pistolet; mais que quand il » revint pour le lui apporter, la galère » s'étoit déja séparée de l'autre. Alors il » apperçut dans la mer l'amiral qui nageoit » et crioit à sa galère d'arriver à lui; mais » voyant qu'elle ne le pouvoit, il prit le » siflet qui étoit autour de son cou, l'en- » tortilla de son cordon et le lança à la » mer. Cet homme dit qu'aussitôt il le per- » dit de vue. . . . «

» Une de nos barques s'approcha; mais, à » son arrivée, celui qui la commandoit fut » tué. En ce moment arrivèrent aussi Thomas » Chayne et Wallop sur de petits bâtimens, » et firent feu de leur artillerie telle qu'ils » l'avoient. Henri Chisburne et Guillaume » Sidney arrivèrent aussi, et vinrent à bout » d'aborder la galère de Prégent, à laquelle » ils causèrent quelques dommages. Mais » voyant que tous les autres s'étoient retirés,



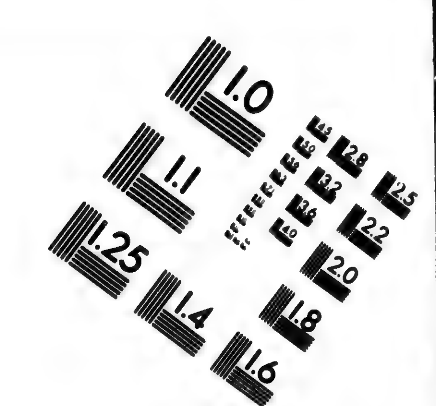
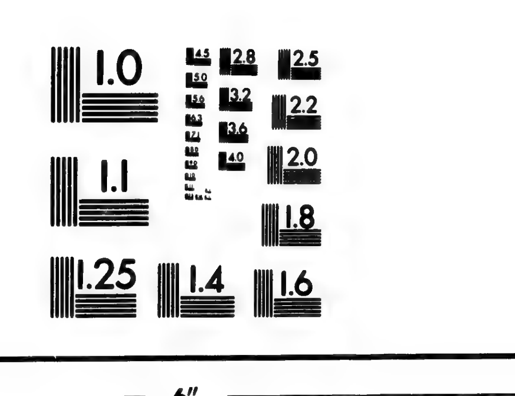
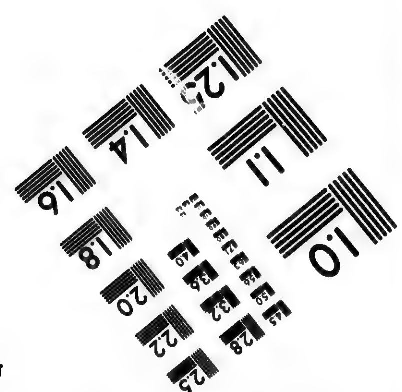
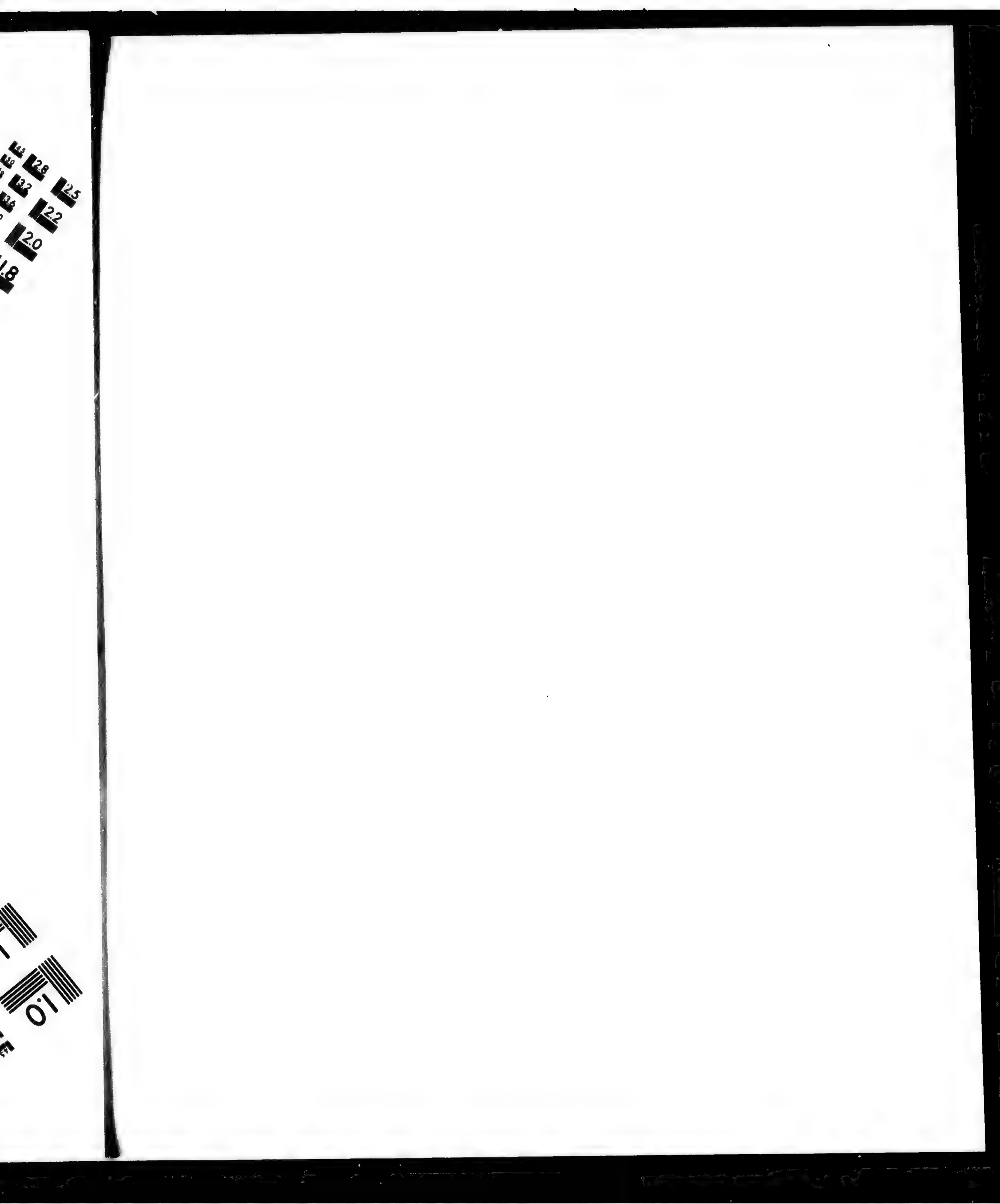


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6″





» et qu'il restoit seul, ne sachant pas que » Mylord amiral eût quitté sa galère, » ils retournèrent joindre les grands vais- » seaux, sans rien entreprendre davantage. » On n'étoit pas encore instruit si l'amiral » étoit pris ou tué. Je crois qu'il n'y eut » jamais de chagrin égal au nôtre, quand » nous sûmes que nous avions si malheu- » reusement perdu ce général, également » recommandable par sa bravoure, ses ta- » lens et ses vertus. Il n'y a personne sur la » flotte qui ne desire vivement que le roi » envoie pour nous commander, un amiral » ou un capitaine général qui joigne à la » haute naissance, la sagesse et la fermeté, » et qui se fasse également aimer et craindre; » car jamais flotte n'eut plus besoin d'un » homme qui y fasse observer le bon ordre...«

» Pour être plus sûr du sort de Mylord » amiral, on envoya à terre un bateau avec » un pavillon de paix, et on chargea Thomas » Chayne, Richard Cromwelle, et Wallop, » de s'informer s'il y avoit quelque Anglois » fait prisonnier dans le combat. Dès qu'ils » furent au rivage, deux François s'avan- » cèrent et demandèrent ce qu'ils vouloient. » Ils répondirent qu'ils desiroient parler à » l'amiral François. On les invita à descendre,

» leur

» leur promettant toute sureté pour eux et » leur suite; mais ils s'en défendirent, à » moins qu'on n'envoyât à leur barque » quatre François en ôtage......... Alors » Chayne et ses compagnons descendirent » à terre, et s'avancèrent vers le lieu où » étoit l'amiral de France. Sur ces entre-» faites Prégent arriva à cheval, et ils lui » demandèrent s'il avoit fait quelque prison-» nier Anglois. Thomas Chayne ajouta qu'un » de ses parens avoit été tué ou pris; que » s'il étoit prisonnier, il paieroit sa rançon; » qu'il prioit qu'on le traitât bien, et qu'il en » tiendroit compte. Prégent s'étant arrêté, » leur répondit: je vous assure que je n'ai » d'autre prisonnier qu'un matelot. Mais un » officier ayant à son bras un écu doré, a » sauté sur mon bord, et a été jeté à la mer » à coups de piques moresques. Le matelot » prisonnier m'a dit que cet officier étoit » votre amiral. «

» J'ai oublié de vous parler de la galère » que montoit le lord Férers. Il la mena » contre les galères ennemies, et tira tout » ce qu'il avoit de poudre et de balles, et » deux cents gerbes de flèches....... Voilà » toutes les nouvelles, si ce n'est que mylord » Férers, que nous avons choisi pour notre

» amiral, m'a envoyé ordre d'allIer à Hamp-
» ton pour y convoyer les bâtimens muni-
» tionnaires. On m'a choisi pour trois raisons :
» mon navire est bon voilier ; il est mieux
» approvisionné qu'aucun autre ; il y a beau-
» coup de malades sur la flotte, et tous les
» miens, à la réserve d'un seul qui est mort,
» sont guéris au moyen des drogues que
» j'avois sur mon bord. «

» Le samedi, dernier d'avril, toute la flotte
» arriva à Plymouth, et le dimanche je vis
» débarquer un bateau des malades, dont
» deux tombèrent morts en descendant à
» terre . . . .

» Pour tirer meilleur parti des galères et
» des bateaux contre les François, je crois
» qu'il faudroit les confier à de braves capi-
» taines, et que leur équipage fût composé
» des meilleurs mat[illegible] ; que les rameurs
» fussent enchaînés à [illegible]urs bancs, qu'il y
» eût aussi un certain nombre d'archers ;
» qu'enfin on récompensât ceux qui se dis-
» tingueroient, et qu'on punît ceux qui man-
» queroient à leur devoir. . . . .

» (1) A mon départ d'Angleterre, le mer-
» credi . . . . d'avril, je découvris un navire

(1) Ce qui suit est peut-être transposé.

» que je reconnus être François, et je le » chassai deux ou trois heures. A la fin il » tourna vers les côtes de Frise, et je l'aban» donnai. Je fis route à l'ouest tout le jour et » la nuit suivante. Le jeudi matin nous ap» perçûmes quinze voiles venant à nous. Plu» sieurs de mes gens croyoient que c'étoient » des François; mais voulant juger si ces » navires étoient François, Anglois ou Es» pagnols, me fiant sur la marche de mon » vaisseau, je les approchai, et je les recon» nus Espagnols. Le vent alors nous devint » contraire. «

» Le vendredi matin nous découvrîmes trois » bâtimens François. Nous nous mîmes sur » nos gardes, et j'encouragai mon équipage. » N'ayant rien pour me bastinguer, je fis » tendre deux cables, sur lesquels je mis des » matelats et autres choses semblables que » j'avois sur mon bord. Je fis apporter les » piques moresques et autres armes. Tout » étant prêt pour combattre les trois bar» ques Françoises, lorsqu'elles s'apperçurent » de ma bonne contenance, et que je ne » cherchois pas à éviter le combat, elles se » mirent elles-mêmes à fuir. Je les chassai » jusques sous l'abbaye de Fécamp, et sous » les murs de la ville. Je les suivis jusques là;

» elles nous envoyèrent leur bordée, mais
» ne voyant plus de moyen de les joindre,
» je repris ma route. Je courus des bordées
» tout le jour et la nuit suivante. Le 16 avril,
» le vent étant au sud-sud-ouest, ne nous
» permit autre chose que..... Le 18 au
» matin nous apperçûmes une voile......

» Le 19, à dix heures du matin, nous
» découvrîmes les galères Françoises entre
» les roches, dans le tems que je donnois
» chasse à un navire Breton, et à des bâti-
» mens de transport au large. Quand j'ap-
» perçus les galères, je criai, *ramez aux bâ-*
» *timens de transport.* Lorsque nous les appro-
» châmes, nous en comptâmes vingt-deux.
» Ils étoient à deux milles des galères, et
» nous les reconnûmes pour François. Jamais
» je ne vis gens plus effrayés que le furent
» les Espagnols (1), et ils s'écrioient : voilà
» le jour où il nous faut aller à l'hopital.
» Alors on découvrit du haut des mâts, d'au-
» tres bâtimens, vers lesquels nous tour-
» nâmes. Après avoir fait environ dix milles,
» nous rencontrâmes sur notre route, le
» même jour, la flotte royale dans les eaux

(1) Il paroît qu'on avoit eu recours à eux pour completter les équipages de la flotte Angloise.

» de Brest, et nous la joignîmes avec nos » bâtimens munitionnaires. J'allai à bord de » l'amiral. Jamais chevalier ne ſut mieux » reçu de sa dame que je le ſus de lui et de » toute sa flotte; car j'apportois des vivres, » et depuis dix jours les équipages de la » flotte étoient réduits à ne boire et manger » qu'une ſois dans la journée. Je ſinis ma » lettre en priant Dieu de nous envoyer bonne » fortune. « A Hampton, le 5 mai 1513.

On apperçoit dans le manuscrit original un post-scriptum de quelques lignes, mais si endommagé par le ſeu qu'on n'en peut rien tirer.

XLV. Pour ſaire passer l'hiver à la flotte Angloise dans le port de Darmouth, le comte de Surrey prit les moyens d'en rendre l'approche diſſicile, et de la garantir même du feu grégeois, suivant les dépêches de ce général, conservées au dépôt des archives de la tour de Londres.

XLVI. Un de ces vaisseaux étoit le *Caracon* de 800 tonneaux, » le plus beau navire, » selon du Bellay, de la mer du Ponan, et le » meilleur à la voile, qui sauta en l'air dans » la rade du Havre. » Vielleville dit: » Nous

» y perdîmes par le feu le monstrueux Car- » ragon qui menaçoit le ciel, et faysoit fuyr, » par son horrible grandeur, les baleines. » Mem., l. v, c. XXVII. Du Bellay fait encore mention de la *Maîtresse*, qui ayant touché en sortant d'Honfleur, fut renvoyé en France.

VLVII. Le père de Strozzi, victime de son amour pour la liberté, avoit cru la trouver dans les horreurs du suicide. Le maréchal Pierre, son frère, ne fut jamais célèbre que par ses défaites. Philippe, son neveu, après avoir été battu et pris par les Espagnols, se vit jeter tout vivant à la mer. Léon, prieur de Capoue, n'eut guères un meilleur sort; ayant été tué comme il alloit reconnoître une bicoque, Scarlino, en Toscane. Quelle fatalité!

XLVIII. Castelnau, ambassadeur de France à la cour d'Elizabeth, s'exprime en ces termes: »Elle a fait faire un grand nombre » de vaisseaux, qui sont les forteresses, bas- » tions et remparts de son État, faisant » tous les deux ans faire un grand navire » de guerre, et sont estat tels vaisseaux, » de ne trouver rien en la mer qui leur

» puisse résister. Voilà les bâtimens et palais » que la reine d'Angleterre a commencés de» puis son advénement à la couronne, les» quels elle continue. « Mem. de *Michel de Castelnau*, l. 3, c. 1.

XLIX. Avant l'expédition de Montgommery, Elizabeth s'étoit contentée d'envoyer aux Calvinistes François *six canons avec poudre, munitions et argent; et le prince de Condé, pour son remboursement, lui fit délivrer force métail, cloches et laines.* Mem. de Castelnau, l. 6, c. 2. Ce trait, parmi mille autres de cette espèce, montre assez le caractère intéressé et la parcimonie d'Elizabeth.

L. Il n'est plus permis de douter de l'innocence de Marie, depuis la publication de l'ouvrage de M. Goodall, et les preuves que M. Gaillard en a données. Ce dernier écrivain les expose avec autant de sagacité que de clarté dans le septième volume de son Histoire de la Rivalité de la France et de l'Angleterre. Mademoiselle de Keralio, qui va publier une vie d'Elizabeth, d'après de nouvelles pièces originales, ne nous laissera rien à desirer sur cet objet important.

LI. En 1559, le duc de Medina Cœli,

qui commandoit une flotte de cent bâtimens chargés de 14000 hommes de troupes, s'étoit laissé battre devant l'ile de Zerbi par soixante-quatorze galères Turques, aux ordres de Pialy. Celui-ci prit au général Espagnol trente vaisseaux, et força presque tous les autres à s'échouer.

LII. On peut juger de la marine d'Angleterre sous le règne d'Elizabeth, par l'état suivant, que Guillaume Monson nous a conservé dans ses Mémoires.

ETAT DE LA MARINE ANGLOISE,

A la mort de la Reine Elizabeth.

Vaisseaux.	Tonneaux.	Soldats & Matelots.	Canonniers.
L'Élizabeth-Jonas . . .	900	460	40
Le Triomphe	1000	460	40
L'Ours Blanc	900	460	40
La Victoire	800	368	32
Le Marie Honora . . .	800	368	32
L'Arc Royal	800	368	32
Le St. Mathieu	1000	460	40
Le St André	900	368	32
Le Juste refus	700	320	30
La Guirlande	700	270	30
Le Warspight	600	270	30
Le Marie Rose	600	220	30

SUITE DE L'ETAT DE LA MARINE ANGLOISE,

à la mort de la Reine Elizabeth.

Vaisseaux.	Ton neaux.	Soldats et Matelots.	Canonniers.
L'Espérance	600	220	30
Le Bonaventure	600	220	30
Le Lion	500	220	30
Le Nompareil	500	220	30
La Défiance	500	220	30
L'Arc-en-Ciel	500	220	30
Le Sans Peur	400	180	20
L'Antelope	350	144	16
Le Swift-Sure	400	180	20
L'Hirondelle	330	144	16
La Prévoyance	300	144	16
La Marée	250	108	12
La Grue	200	88	12
L'Aventure	250	108	12
La Quittance	200	88	12
La Réponse	200	88	12
L'Avantage	200	88	12
Le Tigre	200	88	12
La Tramontane	. . .	62	8
La Corvette	120	58	8
Le Catis	100	52	8
Le Charles	70	39	6
La Lune	60	35	5
L'Avis	50	35	5
L'Espion	50	35	5
Le Merlin	45	30	5
Le Soleil	40	26	4

SUITE DE L'ETAT DE LA MARINE ANGLOISE,

A la mort de la Reine Elizabeth.

Vaisseaux.	Tonneaux.	Soldats et Matelots.	Canonniers.
Le Synnet	20		
Le George-Hoy	100		
Le Penny-Rose-Hoy .	80		
Total, 42.	16915	7532	819

LIII. Jean Drake eut pour pére un vicaire d'Upnor. Il se mit au service d'un caboteur qui, en mourant, lui laissa sa barque. Aprés l'avoir vendue, le jeune Drake suivit, en 1567, Jean Hawkins dans son expédition de l'Amérique, qui ne fut point heureuse. Cinq ans aprés, ayant ramassé de l'argent par ses pirateries sur les Espagnols, qui l'appeloient *Dragon*, au lieu de Drake, il fut à l'Isthme de Darien, et prit la ville de nombre de *Dios*. Il partit pour son voyage autour du monde, le 13 décembre 1577, et ne revint que le 3 novembre 1580 Drake auroit été sans doute, le plus grand navigateur de l'Angleterre, si ce royaume n'eut pas vu naître dans son sein le fameux capitaine Cook. Celui-ci n'a eu d'autre motif dans ses

longs et pénibles voyages, que les progrès de la navigation, de la géographie et de nos connoissances en général. Il s'est toujours montré humain et généreux. Drake, au contraire, n'a jamais pensé qu'au brigandage, et ses entreprises ont été souvent aussi cruelles qu'injustes Je pourrois pousser plus loin ce parallèle, qui ne seroit pas à l'avantage de ce dernier.

LIV. On fit frapper une médaille où l'on voyoit une flotte fuyant à toutes voiles, avec ces mots, VENIT, VIDIT, FUGIT. Une autre représentoit l'armée navale des Espagnols en désordre, leurs vaisseaux incendiés, et on y lisoit DUX FŒMINA FACTI. La plus remarquable, sans doute, étoit celle où l'on appercevoit des navires battus de l'orage, qui tomboient les uns sur les autres, avec cette noble et pieuse inscription : AFFLAVIT DEUS, ET DISSIPANTUR.

LV. *Sidonius in Hispaniam reversus, quamquàm nulla ipsius culpa esset, tamen imputato ei fati, seù mortalitatis damno, à Philippi conspectu abstinere jussus, domum secessit.* Pag. 248. De Thou veut excuser dans ce passage le duc de Médina-Sidonia, qu'il blâme ensuite,

p. 251, de ne s'être pas conformé aux instructions de sa cour, faute à laquelle il rapporte tous les malheurs de ce général.

LVI. Les Vénitiens, en apprenant la nouvelle de l'heureuse expédition de Cadix, applaudirent au succès d'Elizabeth, et s'écrièrent : *O che donna, se fassa Christiana !* Tout le monde avoit dans la bouche ces mots : *Omne malum ab Hispaniâ, omne bonum ab Aquilone.* Mem. de Birch, &c.

LVII. Au règne d'Edouard Ier, les habitans des villes Anséatiques avoient formé une compagnie sous le nom de *Still-Yard*, qui étoit parvenue insensiblement à faire tout le commerce des îles Britanniques. Cette compagnie en avoit exporté pendant l'année 1552, jusqu'à 50 000 pièces de drap, tandis que tous les négocians d'Angleterre en avoient à peine débité onze cents.

LVIII. Tous les différends qui surviennent entre deux nations sur la validité des prises, ne devroient jamais être portés que devant un tribunal permanent et neutre, qui seroit établi, non dans une place de commerce, mais seulement dans une ville indépendante.

On choisiroit les députés de tous les peuples de l'Europe pour membres de ce conseil Amphictyonique, dont l'entrée ne pourroit être interdite qu'aux représentans des parties intéressées. Cet établissement seroit aujourd'hui d'autant plus nécessaire, que la sûreté et la liberté de la navigation sont devenues les principaux objets de notre politique. Combien de prétextes n'ôteroit-il pas à des guerres toujours renaissantes? S'il n'en tarissoit pas la source, peut-être les rendroit-il moins fréquentes.

LIX. Le cardinal de Richelieu voulant faire sentir à Louis XIII la nécessité que la France avoit d'entretenir une marine respectable, raconte le fait dont je viens de parler, avec quelques circonstances différentes: » Le duc de Sully, dit ce ministre, » choisi par Henri le Grand pour faire une » ambassade extraordinaire en Angleterre, » s'étant embarqué à Calais dans un vaisseau » François, qui portoit le pavillon François » au grand mât, ne fut pas plutôt dans le » canal, que rencontrant une remberge qui » étoit pour le recevoir, celui qui la com» mandoit, fit commandement au vaisseau » François de mettre le pavillon bas.

» Ce Duc, croyant que sa qualité le ga-
» rantiroit d'un tel affront, le refusa avec
» audace; mais ce refus étant suivi de trois
» coups de canons à boulets, lui perçant le
» vaisseau, percèrent le cœur aux bons Fran-
» çois: la force le contraignit à ce dont la
» raison le devoit défendre; et quelque
» plainte qu'il pût faire, il n'eut jamais
» d'autre raison du capitaine Anglois, sinon
» que, comme son devoir l'obligeoit à ho-
» norer sa qualité d'ambassadeur, il l'obli-
» geoit aussi à faire rendre au pavillon de
» son maître l'honneur qui étoit dû au sou-
» verain de la mer.

» Si les paroles du roi Jacques furent plus
» civiles, elles n'eurent pourtant pas d'autre
» effet, que d'obliger le duc à tirer satisfac-
» tion de sa prudence, feignant être guéri,
» lorsque son mal étoit plus cuisant et que
» sa plaie étoit incurable.

» Il fallut que le roi votre père usât de
» dissimulation en cette occasion, mais avec
» cette résolution, une autre fois, de soutenir
» le droit de sa couronne par la force que
» le tems lui donneroit le moyen d'acquérir
» sur la mer. » Test. polit. 5, c. 1, §. V.

LX. Nous pouvons juger de l'état florissant

où les pêches des Hollandois étoient parvenues au commencement du régne de Jacques I, par les détails qu'on trouve sur ce sujet dans un mémoire présenté en 1604 au conseil de Madrid, et que j'ai tiré des précieux recueils manuscrits du savant et laborieux Peiresc. Je me contenterai de donner ici un extrait de cet article. L'auteur divise toutes ces pêches en cinq principales.

1°. Celle du hareng frais, où l'on emploie six cents bâtimens, montés de dix hommes, et du port de dix et de vingt-cinq lastes, chacune évaluée à deux tonneaux ou 4000 pesant, et contenant douze barils de 1000 harengs, occupe et nourrit 6000 hommes.

2°. La grande pêche du hareng, où l'on envoie trois mille bâtimens de trente et quarante lastes, les uns montés de dix hommes et les autres de quinze, entretient . . . . 37500 hommes.

3°. Celle du cabelliau, du saumon, &c. dite pêche d'hiver, occupe six cents barques de dix à quinze lastes, équipées de huit hommes, dont le total monte à . . . . 4800 hommes.

4°. Celle des harengs secs, où mille barques, de quatre lastes, montées chacune

de six hommes, sont employées, nourrit . . . . 6000 hommes.

5°. La pêche intérieure sur les fleuves, les rivières, &c., pour laquelle il faut six cents barques montées de cinq hommes, occupe annuellement . . . 3000 hommes.

Le total des hommes que ces différentes pêches font vivre, montoit donc, en 1604, à cinquante sept mille trois cents hommes. Les droits que percevoit la république sur leur produit, s'élevoient dans ce tems jusqu'à 4942500 florins; somme avec laquelle, dit l'auteur, les rebelles soutenoient si puissamment la guerre contre leur roi.

LXI. Dans les dépêches manuscrites de Blainville, ambassadeur de France à la cour de Londres, on trouve des détails précieux sur les hostilités que Charles I se permit contre Louis XIII. Ce ministre écrit à ce dernier prince, de Grenwich le 3 avril 1626: » Par l'arrivée de M. de Rames, j'ai appris » que le même vaisseau, qui portoit en » France des nouvelles de la main-levée des » navires François, en a pris trois qui étoient » à l'ancre à la rade de Calais, et les a amenés dans le havre de Douvres, où ils sont » aujourd'hui.

» Le parlement trouve cette action aussi » mauvaise que les précédentes, et continue » dans le même respect qu'il a témoigné » jusqu'à présent pour le bien de la justice » et l'avancement des affaires de Votre Ma- » jesté. «

Par une autre lettre du 17 mars de la même année, Blainville marquoit au roi : » Sa Majesté se souviendra, s'il lui plaît, » d'avoir reçu l'avis par mes précédentes » dépêches, que le parlement d'Angleterre, » à la veille de tomber en mauvaise intelli- » gence avec elle, s'étoit résolu de donner » contentement aux marchands François, » dont les biens sont arrêtés à la cour de » Londres, et même de rechercher les au- » teurs du peu de justice qu'ils ont reçu » jusques là, pour leur faire connoître qu'il » n'approuve nullement les conseils qui ten- » dent à désobliger la France.

» Votre Majesté saura, par celle-ci, que » la chose est allée jusqu'à la personne de » M. de Buckingham, auquel il a été enjoint » de comparoître dans ledit parlement, pour » rendre particulièrement raison d'un arrêt » fait de son autorité privée sur un navire » du Havre de Grace, lequel on juge avoir » donné juste sujet aux représailles qui se

» sont faites en votre royaume; il a pré-
» tendu arrêter le cours de cette affaire, pro-
» posant à la chambre haute, laquelle est
» composée des pairs et grands seigneurs du
» pays, qu'il y alloit du leur de souffrir
» que ce qui touche au premier de ceux de
» leur condition fût traité dans la chambre
» basse, et qu'il les prioit d'en retenir la con-
» noissance; mais par la pluralité des voix,
» il a été renvoyé à la chambre basse. «

L'extrait suivant de deux lettres, l'une de l'Évêque de Mende à la Ville-aux-Clercs le 24 novembre 1625, l'autre de Blainville au roi, du 29 décembre de la même année, fera juger de l'état où se trouvoient alors les affaires en Angleterre

Le premier écrit de Londres : » On ne
» parle ici que de sécourir la Rochelle ; mais
» leur misère est telle qu'ils ne sont pas à
» craindre ; surtout parlez fortement et me-
» nacez du traité d'Italie, et soyez assuré du
» succès. Vous n'aurez point de contente-
» ment de vos vaisseaux, que vous ne pro-
» posiez d'arrêter leurs navires dans vos
» ports. Ils veulent être conduits par rigueur,
» et non point par respect. «

Le second s'exprime en ces termes :
» Ayant donc reconnu que la situation de

» cette île étoit incommode, à cause des » grandes entreprises qui dépendent des » vents de la mer, et dont les préparatifs » sont fort longs; qu'elle étoit foible d'hom- » mes, pauvre d'argent; que la nation étoit » inconstante en tous les desseins, d'humeur » audacieuse vers ceux qui la craignent, et » fort humble à l'endroit des autres, et de » telle sorte qu'une offense en attire une » autre : bien souvent j'avois eu quelque » pensée, qui avoit pris force depuis par » une légère expérience, qu'il n'y avoit point » de péril de vivre avec les Anglois avec un » peu de dignité et de démonstration de cou- » rage. « *Rec. ou Mém. manuscr. de Brienne.*

LXII. » Ne serons-nous pas alors, dirent » les ambassadeurs Hollandois, ces enfans » qui naquirent de la terre, et qui se dé- » truisirent eux-mêmes, comme l'histoire » de Cadmus nous l'apprend? .... Des écri- » vains ont fort judicieusement comparé nos » républiques à deux cruches de terre flo- » tantes sur la mer, avec ces mots: *si colli- » dimur, frangimur*; si nous nous heurtons » l'une contre l'autre, nous sommes bri- » sées, &c. «

LXIII. Robert Blake naquit à Brigewater au mois d'août 1598. Il embrassa le parti parlementaire, et eut une compagnie de dragons avec laquelle il se distingua dans différentes rencontres. Ce ne fut qu'en 1647, qu'il prit le commandement de la flotte destinée à chasser le prince Robert des côtes d'Irlande. Blake empêcha les Espagnols et les Portugais de secourir les royalistes dans cette campagne, la première qu'il fit sur mer. L'Angleterre offre un second exemple d'une vocation encore plus tardive, dans la personne d'Edouard Montagu, comte de Sandwich. Il étoit né en 1595, eut un régiment à l'âge de 8 ans, et ne fut employé qu'en 1656 dans la marine, par ordre de Cromwel, qui l'envoya avec Blake dans la Méditerranée. Sandwich fut nommé vice-amiral d'Angleterre, et perdit la vie à la journée de Solsbai en 1672, comme on le verra dans cette histoire.

LXIV. Dans une lettre écrite du Texel, le 16 décembre 1655, aux Etats Généraux, Ruyter s'exprimoit, sur l'inconvénient qui en résultoit, en termes que nous pouvons regarder aujourd'hui comme prophétiques.

» On nous fera sans doute quelque affront
» signalé, quand nous y penserons le moins....
» Le moindre des Anglois tâchera de nous
» faire des insultes, visitera à son gré nos
» vaisseaux, s'en rendra maître sous le plus
» léger prétexte, et nous traitera ensuite
» d'infâmes et de poltrons. «

LXV. Dunkerque n'étoit proprement donné qu'en engagement aux Anglois pour trois millions. Mais la France n'ayant pas eu cette somme toute prête pour la remettre à Cromwel, celui-ci ne voulut plus rendre cette ville quand l'argent lui fut offert peu de tems après. » Comme cette place étoit
» de telle importance à l'Angleterre, qu'elle
» en faisoit plus de cas que de quatre sommes
» comme celle-là, elle s'opposa à cette éva-
» cuation, quand son éminence, le cardinal
» Mazarin, voulut la compter à Lokard. Il
» se trouva ainsi, qu'au lieu d'un ennemi
» foible, et hors d'état de nous nuire, que
» l'on avoit chassé, on avoit servi soi-même
» à y en loger un qui étoit bien plus fort
» et bien plus dangereux; car, quoique cette
» nation parût alors dans nos intérêts, on
» voyoit bien à mille choses qu'elle ne de-
» mandoit pas mieux que de rompre le traité

» qu'elle avoit avec nous ; et que quand » même cela n'eût pas été, il étoit difficile » de compatir long-tems avec elle, à cause » de sa vanité. Elle nous reprochoit tous les » jours, que sans elle on ne se fût pas rendu » maître de cette place, ni de Graveline; et » que nous avions été bien heureux qu'elle » nous eût prêté des vaisseaux pour en faire » la conquête. » *Mém.* de Bordeaux, tom. IV, page 153, 154.

LXVI. Le comte de Guiche prétend qu'Opdam ne devoit sa charge d'amiral qu'à la faveur des Witt, et toute sa considération qu'à la profession publique qu'il faisoit d'être leur ami et l'ennemi de la maison d'Orange. Mais on observera que le témoignage de cet écrivain contemporain n'est pas toujours d'un grand poids, sur-tout quand il parle des Witt et de leurs partisans, contre lesquels il laisse paroître sa mauvaise humeur, ou plutôt sa haîne. Opdam étoit du nombre de ces derniers; aussi le comte s'est-il permis d'avancer que cet amiral *n'avoit navigué de sa vie que sur les canaux de Hollande.* Mém. page 33. C'étoit lui cependant qui, en 1657, avoit pris ou dissipé la flotte du Bresil, et remporté l'année suivante une

célèbre victoire navale dans la mer Baltique. Bordeaux assure que *l'amiral Opdam étoit l'un des premiers hommes de mer qu'il y eût alors dans l'Europe*. Mém. tome 4, page 468.

LXVII. Le duc de Beaufort répondit aux amiraux Hollandois, Ruyter & Banckert, qui l'invitoient de se joindre à eux : » Messieurs, » j'ai reçu les lettres du 15 de juin dernier, » que vos Excellences m'ont fait l'honneur de » m'écrire, auxquelles je n'ai pas manqué de » faire réponse : pour celles du vingt-septième, » il faut qu'elles aient été perdues, ayant ap- » pris votre belle action de la rivière de la » Tamise par d'autres voies que celle-là. Quant » à la flotte du roi mon maître, il y a long- » tems qu'elle est en bel et bon état, et que » l'assurance de la paix d'Angleterre, et la foi- » blesse de cette nation ont ôté la pensée à » Sa Majesté de faire sortir son pavillon, » mais seulement quelque escadre, ayant » des desseins dans la vue de cette paix, d'em- » ployer ses forces de mer à ce qui regarde » son plus pressant service, venant présente- » ment de recevoir des ordres qui me retien- » nent encore dans le port, jusqu'à ce que » je les aie exécutés, attendant, pour cet » effet, l'escadre de M. Duquesne et celle de

» M. de la Roche : sans cela je me serois donné » l'honneur d'aller voir vos excellences, pour » les assurer que l'on ne peut pas avoir plus » d'estime que j'en ai pour messieurs les États » et pour elles en particulier, dont je suis, » etc. *A Brest*, le 22 août 1667 ».

Deux lettres de Louis XIV au comte d'Estrades, l'une du 14 juillet 1665, et l'autre du 17 août de la même année, dévoilent les véritables intentions de ce monarque sur les secours maritimes que ses ministres n'avoient cessé de promettre aux Etats Généraux. Dans la première, il disoit à son ambassadeur : » Vous devez déclarer au sieur de Witt que si » l'on fait sortir la flotte dans cette conjonc- » ture, et que l'on ne me donne pas parole » de surseoir cette résolution, jusqu'à ce » qu'elle ait été mieux concertée entre nous, » je serai obligé de suspendre les effets de » ma bonne volonté, et de la part que je » veux prendre aux intérêts des Etats..... » Vous pouvez encore, ajoutoit-il dans la » seconde, mettre en considération, non pas » aux Etats (car tout ce qu'on leur dit de- » vient aussitot public), mais à mes serviteurs » en particulier, que pour faire cette décla- » ration, je n'ai pas même voulu attendre » ni le retour du courrier que j'ai dépêché

en

» en Angleterre pour y porter la nouvelle » proposition, ni par conséquent de savoir » la réponse qui aura été faite par le roi » d'Angleterre, ni l'évènement de la sortie » de leur flotte et du nouveau combat qui » pourra se donner, ni ce qui arrivera des » vaisseaux de Ruyter, ou de leurs flottes » des Indes orientales : quoique toutes ces » choses, que je viens de dire, puissent non- » seulement me fournir des prétextes plau- » sibles, mais me donner un grand sujet de » devoir encore temporiser, sans me dé- » clarer davantage, jusqu'à ce que je susse » ce que très-peu de jours me devront bientôt » apprendre de divers évènemens de la der- » nière importance. «

Une lettre de Lionne au comte d'Estrades, du 21 mai 1666, nous fait connoître quelles étoient alors les forces maritimes de France, et ce que les Provinces-Unies en auroient pu attendre. » Sa Majesté desire, écrivoit ce » ministre, que vous disiez au sieur de Witt, » que son armée sera composée de quarante- » quatre bons vaisseaux et quatorze brûlots; » savoir, vingt-neuf grands vaisseaux, deux pe- » tits et huit brûlots, qui passeront du levant » au ponent, sous le commandement de M. de

» Beaufort, et treize vaisseaux et cinq brûlots » qui sont dans la fosse de Mardik; que ces » quarante-quatre vaisseaux porteront depuis 40 jusqu'à 80 pièces de canons, et que » les équipages en sont plus forts d'un tiers » au moins que ceux des vaisseaux de pareil » port de messieurs les Etats. «

LXVIII. » Le droit du pavillon est si ancien, disoit Charles II dans son manifeste, » que c'est une des premières prérogatives » des rois nos prédécesseurs, et la dernière » dont ce royaume doit se défaire. Elle n'a » jamais été problématique; et quoiqu'elle » ait été expressément reconnue dans le traité » de Bréda, cependant des capitaines de la » république ne craignirent pas, l'été passé, » de la violer. Cette infraction ayant été » prouvée à la Haye, les Hollandois publièrent dans la plupart des cours de la » chrétienté, que nos prétentions étoient » dignes de risée. Insolence inouie! Vouloir » nous disputer l'empire de la mer! eux qui, » sous le règne du feu roi notre père, étoient » obligés de payer les droits accoutumés pour » pêcher dans nos mers. Prétendre nous en » ravir la possession! eux qui sont redevables

» de l'état dont ils jouissent maintenant, à » la protection de nos ancêtres, au sang et » à la valeur de nos sujets! «

LXIX Le chevalier Temple nous dit, en parlant des conditions de ce traité, » que » le point qui regardoit le pavillon fut réglé » aussi avantageusement que le roi pouvoit » le souhaiter. Les plus puissans de nos voi- » sins reconnurent par-là ce que les plus « foibles n'avoient jamais voulu reconnoître; » je veux dire la souveraineté que la cou- » ronne d'Angleterre a toujours prétendue » sur les mers qui la séparent de la France » et de la Hollande, qui jusqu'ici n'avoit servi » que de prétexte à la guerre, toutes les fois » qu'eux ou nous avions envie d'y entrer » pour d'autres motifs. « *Mém.* page 11.

LXX. Ecoutons Jean de Wit, dans les mémoires qu'on lui attribue, sur le danger que les Hollandois couroient dans un traité dont l'objet seroit celui dont j'ai parlé. » Il est » encore certain, dit ce grand homme, que » nous ne devons pas faire d'alliance avec » les Anglois, par l'envie de faire des con- » quêtes; car, quand nous aurions employé » toutes nos forces à cette chasse, il fau-

» droit encore que nous nous battissions avec
» le lion Anglois, pour partager le butin.
» Il le tireroit tout de son côté, et dévo-
» reroit l'âne hollandois; et nous, pauvres
» insensés, aurions, comme un furet, chassé
» le gibier dans les filets des Anglois. En
» vérité, il vaut bien mieux que les Hollan-
» dois n'imitent pas ces deux grossiers ani-
» maux, mais plutôt le timide et prudent
» chat qui ne chasse les souris que pour lui. «
Mém. chap. VIII, pag. 205. Voyez encore
le chapitre suivant.

ECLAIRCISSEMENS.

I. Lorsque j'ai avancé, page 4, *que le desir de faire respecter leur puissance navale au-delà des parages de la Grèce, eut pour les Athéniens les suites les plus funestes*, j'ai voulu parler non-seulement de l'expédition de Sicile, mais encore de toutes celles qu'ils firent en Egypte, sur les côtes de Cypre, dans l'Hellespont. Elles leur coûtèrent, suivant le calcul d'Isocrate, 490 navires, avec presque tous les équipages. » Qui pourroit d'ailleurs » compter, dit cet orateur, tout ce que nous » avons perdu en détail, soit en hommes, » soit en vaisseaux ? « Rien de plus insensé que l'ambition de ce peuple; il méditoit la conquête de l'Italie, de la Sicile, de Carthage même, dans un tems où il n'étoit pas maître de son propre territoire. Isocrate avoit donc raison de s'écrier : » Dans quel » abîme de calamités n'a pas jeté les Athé- » niens cette fatale puissance maritime ! « *Orat. de pace.* Ils ne la conservèrent que 70 ans, depuis que les Lacédémoniens y renoncèrent en leur faveur, par le sage conseil d'Hétæmaride, jusqu'à la bataille d'Ægos-Potamos, l'an 405 avant Jésus-Christ.

Denys d'Halicarnasse, en comparant l'étendue de l'empire Romain, avec celui d'Athènes, pouvoit assurer que cette ville ne fut maîtresse que des côtes de la mer en-deçà du Pont-Euxin et de la Pamphylie; mais il n'auroit pas dû ajouter que Rome étendit sa domination au-delà des colonnes d'Hercule, par-tout où l'océan est navigable. *Ant. Rom.* l. 1, c. 3. Les Romains n'eurent des armées navales que sur la côte des Gaules, ou d'Albion; ils n'envoyèrent pas même reconnoître les endroits de l'Afrique occidentale, où les Carthaginois avoient formé des établissemens sous la conduite d'Hannon.

II. En adoptant le récit de Polybe, sur le nombre des vaisseaux Romains et Carthaginois, et celui des soldats ou matelots dont ils étoient montés à la bataille d'Ecnome, j'ai fait cette observation, *jamais on n'avoit vu sur mer des armées si considérables, et l'antiquité n'en fournit pas un second exemple.* P. 9. On doit seulement entendre par-là, que dans les annales des anciens peuples, on ne voit pas deux flottes aussi nombreuses, et aussi fortes en équipages; ce qui prouve que la capacité relative des bâtimens étoit fort

augmentée de part et d'autre. Long-tems avant cette bataille, Carthage avoit équipé une flotte de 2000 vaisseaux de guerre, et de 3000 navires de charge, pour s'emparer de la Sicile, en même tems que Xerxès attaquoit la Grèce, suivant le traité fait avec ce prince. Diodore de Sicile, en nous apprenant qu'il y avoit 300000 hommes embarqués sur cette flotte, ne distingue point ceux de transport, des autres attachés au service de la marine. On ne peut donc rien en inférer sur la force des bâtimens de guerre qui devoient être très-petits, puisque les Carthaginois ne se servoient pas encore des navires pontés et à plusieurs rangs de rames, les Grecs ne les ayant inventés que postérieurement, durant la guerre du Péloponnèse. *Thucyd.* l. 1, p. 11. D'ailleurs Diodore s'exprime d'une manière trop vague, l. XI, §. 20, sur la quantité des vaisseaux qui composoient l'armée navale de Carthage, pour que l'on ne puisse pas le soupçonner d'inexactitude dans son calcul.

Ce grand armement eut un sort malheureux. Tous les vaisseaux ayant péri, soit par la tempête, soit par les flammes, les Carthaginois furent obligés de demander la paix à Gélon leur vainqueur. Ce revers les

affoiblit tellement, qu'ils ne purent former une nouvelle flotte, qu'en se joignant aux Tyrrhéniens ; ce qui ne les empêcha point d'être encore défaits devant Cumes, par Hiéron, successeur de Gélon à Syracuse. Ces ambitieux républicains ne perdirent cependant point l'espérance de se rendre maîtres de la Sicile ; et, pour y réussir, ils sacrifièrent en vain des millions d'hommes et des milliers de vaisseaux. Jamais l'empire de la mer n'a coûté tant de pertes à aucun peuple de la terre ; et malgré cela ils le conservèrent long-tems.

III. On lit, à la page 40, qu'au combat de Lépante, la flotte des Chrétiens, et celle des Turcs, *suivant l'ancienne tactique navale, formoient deux espèces de croissans*, etc. Cet ordre de bataille étoit regardé comme préférable à tous les autres. » Vous pouvez, » dit l'empereur Léon, ranger votre flotte » en croissant, les galères placées deçà et » delà s'avançant comme deux cornes ou » deux mains. Vous observerez de placer » les meilleures et les mieux armées sur-tout » aux pointes. La capitane sera dans le fond » du concave, d'où vous pourrez tout voir » aisément, et donner vos ordres. Cette

» disposition sémi-circulaire est la plus pro-
» pre pour envelopper l'ennemi. Elle a en-
» core beaucoup d'avantage pour la retraite,
» comme nous l'ont appris quelques anciens
» qui se sont servis de cette méthode. « *Tact*.
c. XIX, §. 45.

» Votre armée, ajoute Léon dans un
» autre endroit, étant en présence de celle
» de l'ennemi, vous la mettrez en croissant,
» si vous faites retirer vos galères du centre,
» et successivement les autres pour former
» l'enfoncement. Cette manœuvre, qui aura
» l'air d'une fuite, ne sera cependant que
» pour combattre avec plus d'avantage ; car
» vos galères seront toutes prêtes à revirer
» sur l'ennemi, s'il vous suit, et se jette
» dans le concave ; ce qu'il n'osera faire de
» crainte d'être enveloppé. « c. XX, §. 201.

Cet empereur parle aussi de la manière de combattre sur une ligne droite, et de quelques autres qu'on peut voir dans son ouvrage. Il y fait encore mention des pots de terre pleins de bêtes vénimeuses, des vases remplis de chaux vive ; enfin des siphons qui contenoient le feu Grégeois. Ces moyens, et ceux que rapporte Végece, l. V, c. II, ne sont plus aujourd'hui qu'un simple objet de curiosité.

IV. Les Normands devenus, dans le XIVe siècle, les premiers navigateurs du monde, *sans l'appui de leur souverain*, comme je l'ai dit, page 140, ne devoient jamais être fort empressés de faire pour lui des conquêtes. Aussi voyons-nous Jean de Béthencourt avoir recours non à Charles VI, son prince légitime, mais à Henri III, roi de Castille, et se soumettre à ce dernier. Lorsque ce gentilhomme de Normandie voulut se rendre entièrement maître des îles Canaries, en 1402, il vint trouver Henri, et lui parla en ces termes: » Et pour ce, très-cher sire, » que vous êtes roi et seigneur de tout le » pays à l'environ, et le plus près roi chré- » tien, je suis venu requérant votre grâce, » qu'il vous plaise me recevoir à vous en faire » hommage. « Le monarque Castillan reçut avec joie cet hommage des Canaries, lui en donna la seigneurie, avec le droit d'y battre monnoie, et le quint de toutes les marchandises qui seroient transportées de ces îles en Espagne. Il lui fournit encore de l'argent et des vivres dont Béthencourt avoit grand besoin. Gadifer de la Salle, son compagnon d'armes, fut très-fâché de cette démarche, moins pour l'honneur de son roi, que pour

son propre intérêt. *Hist. de la première descouverte et conqueste des Canaries*, c. XXVI et XXVII.

IV. En disant, dans la note XII, p. 433, que depuis le règne d'Edouard I, il y avoit deux amiraux en Angleterre, je n'ai pas prétendu avancer que ces emplois fussent des charges inamovibles; elles étoient au contraire de simples commissions souvent annuelles, et quelquefois de peu de mois. On en trouve une du 13 juillet 1360, donnée par Edouard III à une seule personne, pour exercer le pouvoir d'amiral sur toutes les mers qui baignoient son royaume. Thomas Carte, à qui nous devons le précieux catalogue des rôles Gascons, Normands et François, conservés dans la Tour de Londres, rapporte le titre de cette commission, en ces termes : *De constituendo Johannem de Bello-campo admirallum flottarum navium, australium, borealium, et occidentalium.* T. II, p. 77.

Fin du Tome premier.

